

LE ROI DE THESSALIE

DU MÊME AUTEUR :

ROLAND

Un vol. in-18 jésus. — *Dixième édition.* 3 fr. 50

IMPRIMERIE ÉMILE COLIN, A SAINT-GERMAIN.

ARY ECILAW

LE ROI

DE

THESSALIE

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVI

A SON ALTESSE IMPÉRIALE

MADAME LA PRINCESSE***

Vous rappelez-vous, Altesse Impériale, combien nous avons été émus tous deux du sort cruel fait à l'héroïne de ce récit? Si je l'ai voulu conter ainsi à tout le monde, c'est non seulement afin de prouver que ce qui paraît le plus invraisemblable n'est souvent que trop vrai dans la vie, mais pour démontrer comment, étouffant les cris de la conscience, la vanité blessée, l'orgueil, dans sa démoniaque hideur, peuvent broyer des innocents.

Je dédie ce livre aux grands de la terre, qui se croient le droit de violer les lois mêmes et oublient, dans la griserie de leur arrogance hautaine, qu'au-dessus d'eux il y a plus

grand qu'eux : Dieu! et qu'il leur mesurera sa justice à la mesure de celle qu'ils auront faite à leurs victimes.

Les cœurs de marbre font glace autour d'eux. C'est dans ces miroirs qu'il faut les faire se pencher, pour qu'ils s'y voient tels qu'ils sont.

Toujours pour vous, toujours par vous Madame,

A. E.

Perm, Sibérie, Octobre 1885.



LE ROI DE THESSALIE



I

VOYEZ donc comme le Roi a l'air épris!

— Vous trouvez?

— Suivez ses regards : il ne les peut détourner d'elle; aussi, comme toutes les femmes s'impatientent secrètement!

— Qui est-elle?

— Vous ne le savez pas?

— Comment voulez-vous qu'un oiseau de

passage comme moi, arrivant cette après-midi même de Paris et devant repartir demain matin pour l'Orient, puisse le savoir !

— Mais, mon cher, c'est Mme de Mineleko, l'ambassadrice du Caucase, à peine mariée depuis un an. »

Ce court colloque avait lieu entre deux invités du grand bal qui se donnait à la petite cour de Thessalie pour célébrer simultanément les fiançailles des deux ravissantes filles aînées du Roi, veuf depuis plusieurs années.

L'exiguïté du royaume de Thessalie n'excluait pas une étiquette non moins rigoureuse que celle des plus grandes cours.

Les salles où se donnait le bal étaient constellées d'hommes en uniformes éclatants et de femmes en toilettes de gala. Parmi cette foule allant et venant, ceux qui attiraient le plus les regards de tous étaient sans contredit les deux couples de fiancés, lesquels, par exception à certains princes du sang, se faisaient remarquer par leur beauté vraiment rare.

Le premier, c'était la princesse Augusta de Thessalie et son cousin, le prince George de Pattenpouff. Or, les Pattenpouff, à la fin de ce bon XIXe siècle, ont la chance immense des Cobourg dans le commencement. « Ils arrivent aux plus hautes destinées, disent les uns, par l'intrigue de

leur mère »; les autres assurent qu'ils les doivent à leurs réelles qualités...

Le prince George de Pattenpouff possédait une finesse, une régularité de traits que ne gâtait en rien une taille grande et svelte.

La princesse Augusta avait un peu le type de sa grand'mère, l'Impératrice des Hindoustans, type heureusement atténué par celui de la famille royale de Thessalie, si remarquable par sa beauté.

Mais l'éclat, le rayonnement de la fête était assurément la princesse Aline de Thessalie, fiancée au grand duc Ivan, frère de l'Empereur du Caucase.

Arrêtons-nous un instant devant cette radieuse enfant qui ne comptait pas plus de dix-huit printemps.

Êtes-vous jamais, dans la brume du matin, resté en extase contemplative devant un soleil levant qui, en sortant de la déchirure des nuages, inonde, en se dilatant peu à peu, ce paysage d'un rayonnement toujours grandissant, toujours s'augmentant, faisant ainsi penser à cette Jérusalem l'ensoleillée, à ce ciel où tout est lumière?

Tel l'effet que produisait la princesse Aline. Partout où elle passait, elle laissait après elle une traînée de lumière. Grande, frêle, elle avait

des traits que Phidias eût vainement tenté d'embellir. Ses yeux, d'un azur foncé comme les bluets des champs, au lieu, en ce jour, de briller de l'exubérance de leurs dix-huit ans, étaient voilés d'un nuage de mélancolie et de rêverie qui montrait que l'âme était loin de cette fête à laquelle le corps seul prenait part. Elle était si éblouissante de sa chair, de sa chevelure, de son expression, qu'elle eût éclairé les ténèbres même.

Ce sourire si doux, dont l'éclat s'épanouissait sur ce frais visage, cette royale inclinaison de tête qui semble l'apanage inné d'une Impératrice, ces mouvements tout à la fois vifs et ondoyants, la rendaient belle!... belle!... Aussi, en ce moment, Ivan Alexandrowitch n'avait-il d'yeux que pour elle, sans se préoccuper des méchantes langues qui, allant bon train, chuchotaient que dans sa suite, même à cette visite de fiançailles au pays de sa future, se trouvaient deux nébuleuses d'un palais royal certes moins prude que celui de Thessalie, charmants petits animaux à museau rose, qui, de leurs dents pointues, blanches comme du lait et enchâssées dans leurs gencives rouges et humides, grignotaient tout ce qu'elles ne pouvaient dévorer des possessions du grand duc.

Aline de Thessalie observait complaisamment

les mouvements de son père et ceux de Mme de Mineleko. Ivan Alexandrowitch, empressé auprès de sa fiancée, ne la perdait pas de vue; chacun des regards de la jeune fille était suivi de ceux du grand duc, qui ne se méprit point à ce cri d'admiration échappé pour ainsi dire aux lèvres de la princesse.

— « Vraiment, elle est bien belle!

— Pas autant que vous, princesse, — répondit fort galamment le grand duc. — Vous plaît-elle?

— Oh oui, beaucoup! et ma sœur Augusta partage entièrement mon avis. L'ambassadrice possède un tel charme qu'il semble que personne n'y puisse résister; et pourtant, son mari est un véritable bourru, jaloux comme un tigre, qui, dit-on, lui rend la vie impossible.

— Mais, il me semble que... — commença avec un certain sourire Ivan Alexandrowitch, regardant du côté du Roi et de Mme de Mineleko. Il n'acheva pas sa pensée.

— Que semble-t-il à Votre Altesse? » — dit Aline de Thessalie, d'un ton glacial, voulant lui bien faire comprendre qu'elle défendrait le Roi et Mme de Mineleko envers et contre tous, et qu'à l'occasion elle garderait un très grand ressentiment à celui qui, même par la pensée, oserait porter un blâme contre ces deux êtres dont l'un

lui était si cher et l'autre si sympathique.

Le Roi, maintenant, ne parlait plus à Mme de Mineleko, celle des dames qui, dans le Cercle qu'il faisait, avait su le plus longtemps captiver son attention; il continuait cette corvée ennuyeuse, consistant à trouver deux ou trois mots aimables et différents pour chacune des femmes qui, s'inclinant jusqu'à terre sur le passage de Sa Majesté, rivalisaient à qui ferait le mieux, et en temps opportun, cette fameuse révérence cérémoniale, objet de tant de soins, de tant d'étude.

D'après le programme de cette fête royale, on savait qu'un quadrille d'honneur devait suivre le Cercle du Roi : les fiancés le danseraient ensemble, et le Roi avec une des ambassadrices.

La grande maîtresse, la comtesse de Langweilig, allait et venait, affairée, avec le comte de Leerkopf, le grand maître des cérémonies. Comme toutes les autres femmes, elle jetait à la dérobée un regard envieux sur la beauté incontestable de la soirée : la nouvelle ambassadrice du Caucase, à laquelle le Roi ordonnerait sans doute de danser avec lui le quadrille d'honneur.

Ainsi, c'était cette arrivée d'hier que seule on remarquait, que seule on admirait ce soir!... Grave outrage fait au cœur de ces femmes indigènes qui, certes, auraient cordialement détesté

celle de leurs compatriotes à laquelle pareille fête eût été faite; aussi, comment le pardonner jamais à cette rivale venue du dehors, à cette étrangère préférée à elles toutes! Quelle offense! quelle haine!

Oui, elle était vraiment l'astre lumineux de ce firmament royal, cette Caucasienne élancée et souple, dont la chevelure bronzée comme une châtaigne mûrie par les rayons d'un soleil ardent jetait non moins de feux que le diadème de diamants et de rubis posé hardiment sur le kokochnik de velours écarlate, et d'où s'échappait le long et seyant voile de gaze de brousse lamée d'or.

Quelle était la couleur des yeux de cette femme?

Comme le caméléon, ils semblaient changer de nuance suivant que, tour à tour, l'émotion de son cœur en avivait ou en amortissait la clarté. A un moment donné, la lueur qui en jaillissait était hardie comme le regard de l'aigle qui cingle vers les plus hautes régions des cieux. Alors, quand, la prunelle dilatée, elle dirigeait son regard sur quelqu'un, il produisait l'effet d'une commotion électrique. Puis, tout à coup, un sourire délicieux faisait naître sur son visage une expression mutine et malicieuse, semblable à celle des friponnes bergères de Fragonard et de

Watteau, et découvrait à travers des lèvres fraîches comme des pétales de rose, des dents d'une blancheur de neige.

Dans cette femme aux formes sculpturales et savoureuses, que le satin de sa robe un peu étroite moulait à ravir, tout était harmonie : depuis ses pieds mignons, emprisonnés dans de fins souliers écarlates, jusqu'à ses mains admirablement gantées, dont le délicat poignet d'enfant était pris et serré dans un superbe cercle de diamants qu'une Reine n'eût pas dédaigné.

Cette apparition féminine, vraiment ravissante, jetait des flammes dans les yeux de tous; les vieillards chamarrés de décorations, et dont les lèvres pendantes cherchaient à se dissimuler sous un sourire aimable, se ranimaient, se réchauffaient à sa vue. Les vivaces et jeunes aides de camp, par tous les avantages dont la nature les avait favorisés, s'évertuaient à attirer l'attention de cette étoile de la fête.

Le comte de Leerkopf, le maître des cérémonies, était lui-même subjugué, tandis que la comtesse, sa femme, une coquette frisant de près la cinquantaine, sans pourtant ne rien perdre de ses prétentions à la jeunesse, à la beauté, avait, avec une grande acrimonie, relevé haut la tête lorsque le prince de Theiss, un des cousins du

Roi, lui avait dit avec enthousiasme, en montrant Mme de Mineleko :

— « Quelle jolie femme!...

— Mon Dieu! on ne parle que d'elle ce soir! Ce que c'est que d'être « une nouvelle! » — et la comtesse fit une moue dédaigneuse.

— Une nouvelle... à sensation, — dit en souriant le prince de Theiss.

— Et... à très mauvaise réputation! — exclama, avec acerbité, cette comtesse, acidulée comme un fruit vert quand elle entendait vanter la beauté et la jeunesse des autres femmes.

— Comment! elle a une mauvaise réputation?

— Exécrable, mon prince! C'est d'elle qu'on a tant parlé l'été dernier à Carlsbad.

— Parlé d'elle!... Avec qui? et qui l'a dit?... »

La comtesse, n'ayant pas un nom à fournir, saisit la balle que prennent toujours les calomniateurs aux abois :

— « Avec qui?... Monseigneur est bien naïf!... Mais... avec tout le monde... Qui l'a dit?... Mais... tout le monde le dit... Voyez ses yeux, comme ils cherchent tous les hommes! »

Le prince de Theiss n'avait nullement fait cette remarque si défavorable à toute honnête femme; mais, pour ne pas augmenter la fureur

de la douce comtesse, mégère devenue enragée devant l'admiration qu'excitait cette jeune beauté, il changea prudemment le tour de la conversation.

— « Et elle vient de ?...

— Elle est Caucasienne : voilà tout ce que je sais. Son mari est celui qui, il y a huit ou neuf mois, eut avec le prince de X... ce duel si célèbre pour lequel on allait l'envoyer prendre l'air dans le fin fond de l'Asie quand, a-t-on dit, — ajouta méchamment cette vipère, — l'Empereur se laissa attendrir par les prières... les faveurs mêmes de la femme du coupable.

— Comment? Mme de Mineleko était déjà mariée à cette époque?... Combien donc y a-t-il de temps qu'elle a épousé le prince ?

— Un an. Le duel eut lieu très peu de mois après son mariage. Mais... d'ailleurs... cette toute jeune femme a de vingt-cinq à trente ans. (Mme de Mineleko en avait à peine vingt.)

— Ce duel était-il motivé par la légèreté de la princesse? ou était-ce de la part du mari l'effet d'une jalousie mal fondée ?

— Je l'ignore; mais, certes, sa femme n'a jamais dû beaucoup l'aimer. On la força à conclure ce mariage, brillant parti pour elle, dont la fortune était très médiocre.

— Mais il doit être terrible, ce mari ! Un vrai Otello !...

— Pauvre homme ! Il souffre horriblement des constantes coquetteries de sa volage épouse.

— Elle est si jeune !... si belle !...

— C'est affaire de goût !...

— Non, c'est un fait incontestable. Et son mari a l'air de l'adorer, » — dit le prince de Theiss, suivant des yeux M. de Mineleko qui, appuyé contre un portant, causait distraitement avec M. de Brandt, ministre de l'Intérieur.

A chaque instant, il tournait ses regards du côté où se détachait la charmante silhouette de sa femme, choisie en effet par le Roi pour figurer avec lui au quadrille d'honneur. Sa beauté s'était accrue de cette distinction ; toute au bonheur du moment, elle dansait avec une désinvolture qui, tempérée par une grâce inouïe, lui donnait un charme inexprimable.

Tout à coup, comme elle faisait vis-à-vis au grand duc et à la princesse Aline, Ivan Alexandrowitch, profitant du moment où la dame est obligée de donner la main au cavalier qui se trouve en face d'elle, lui murmura très bas à l'oreille :

— « Savez-vous, princesse, que Waldemar de Heiligenthal assiste à cette fête ? »

A ces mots, elle devint d'une grande pâleur

et crut qu'elle allait tomber ; mais, se raidissant contre l'émotion qui l'envahissait, elle surmonta cet instant de faiblesse. Elle ne répondit rien au grand duc et, quand elle retourna auprès du Roi, la princesse de Mineleko avait complètement repris tout son empire sur elle-même. Pourtant, à partir de ce moment, un fin observateur eût pu facilement s'apercevoir que ses yeux semblaient vouloir percer la foule, comme pour y chercher quelqu'un.

II

Tandis que dans le salon principal du château se déroulaient tous ces incidents dont la gravité se fera bientôt sentir, un duo d'amour se roucoulait dans un petit bosquet attenant aux appartements où, non loin de la grande salle, on jouait au whist.

— « Ils sònt toujours inexorables ! » — chuchotait à l'oreille d'un beau jeune homme la douce voix d'une ravissante brune enveloppée d'un vaporeux nuage de tulle rose et dont les cheveux noirs, rassemblés en un gros nœud sur le sommet d'une tête fine et futée, donnaient à cette physionomie un cachet qui rappelait la délicieuse et mutine Patti. Un gros bouquet de camélias roses posé comme la diva seule sait placer celui de la « Rosine du *Barbier de Séville* », s'épanouissait au milieu des bandeaux de jais de la jeune fille.

— « Comment ! — répondit son cavalier, — vos parents se refusent même à écouter la moindre allusion à notre mariage, à ce mariage dont dépend le bonheur entier de notre vie... Vous m'aimez comme je vous aime, n'est-ce pas, Walpurga ?

— Si je vous aime, Conrad ! Mais regardez-vous donc dans cette glace, et voyez si, parmi tous ces princes et ces nobles, il en est un seul qui puisse vous être comparé ! »

Effectivement, Conrad Haller, le malheureux soupirant de la jeune comtesse de Heiligenthal, était un brillant cavalier. Blond comme un Saxon, superbement fait, portant beau, la taille haute et cambrée, la moustache longue et soyeuse qu'il retroussait crânement entre ses doigts longs et effilés, le jeune référendaire, dont les allures étaient plutôt celles d'un officier de la garde que d'un avocat, était sûr de pouvoir, comme son père, le chef du tribunal suprême de la Residenz (nom vulgaire donné à la capitale), aspirer un jour aux places les plus élevées de la magistrature.

Fils unique, il était un riche parti, plus riche de beaucoup que la plupart des princes, des comtes et des barons qui, emportés par les sons harmonieux de l'orchestre, tournoyaient en ce moment dans les salles de bal de cette royauté

de troisième ordre. Et pourtant, dans les minuscules comme dans les grandes cours de l'Europe continentale, quand on n'est pas noble, on est presque un paria de la société ; ainsi le veut l'esprit vain et étroit de ces petits royaumes où Misère et Ce sont admises avec un titre quelconque, tandis que, si le hasard n'a présidé à leur naissance nobiliaire, les jeunes gens des familles les plus méritantes se voient souvent refuser même des invitations aux bals du plus pleutre des princillons.

Ainsi, ce jeune homme, d'une grande intelligence, capable d'atteindre aux plus hautes positions sociales, n'ayant ni parchemins, ni blason, était rejeté de la pauvre mais noble famille de Heiligenthal, qui sacrifiait ainsi à sa fierté le bonheur assuré de Walpurga. Or, si, ce soir-là, les deux jeunes gens pouvaient sans entrave aucune se livrer ensemble au plaisir de la danse, ils le devaient à la tante de Mohrenberg, douairière à demi aveugle, qui chaperonnait Walpurga dont les parents étaient absents, retenus par une légère indisposition.

Mme Haller, mère du beau Conrad, était la fille unique du pharmacien de la cour, lequel, en mourant, lui avait laissé une jolie fortune. Arrivée en âge de se marier, elle avait épousé un tout jeune homme, alors simple référendaire. De

rares moyens que secondait un infatigable amour du travail, avaient rapidement avancé cet homme dans la carrière du barreau qu'il s'était choisie; au bout de trente ans d'une vie régulière et intègre, il se trouvait au plus haut échelon de sa position : il était juge de la cour, puis président du tribunal suprême.

Malgré la haute situation que son mari avait su lui faire, Mme Haller n'était pas heureuse. Dévorée d'ambition, elle ne rêvait à rien moins qu'à obtenir du Roi l'anoblissement de son mari, afin de pouvoir aller à la cour et d'y être traitée sur le même pied d'égalité que les princesses et les comtesses.

Mais, hélas! son désir ne semblait pas devoir se réaliser si promptement. Si parfois elle était admise au palais, c'était toujours dans les chambres d'à côté, dans la cohue des invités de cinquième ordre à l'occasion d'une fête extraordinaire. Parmi cette foule énorme, elle passait inaperçue. Jamais elle n'avait assisté aux réunions choisies.

Dès sa plus tendre enfance, Conrad avait toujours entendu les lamentations de sa mère; lamentations si souvent répétées que, même pour ce fils intelligent, ce préjudice dont il avait pour ainsi dire éprouvé le tort dès le sein de sa mère, avait fait naître en lui une sorte de ressen-

timent qui alla s'augmentant quand, pour comble de malheur, il s'éprit d'une jeune fille noble dont la famille lui refusait la main, à lui qui n'avait d'autre noblesse que celle du cœur. Cette circonstance ne fit que leur rendre encore plus vif le désir qu'ils avaient de voir le Roi leur accorder cet anoblissement, objet de toute leur ambition.

Conrad se disait avec amertume que, s'il se trouvait ce soir-là à la cour, il ne le devait qu'à la grande fête des fiançailles des princesses. Le Roi, voulant que le peuple eût sa part du bonheur qui se préparait pour ses filles, avait été large dans ses invitations. En effet, dans cette foule compacte, combien voyaient pour la première fois, et sans doute pour la dernière, les lambris dorés des salons du palais de la Residenz!

— « Mon cher Conrad, il faut nous quitter, — dit Walpurga après quelques instants passés en tête-à-tête délicieux, loin des regards de tous, et cherchant ainsi à se consoler des obstacles qui s'opposaient à leur mariage. — Il est temps que je retourne auprès de ma tante; elle commence sans doute à s'inquiéter de mon absence, qu'elle trouve peut-être trop longue. Dans notre intérêt, il faut qu'elle n'ait rien de fâcheux à

dire à ma famille. Reconduisez-moi donc auprès d'elle. »

Et les deux jeunes gens, retournant dans les salles encombrées, se trouvèrent de nouveau entraînés par les vagues humaines.

III

MALGRÉ la présence de bien des beautés restées jusqu'alors incontestées, Mme de Mineleko était toujours l'attrait qui captivait tous les regards.

Le Roi l'avait quittée. Maintenant au bras d'un des princes royaux, elle se promenait, fraîche et gracieuse, soulevant partout sur son passage un flot d'admiration. Elle s'avançait la tête haute, le sourire aux lèvres, réellement heureuse et fière de ce triomphe toujours sensible à toute jolie femme arrivée à l'apogée de son éclat. Elle paraissait avoir complètement oublié l'anxiété que lui avaient fait éprouver les paroles d'Ivan Alexandrowitch, lorsque soudain, malgré l'attention toute complaisante qu'elle semblait prêter aux propos galants et vides que lui débitait son Altesse Royale, une vive terreur se peignit sur ses traits charmants :

elle chancela, et dut, pour ne pas tomber, s'appuyer fortement sur le bras qu'elle effleurait à peine l'instant d'avant.

— « Grands dieux! princesse, qu'avez-vous donc?» — s'écria le prince royal, à qui l'altération subite de Mme de Mineleko n'avait point échappé.

Encore toute couverte de sa pâleur, l'ambassadrice essaya de sourire :

— « Ce n'est rien... rien absolument; je suis sujette à des éblouissements, et...

— Alors, princesse, vous ne vous contentez pas d'en donner, — répondit fort galamment le prince, réellement fasciné par cette jolie femme. — Mais, sérieusement, n'êtes-vous pas malade?

— Nullement. J'ai ressenti un léger malaise, bien vite passé, et sans aucune importance. Que je suis donc peinée d'avoir ainsi effrayé Votre Altesse! » ajouta-t-elle, en voyant le prince attacher sur elle des regards remplis d'inquiétude.

« *Nadjeska Ivanowna* », ces seuls mots, jetés à son oreille par la voix grave d'un homme passant rapidement à ses côtés, la flamme passionnée des regards qu'il lui avait lancés, avaient suffi pour éveiller dans la belle ambassadrice tout ce trouble, inexplicable pour tout autre que pour elle.

Il y avait déjà un an que la princesse n'avait

aperçu ce spectre de Banco, et voilà que, à la première grande fête donnée à cette cour de Thessalie où elle venait seulement d'arriver, lui apparaissait celui qui l'avait aimée d'un amour délirant; celui auquel elle s'était fiancée et à qui son père l'avait refusée pour la donner au plus riche de ses soupirants.

— « Que Votre Altesse veuille bien me laisser un instant, je sens que je ne pourrai me remettre que si je suis seule », dit-elle tout à coup, en voyant au loin les yeux suppliants que fixait sur elle l'étranger, dont l'attitude humble mais passionnée semblait lui dire : « Renvoyez le prince, je vous en supplie! il faut que je vous parle!... »

Le prince, grand seigneur dans toute l'acception du mot, conduisit la jeune femme dans un salon éloigné où le bruit de la foule ne pouvait même venir la trouver, puis, saluant profondément la princesse, il se retira discrètement.

Son Altesse venait à peine de disparaître derrière la lourde portière, que l'étranger était déjà auprès de l'ambassadrice. Un instant il resta debout, silencieux, absorbé dans une véritable contemplation; Mme de Mineleko, muette, son éventail devant les yeux, la tête légèrement inclinée, le devinait plutôt qu'elle ne le voyait. A la fin, ces mots s'échappèrent des lèvres de l'étranger :

— « Vous le voyez, madame, je ne suis pas mort encore!... »

Lentement, douloureusement, Mme de Mineleko releva la tête.

— « Je vous en prie, — dit-elle avec douceur, — oublions le passé, et entretenons-nous comme de vieux amis.

— Quoi! — dit-il, — vous voulez que j'oublie un passé qui m'est resté si cher, bien que le rôle que vous y avez joué soit si odieux!!!... »

Il ne put continuer, tant était grande l'indignation peinte dans les yeux de la princesse qui, levée précipitamment, le regardait avec une sorte de défi porté aux paroles injurieuses qu'il venait de prononcer. Puis, se ravisant, elle prit subitement un ton de badinage peu en harmonie avec l'altération de sa voix.

— « Allons, comte, ne jouons pas ici la tragédie; offrez-moi votre bras et faisons un tour dans la salle de bal. Voulez-vous danser un quadrille avec moi? »

Le jeune homme, interdit par tant de sang-froid, jeta un coup d'œil glacial sur la belle ambassadrice :

— « Adieu, madame, puisque vous n'avez rien autre à me dire!...

— Adieu donc. »

Comme elle allait s'éloigner, l'étranger, d'un

élan passionné se jetant au-devant d'elle, l'obligea à rester:

— « Non, — dit-il, — non... vous ne pouvez me quitter ainsi! Il faut, avant, que vous me disiez ce que vous vous refusez à me dire depuis un an. Que fîtes-vous, quand fut rompu ce mariage que nous avions décidé avec tant d'amour, avec tant de bonheur?... Rien alors ne vint amortir cet arrêt cruel, le malheur de ma vie! pas une parole bienveillante ne tomba de vos lèvres sur la plaie saignante de mon cœur! pas un mot de consolation ne me fut envoyé pour m'aider à supporter ce supplice horrible. Une lettre sèche et froide de votre père m'annonçant, comme une chose toute banale, toute ordinaire, que : « des circonstances récemment survenues empêchaient cette union », voilà tout ce que l'on crut bon de me jeter à la figure comme explication d'un bonheur perdu... d'un bonheur volé!... Quand, après une telle missive, fou de désespoir, je courus chez vous, éperdu, suppliant un domestique pour qu'il me laissât parvenir jusqu'à vous; quand, à force de prières, il se laissa toucher et alla vous porter ma carte, que fîtes-vous? Froide comme un marbre, vous refusâtes de me recevoir. A toutes mes lettres, confidentes de mes peines, de mes angoisses, vous ne daignâtes pas donner la moindre ré-

ponse capable de calmer un cœur dont vous vous jouiiez si facilement! Mais, vingt-quatre heures plus tard, vous quittiez Nice, et, peu de temps après, tous les journaux publiaient vos fiançailles avec le richissime prince de Mineleko.

« Il y a un an de tout cela, madame!... Un an de souffrances, de luttes, de désespoir!... Je voulais vous oublier, je ne l'ai pu. Ce soir, je vous ai en mon pouvoir : vous ne me quitterez pas que vous ne m'ayez donné cette explication que je suis en droit de vous demander : je le veux, je l'exige!... »

Un regard hautain de Mme de Mineleko coupa court à cet entretien, dont la violence semblait s'accroître à mesure que le comte parlait.

— « Monsieur, cessez, je vous prie, ces plaisanteries; je veux vous quitter, et j'attends de votre courtoisie que vous me rameniez de suite dans les salons.

— Nadjeska... Nadjeska Ivanowna!... ayez pitié de moi!... ne me poussez pas à bout!... Ne voyez-vous pas que je deviens fou?... Qui jamais aurait pu croire qu'un jour vous me repousseriez ainsi!... Avez-vous donc oublié vos serments d'amour?... Avez-vous oublié ces jours divins passés sous ce ciel chaud du Midi?... Ces soirées où, enlacés, nous valsions infatigables, heureux de nous sentir dans les

bras l'un de l'autre!... heures bénies où nous échangions des promesses d'une fidélité qui devait être éternelle!..

« Mais laissons là ces souvenirs, aussi chers que pénibles à mon cœur. Je vous vois donc!... Quel effet me produit cette rencontre!... et pourtant, je ne puis dire qu'elle rallume en moi un amour mal éteint, car jamais je n'ai eu d'autre pensée que vous, je vous le déclare devant Dieu!... Librement je me suis donné; librement vous m'aviez choisi entre tant d'autres; de quel droit m'avez-vous repoussé?

— Monsieur de Heiligenthal, si vous ne me laissez pas partir, j'appelle. Pour le moment, vous outrepassez les bornes de toute convenance; j'aime à croire que cet accès de folie s'arrêtera dès que vous aurez fait appel à votre bon sens, à votre raison; alors, vous verrez combien, plus que jamais, toute rencontre entre nous est devenue impossible; et j'attends de votre galanterie chevaleresque la promesse que vous ne ferez aucune tentative qui nous mettrait en présence l'un de l'autre.

— Vous croyez que je m'en irai?...

— Je vous en prie!... Au besoin, même, je vous l'ordonne.

— Eh bien, non! je ne partirai pas! »

Puis, changeant de ton :

— « Nadjeska Ivanowna! il en est temps encore... Au nom du ciel... au nom de votre amour passé, écoutez-moi ! — dit-il.

— C'est ce que je ne ferai pas, comte, je m'y refuse absolument.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ?... Parce que je suis la femme d'un autre, et que rien de ce que je fais n'est caché à mon mari. Si le prince de Mineleko se doutait de ce qui vient de se passer entre nous, il saurait me débarrasser de vos assiduités.

« L'ouï-dire ne vous a donc pas appris qu'on ne plaisante pas avec Boris Michailowitch, prince de Mineleko ? Or, je ne suis pas de ces femmes qui appellent le malheur et le scandale sur la tête des autres.

— Et c'est de moi, madame, que vous voulez écarter un malheur ?... Allons donc ! c'est une ironie.

— Oui, je veux empêcher un malheur, et un malheur irréparable, car si mon mari vous voit me faire la cour, il vous provoquera en duel, et alors...

— Il est vraiment bien temps d'avoir pour moi une si grande prévoyance. Mais qui donc autre que vous, madame, m'a écrasé sous le poids du malheur qu'il me faut traîner? Était-ce comme une preuve de votre sollicitude pour moi

que vous consentîtes à mettre en parallèle avec ma pauvreté et mon amour, les millions et la situation du prince de Mineleko? Était-ce encore par sollicitude, par amour même, que vous vous mîtes du côté où la fortune faisait pencher la balance et que vous n'hésitâtes pas entre celui qui vous apportait richesses et honneur et celui qui ne pouvait vous offrir que pauvreté et...

— Ah! Waldemar, vous êtes dur!... vous êtes cruel! — s'écria la jeune femme, ne pouvant plus soutenir le rôle qu'elle s'était imposé dans cette comédie. — Ne voyez-vous pas que, moi aussi, je suis à bout de forces? n'avez-vous donc d'yeux que pour vos souffrances à vous, et faut-il que vous soyez aveugle ainsi sur celles des autres!

— Mais alors... Nadjeska... vous m'aimez encore! Ah! dites-le-moi... que vous êtes toujours à moi de cœur! dites-le-moi, et je pars sans murmurer!... — s'écria le jeune homme, touché enfin par la véritable douleur peinte sur les traits de la princesse.

— Non! Non!... je ne le dirai pas; je ne peux pas le dire: ce serait trahir mon mari...

— Est-il besoin que vous me le disiez? Je le vois, je le sens! tout en vous le prouve: votre sein palpitant, vos lèvres blêmes, l'expression anxieuse de vos traits quand tout à coup je me

suis dressé devant vous! Nadjeska Ivanowna, ne mentez pas!... vous m'aimez!... vous m'aimez!... Sans cela, que vous importerait que votre mari pût me provoquer en duel? — dit-il avec toute la fatuité d'un homme qui n'admet pas un seul instant qu'une malheureuse femme puisse trembler pour un autre que pour lui.

— Ce n'est que tout dernièrement — continua Heiligenthal — que la vérité enfin s'est fait jour, que j'ai connu ce qui a causé notre séparation. Quand la nouvelle s'est ébruitée que vous n'aviez renoncé à notre mariage que pour sauver votre père de la ruine et du déshonneur, quand j'ai su pourquoi vous aviez consenti à le briser, notre bonheur, et que j'ai appris que vous veniez ici, un moment j'ai cru que j'allais devenir fou de joie. La froideur que vous affectez à mon approche, le trouble que vous paraissez en ressentir, le soin que vous mettez à m'écarter du chemin de votre vie, sont autant de craintes que vous avez pour le danger que je peux courir. Mais, ne tremblez pas : je serai calme, je serai prudent, car je vous aime! car je vous veux! Quand je reçus de votre père cette lettre qui mettait à jamais un obstacle à nos projets, je devins furieux. Je voulais venir vous trouver, vous tuer, vous que j'aimais tant et que je perdais, votre père qui rompait cette union,

et l'autre qui me volait l'unique désir de ma vie, le bien de mon existence! Je voulais le tuer: n'importe qui il fût... Il me fallait du sang pour assouvir ma vengeance... Mais je suis tombé malade... Oh, oui! bien malade... peut-être même me trouvez-vous encore changé. Pourtant je suis guéri, de corps, du moins. Un seul but me reste maintenant : celui de vous posséder, de vous avoir à moi, malgré tout, malgré ce mariage, malgré votre mari dont je veux la vie, et que j'aurai! Nadjeska Ivanowna, je vais vous quitter, vous donnant le temps de choisir. Une seule observation avant de me séparer de vous : n'oubliez jamais que je suis aussi tenace que lui... l'autre... Quoi que vous fassiez, nous sommes liés l'un à l'autre; notre union, scellée par un esprit invisible, est plus indissoluble que si l'Église elle-même l'eût consacrée. Après que j'ai été votre fiancé, vous n'avez plus à présent le droit de me repousser. »

Emporté par sa passion, il semblait prendre un amer plaisir à déverser le trop-plein de son cœur.

— « Mon mari! » murmura soudainement Mme de Mineleko. En effet, l'ambassadeur du Caucase, soulevant la portière qui masquait l'endroit où se trouvaient les deux jeunes gens, venait d'apparaître. Il s'avançait vers eux, le

2.

front chargé de nuages que l'absence prolongée de la princesse y avait amoncelés.

— « Merci, monsieur, — dit-elle tout haut à Heiligenthal ; — vous êtes dispensé de la corvée que je vous infligeais ; voici mon mari, mon seigneur et maître ; c'est à lui qu'incombe la charge de me conduire au vestiaire, car je désire me retirer. »

Le prince de Mineleko avait cette figure soucieuse que Nadjeska savait être l'indice certain d'une tempête prochaine. Il offrit froidement le bras à sa ravissante compagne.

Heiligenthal, le cœur gonflé d'être ainsi congédié, resta cloué à la même place, suivant des yeux la jeune princesse dont la taille souple et élancée était à présent entièrement enveloppée dans le manteau de satin cramoisi brodé d'or que son mari venait de lui jeter sur les épaules. En voyant cette vaporeuse créature disparaître avec cet homme si peu fait pour inspirer l'amour, le malheureux Waldemar fut envahi par un immense désespoir.

— « Qui donc suivez-vous ainsi des yeux ?... La princesse de Mineleko, sans doute ?... » dit subitement une voix jeune et joyeuse, tandis qu'une main tombait familièrement sur l'épaule de Heiligenthal. C'était un jeune secrétaire de

l'ambassade Arménienne, très lié avec la famille de Waldemar.

Cette apparition, qui l'arrachait au charme de ses pensées, ne laissa point de contrarier le comte dont la mauvaise humeur se trahit.

— « Ah ça! mon cher... la flirtation ne va donc pas?... Ne t'en prends pas à ta personne, fort bien du reste, tout ce qu'il y a de mieux même; mais seulement à un élément plus fort que toi, et dont le but est le même.

— Le Roi?... — murmura Heiligenthal à travers ses lèvres serrées.

— Dame! oui... le Roi, — dit l'Arménien en souriant. — Quelle femme a jamais su résister à une Majesté?... Et qu'as-tu à lui offrir en compensation de la douce joie qu'elle éprouvera en se voyant préférée à toutes les autres femmes, dont la jalousie sera sans bornes contre cette accapareuse, bien involontaire, sans doute, des faveurs royales. Allons! viens souper... Quelques coupes de « cliquot » auront vite fait de ce lourd chagrin qui pèse sur ton visage. »

IV

L'OBSERVATEUR, en effet, ne se trompait pas dans ses prévisions quand il affirmait que l'ambassadeur du Caucase était dévoré de jalousie. Partout où les exigences de sa position lui faisaient un devoir de se présenter avec l'ambassadrice, partout il rencontrait matière à cette terrible passion. L'admiration que soulevait cette belle créature, le triomphe constant qui accompagnait ses pas, étaient pour lui un sujet de craintes, de soupçons, de tortures.

Nadjeska Ivanowna était la fille unique du prince Ivan de Narish, seigneur possédant de vastes terres sur les bords de la mer Noire. Devenu veuf presque aussitôt après la naissance de sa fille, cet homme, aussi instruit que distingué, se consacra entièrement à l'éducation de ce cher petit être. Pour se mieux acquitter de

cette sainte mission, il s'enfuit des grandes villes, et lui, le joueur invétéré, n'hésita pas à s'enfermer dans ces vastes solitudes. S'étant promis de donner à l'enfant une instruction brillante, digne de la haute position qui lui était réservée, il l'entoura d'institutrices aussi habiles qu'éclairées; Pétersbourg et Paris lui en fournirent qui lui avaient été chaudement recommandées.

Habile écuyère, la jeune princesse pouvait sans se fatiguer faire vingt lieues à cheval, ni plus ni moins qu'un officier de cavalerie. La gymnastique et la danse trouvèrent en elle une élève aussi hardie qu'infatigable. Les exercices du corps n'étaient pas les seuls auxquels elle s'adonnait avec délices : la littérature ancienne et la moderne, les sciences les plus abstraites, n'avaient rien de caché pour cet esprit aussi grand que la vaste nature qu'elle habitait; elle parlait correctement cinq ou six langues qui semblaient lui être naturelles; en un mot, cette fille de l'air, cette indépendante, avait tous les talents qu'on exige aujourd'hui des jeunes filles les mieux élevées. Elle possédait de plus toute la beauté parfumée et sauvage des superbes femmes du Caucase.

Bien qu'ayant grandi loin du monde, au milieu des vastes steppes et des verstes infinies des

terres presque sans limites de son père, elle fit, dès sa première apparition dans la capitale du Caucase, une sensation immense. Sa dix-septième année venait à peine de sonner, lorsque le prince de Narish la présenta à la cour. Dès lors, une foule de soupirants vinrent déposer leurs hommages sur l'autel élevé à cette charmeresse. La lice est ouverte. A qui cette fine main, si recherchée, décernera-t-elle la palme de la victoire? Tous les yeux sont tournés vers elle... chacun attend, et attend vainement...

Après une saison passée dans la capitale, le prince de Narish alla au printemps, avec sa fille, s'établir à Nice pour quelques semaines. La jeune princesse y rencontra le comte de Heiligenthal, appartenant à une des plus anciennes et des plus fières familles de la Thessalie, très bien en cour, mais qui servait dans l'armée de l'Empereur du Danube, voisin du Roi de Thessalie, sa mère étant une Danubienne, et lui l'héritier du frère de celle-ci, vieux magnat sans enfant possédant une grande fortune.

Nadjeska Ivanowna aima de suite Heiligenthal, avec lequel elle dansa à tous les bals; en fallait-il plus à ce jeune cœur?

Bien qu'elle sût que son père la destinait au prince de Mineleko, homme de quarante ans à peu près, déjà dans une haute position et qui

venait récemment d'être nommé ambassadeur dans la capitale de Flandre, des promesses furent vite échangées entre Heiligenthal et elle. L'idée de ce mariage, décidé entre eux, fut tenue secrète; personne ne la connut, pas même les familles intéressées.

Tout, jusqu'alors, semblait aller au gré de leurs désirs; mais qui peut ici-bas compter sur le bonheur!... Avec son retour dans le monde, le prince Ivan de Narish avait repris ses habitudes de joueur. Grand nombre de ses soirées se passaient devant les tables de baccarat des grands cercles de Nice. Déjà il avait essuyé quelques pertes assez fortes; c'était un avertissement, il le sentait, car chaque fois il se promettait de s'arracher à cette terrible passion; mais chaque fois il y était plus violemment entraîné.

Un soir, malgré l'animation du jeu et bien qu'il gagnât, le prince paraissait plus anxieux que jamais; le malheureux comprenait qu'il était sur le bord d'un abîme où tout allait s'engouffrer : sa fortune, celle de sa fille. Il veut se retirer : vains efforts; il est cloué à cette place par une force invisible. Tout change; en quelques coups de cartes la fortune entière du prince passe dans le camp de son partenaire; désespéré, il résiste encore à l'inconstante déesse qui, sourde à ses vœux, l'entraîne dans un pré-

cipice plus profond, car, cette fois, son honneur y restera si dans les vingt-quatre heures cette dette de jeu, cette dette sacrée, n'est pas intégralement payée.

Un seul homme peut le sauver : c'est de Mineleko. Le prince le sait; il lui confie son malheur. Un télégramme l'appelle vivement auprès de lui.

L'ambassadeur promet de tout payer séance tenante, mais à une condition : il sera le mari de la belle Nadjeska Ivanowna, que son père lui avait presque promise l'année précédente; mais la jeune fille avait toujours hésité à accepter ce parti. Mineleko, du reste, ignorait complètement ses secrètes fiançailles avec Waldemar. Savait-il même qu'il y avait au monde un Waldemar de Heiligenthal !...

Bien que terrifiée par le désespoir de son père adoré, la malheureuse Nadjeska Ivanowna hésite pourtant encore à faire le sacrifice de son bonheur. Un combat se livre en son cœur entre l'amour qu'elle a pour son père infortuné et celui qu'elle a juré à l'élu de son choix; mais le souvenir de la tendresse, du dévouement de Narish, les pleurs qu'elle lui voit répandre l'emportent enfin : elle s'immole. Elle sera à jamais malheureuse, mais elle aura sauvé l'honneur de son père bien-aimé !

Pourtant, l'holocauste n'est pas consommé!... Comment faire connaître la vérité à Heiligenthal?... Un moyen lui reste peut-être... tout lui dire! Mais cette confidence n'abaissera-t-elle pas aux yeux de Heiligenthal ce père qu'elle désire que tous vénèrent? Que faire alors?... Elle se jette avec désespoir au cou du prince de Narish en lui disant tout, et le prie d'écrire à Waldemar qu'une raison majeure vient mettre un obstacle infranchissable à la réalisation de leur mariage.

Heiligenthal, affolé, blessé au vif, accuse la pauvre Nadjeska Ivanowna : « C'est la cupidité, le désir des honneurs, l'espoir de trouver un époux plus riche, qui la font agir aussi odieusement! » Il est déterminé à se venger; mais le malheureux, qui avait aimé sa fiancée avec toute la violence d'un cœur jeune encore, avait trop présumé de ses forces. Ébranlé par ce coup inattendu, il fut pris d'une grave maladie qui le cloua sur un lit de douleur. Pendant quelques semaines, il resta entre la vie et la mort.

L'oublia-t-il, pendant les mois où les circonstances les tinrent éloignés l'un de l'autre?...

Hélas! non... jamais une minute ne s'écoula qu'il ne pensât à ce trésor perdu, et perdu sans espoir.

Esprit flottant, cœur sans grands principes,

Waldemar n'avait encore eu qu'une profonde sensation dans sa vie : l'amour sincère qu'il avait voué à Nadjeska de Narish. Cet amour de son cœur et de ses sens, devons-nous dire, — surtout des sens, — pour elle, aurait-il vibré à nouveau si le sort, par malheur, n'avait voulu qu'elle vînt à la cour de Thessalie? C'est ce que nous ne saurions trop dire. Toujours est-il que l'éblouissante apparition de cette femme superbe fut comme une commotion magnétique qui traversa l'esprit de cet homme faible, n'ayant jamais su maîtriser aucun de ses sentiments.

Ce charmant cavalier, ce Lovelace sans principes, habitué aux conquêtes faciles, crut qu'il aurait aisément raison des résistances de la belle Nadjeska; n'écoutant, comme nous l'avons dit, que la voix de son fol amour, il se dit que cette charmante créature qui lui échappait serait à lui, coûte que coûte. Pour se fortifier dans cette résolution, il chercha à se persuader que c'était non seulement son droit, mais encore son devoir, et qu'il n'y pouvait forfaire sans manquer à l'honneur. Dès ce moment, il ne pensa plus qu'aux moyens qui lui faciliteraient la réussite de son entreprise.

Qu'advint-il de Nadjeska, quand, à la fleur de son dix-neuvième printemps, elle épousa cet homme sérieux qu'elle estimait sans l'aimer?

Quelle serait désormais son existence, liée à celle de ce mari de vingt ans plus âgé qu'elle, et qui, depuis longtemps déjà, avait épuisé la coupe des plaisirs d'une existence qu'elle ignorait encore et qu'elle avait hâte de connaître !

Toute neuve aux jouissances et aux impressions de la vie, elle voulait sortir, courir, jouir de tout, cherchant à oublier ou à amoindrir la perte de cet homme adoré dont son cœur était plein, et auquel, même aux premiers jours de son mariage, elle n'avait cessé de penser.

Mais elle était si jeune lorsqu'elle l'avait aimé !... Avant vingt ans, les sentiments n'ont pas encore la force qu'ils prennent quand les années viennent affermir les caractères, et l'amour d'alors n'est à celui de plus tard que comme l'écume légère qui monte à la surface du brasier bouillonnant des passions profondes qui nous consument alors.

Peu à peu s'effaçait ce souvenir qu'elle avait cru ineffaçable. De grands devoirs, les devoirs sacrés de la maternité, emplissent seuls son âme; cet amour, qui aujourd'hui serait sacrilège, elle le déverse sur la tête chérie de ses deux fillettes jumelles, bébés qui, dix mois après son mariage, semblaient nés pour animer ce foyer et apporter à la mère les joies que l'épouse y eût en vain cherchées; car Nadjeska n'était pas

heureuse!... Et, pourtant, elle n'aurait pas mieux demandé que de l'être, si son mari eût été moins jaloux, moins soupçonneux!

Malgré les adorateurs que sa beauté lui attirait sans cesse, malgré les méchantes langues dont la haine essayait de ternir cette étoile qui les éclipsait, la jeune femme était restée fidèle à ses devoirs d'épouse.

A l'époque où commence notre récit, treize mois de mariage avaient passé sur la tête du prince et de la princesse de Mineleko, dont les caractères primitifs ne s'étaient guère modifiés.

Malgré les circonstances, Nadjeska Ivanowna, mariée, était restée ce que nous l'avons vue jeune fille : gaie, enjouée, toujours avide des plaisirs que sa jeunesse n'avait pas encore goûtés. Elle était bien encore l'enfant naïve que M. de Mineleko avait épousée.

Au contraire, le prince se ressentait de la politique très difficile qui, en ces derniers temps, agitait l'Europe entière; son humeur, au lieu de se réchauffer au contact de ces trois êtres qui ornaient son toit, n'en était devenue que plus sombre, plus chagrine.

Ignorant l'amour que Heiligenthal avait eu pour la princesse, de Mineleko souffrait pourtant d'une idée fixe.

Cette enfant, qu'il avait épousée, qu'il aimait

ardemment, ne pouvait rien éprouver pour lui, homme d'un âge déjà mûr, aux favoris noirs et corrects d'avocat, à la lèvre rasée, estompée par de courts poils bleus.

Il le sentait bien, il était sans attraction marquante, sans rien de ce physique de jeune premier qui produit toujours une telle sensation sur les jeunes filles sortant de pension ; aussi, tous ces hommes plus séduisants les uns que les autres et papillonnant autour de sa chère Nadjeska Ivanowna, sa lumière, sa vie, tenaient-ils en éveil sa nature inquiète.

Que de scènes de jalousie, n'ayant d'autre source qu'une foule de chimères que son imagination aux abois était ingénieuse à lui suggérer, la pauvre Nadjeska n'avait-elle pas déjà subies depuis une année entière !...

Rappelé à la raison par cette femme dont le caractère éminemment droit donnait un formel démenti à ses soupçons injurieux,de Mineleko reconnaissait invariablement ses torts, et toujours, après les avoir avoués, ce farouche Otello implorait humblement un pardon qu'il voulait mériter désormais par un dévouement et une confiance sans bornes.

Nadjeska, n'écoutant que son cœur bon et indulgent, oubliait tout devant le chagrin de cet homme réellement malheureux, qu'elle menaçait

pourtant parfois de quitter, elle et ses bébés, avec lesquels elle irait vivre dans ses terres de la mer Noire qui lui appartenaient maintenant, le prince de Narish étant mort d'une attaque d'apoplexie huit jours après le mariage de sa fille, sacrifice devenu inutile. Le destin seul a de ces coups !...

De Mineleko, toujours inquiet, toujours soupçonneux, surveillait, pour ne pas dire espionnait, sa jeune femme ; son rôle auprès d'elle était bien celui d'un agent de la police secrète.

Jusqu'à leur arrivée en Thessalie, rien n'était venu motiver sérieusement ses soupçons, car ce duel avec X..., en Flandre, était tout bonnement un effet de la jalousie du prince ne reposant sur aucune cause sérieuse, sauf que Nadjeska s'était plainte que X... fut trop aimable pour elle. Mais, à présent, cette ombre qui le hantait sans raison prenait un corps, qui, chaque jour, se dressait plus distinctement : c'était l'ombre du Roi... de ce Roi subjugué, fasciné par la princesse... sa femme, à lui !...

V

Devenue Mme de Mineleko, Nadjeska Ivanowna n'avait jamais pu perdre l'habitude que dans sa jeunesse elle avait contractée dans les steppes de son père. Pour elle, monter chaque jour à cheval était un besoin, une nécessité, un bonheur. Généralement, son mari l'accompagnait dans ses promenades; mais si l'ambassadeur, retenu pour une raison quelconque, ne pouvait le faire, elle partait sans lui et, suivie de son groom, se livrait tout entière à ce plaisir, un des seuls qui lui fussent restés.

Or, dès le lendemain du jour où le prince avait été reçu officiellement par le Roi et où celui-ci, comme veuf, était venu à l'hôtel de l'Ambassade rendre sa visite à Mme l'ambassa-

drice (1), Sa Majesté les avait rencontrés faisant leur promenade équestre. Depuis, était-ce le hasard qui, chaque matin, mettait le Roi sur le passage du prince et de la princesse? D'abord, de Mineleko essaya d'étouffer la jalousie qui, de nouveau, le mordait au cœur; mais à la suite de ce grand bal des fiançailles où, enivré de la beauté de la nouvelle ambassadrice, qu'il voyait pour la première fois dans toute la splendeur d'une toilette de gala, le Roi n'avait ni réprimé, ni caché l'intense attraction que cette femme exerçait sur lui, l'ambassadeur s'était dit que, cette fois, sa jalousie reposait sur des bases sérieuses, car tout le monde, la plus naïve des jeunes filles ainsi que le plus insignifiant des lieutenants, avait remarqué ce qui, toute une nuit durant, lui avait enlevé un sommeil que son cœur ulcéré cherchait en vain. Nul doute: le Roi était éperdument amoureux de l'ambassadrice.

Charles-Ferdinand de Thessalie, âgé de quarante-cinq ans, dans tout l'épanouissement de sa maturité, était un bel homme, dont le prestige s'accroissait encore de sa dignité; car les rois, les reines et les princes paraissent tou-

(1) On sait qu'une ambassadrice doit toujours, selon le cérémonial de la cour, recevoir la première visite d'un Roi veuf; tandis que c'est elle qui serait obligée de la faire au palais, si une Reine vivait.

jours plus beaux qu'ils ne le sont en réalité.

Lorsque, le lendemain matin, M. de Mineleko, selon son habitude, entra dans la chambre de sa femme, celle-ci, à l'air de son mari dont les traits décomposés annonçaient assez quelles luttes il venait de subir, vit bien qu'une scène terrible allait éclater.

Le sommeil de Nadjeska Ivanowna n'avait pas été moins agité que celui du prince. Sa rencontre inattendue avec son premier fiancé la tourmentait plus qu'elle ne voulait se l'avouer, car elle avait tout à craindre de la jalousie si connue de son mari. Pour le moment, cette pensée l'occupait plus que le souvenir des attentions du Roi, car ce qui inquiète, ce qui effraye, hante beaucoup plus l'esprit que ce qui le flatte et le charme.

« — Avez-vous bien dormi ? — demanda à sa femme M. de Mineleko, dont les lèvres effleurèrent froidement le front que lui présentait l'ambassadrice.

— Admirablement, — dit-elle ; — j'étais brisée de fatigue.

— Fatigue résultant de toutes les coquetteries dont vous avez bombardé le Roi... »

Nadjeska Ivanowna, stupéfaite, regarda son mari.

« — Il me semble — dit-elle fièrement — que,

devant l'évidente adoration de Sa Majesté, je n'avais pas à me donner grand mal pour l'attirer! »

Phrase imprudente, que le dépit lui arracha.

— Ah! vous avouez donc qu'il est épris de vous? — rugit le prince.

— Mon Dieu! allez-vous encore recommencer? Est-ce une nouvelle scène folle qu'il va me falloir subir! Je vous en préviens, j'ai déjà mal à la tête; si vous continuez, vous me donnerez une de ces migraines qui vous tracassent tant et que vous provoquez toujours. Je vous prie donc de me laisser. »

Pour forcer son mari à quitter sa chambre, Nadjeska Ivanowna tira violemment le cordon de sonnette suspendu près de son lit; aussitôt, sa camériste accourut. A l'entrée de cette domestique, M. de Mineleko, tout boudeur, tout maussade, s'en retourna dans son cabinet de travail, où il essaya vainement de cacher sa préoccupation à ses secrétaires, qui se tenaient près de lui afin de recevoir les instructions que l'ambassadeur pouvait avoir à leur donner après la lecture de son courrier.

Nadjeska Ivanowna savait que jusqu'alors le prince avait ignoré ses fiançailles secrètes avec Heiligenthal. Et comment aurait-il pu les connaître? elles avaient eu lieu à Nice. De plus, Hei-

ligenthal, n'ayant jamais paru dans la capitale du Caucase, était inconnu au prince; le hasard seul aurait donc pu l'en instruire. Mais, plus de doutes : ce secret était au pouvoir d'Ivan Alexandrowitch, qui se trouvait à Nice en même temps que Nadjeska Iwanovna et semblait ne rien avoir oublié de toutes ces circonstances. Il se rappelait, en effet, la cour assidue que Waldemar faisait alors à la belle princesse, aussi était-ce avec un malin plaisir qu'il lui avait mystérieusement jeté cette phrase : « Heiligenthal est ici ». Maintenant, pour l'ambassadrice, plus de repos! Les jours, les heures se passeraient à trembler. Qu'arriverait-il, en effet, si Ivan Alexandrowitch, avec ou sans intention, amenant la conversation sur le comte, venait imprudemment, devant de Mineleko, dévoiler toutes ces choses qu'elle tenait si profondément cachées dans son cœur? Heureusement que le jeune grand duc partait le lendemain même du bal des fiançailles, et qu'ainsi ses inquiétudes se dissiperaient.

Une heure s'était à peine écoulée depuis que l'ambassadeur avait si brusquement quitté sa femme, lorsque deux petits coups frappés discrètement à sa porte lui firent lever la tête. C'était Glascha, femme de chambre de la princesse, qui, envoyée par elle, venait demander au prince s'il

ne voulait pas, par cette belle matinée de printemps, venir avec elle faire une promenade à cheval.

Outre son tempérament jaloux, de Mineleko avait encore un caractère rechigné et maussade. Il en voulait furieusement à sa femme de l'avoir, le matin même, si cavalièrement éconduit de sa chambre. Ce fut donc d'un ton hargneux qu'il répondit :

— « Dites à madame la princesse que n'ayant pas envie de sortir, il lui faudra ou rester ou se promener seule ».

Mais, à peine la camériste était-elle partie, que de Mineleko, se rongeant l'âme dans sa propre fureur, se dit qu'il était réellement bien maladroit en laissant ainsi Nadjeska Ivanowna sortir seule; c'était lui, et non elle, qu'il punissait, en mettant des atouts dans le jeu de sa femme qui, libre, ne manquerait pas de rencontrer son adorateur : ce Roi maudit qui, sans doute, se trouverait comme toujours sur son passage.

Seule, aspirant avec délices l'air printanier tout imprégné des senteurs des marronniers fleuris, des haies d'aubépine blanche, des roses sauvages, elle se laisserait emporter par la course rapide de son cheval, loin de lui, loin de leurs enfants; tandis que lui, et par sa faute, restait

seul, mâchonnant sa colère dans cette pièce où il étouffait.

La contrainte qu'il s'imposait le rendait de plus en plus furieux, car son aveugle jalousie lui montrait mille images plus invraisemblables les unes que les autres; enfin, n'y tenant plus, il rejette avec emportement les dépêches auxquelles il est en train de répondre : il lui reste encore plus de temps qu'il ne lui en faut pour le courrier du soir, et, donnant ordre de seller de suite *Vengeance*, son superbe cheval arabe, en moins d'un quart d'heure, sans être suivi de personne, pas même d'un groom, il s'élance dans la direction du petit bois où il sait que Nadjeska Ivanowna a l'habitude de caracoler, montée sur *Rêverie*, une magnifique jument anglaise.

La matinée est radieuse. Le ciel, d'un bleu pâle de turquoise, n'a pas un nuage. Lorsqu'il arrive dans la solitude de la forêt, les couvées d'oiseaux se jettent leur trille léger de branche en branche. Sur les pétales des petites fleurs des bois, la rosée brille comme des pointillements de diamant. Le gazon est étoilé de marguerites et de boutons d'or; le coucou et la violette se mêlent sous les hautes herbes. Une senteur délicieuse s'exhale de cette terre printanière. Même

ce caractère constamment chagrin s'apaise et se détend dans ce renouveau de la nature.

Subitement, dans le lointain, il voit le petit groom anglais de sa femme penché sur son grand cheval. Il a reconnu cette silhouette britannique à la raie nettement tirée derrière la tête sous le haut chapeau, à ce cou rouge serré dans son col empesé. Comme il approche, il s'aperçoit que devant ce domestique deux personnes sont à cheval : un cavalier près d'une élégante et fine amazone... Qui sont-ils ?... A cette distance, il ne les peut distinguer. Tout à coup, il bondit. Cette femme à la taille svelte, au buste superbement développé, c'est Nadjeska Ivanowna, c'est sa femme ! Il l'a reconnue : c'est elle ! tout le lui dit. Cette fleur rouge attachée au corsage, cette pochette découpée sur la poitrine de son costume et de laquelle s'échappe un petit mouchoir de batiste, sont autant d'indices qui ne sauraient le tromper ; puis, son cœur, sa jalousie ont parlé... C'est elle ! !...

Le cavalier et l'écuyère s'enfoncent de plus en plus dans les taillis épais de la forêt ; bientôt ils disparaissent entièrement.

Où vont-ils ?...

Cette pensée torture le malheureux mari. Il le saura, il veut le savoir.

Il anime *Vengeance ;* sa course devient effré-

née; mais, au lieu de prendre l'allée suivie par le couple solitaire, il s'engage dans un chemin parallèle. Subitement, ses yeux avides, qui furettent à travers les futaies, aperçoivent les deux promeneurs arrêtés sous un chêne aux branches touffues.

Le cavalier qui escorte Nadjeska Ivanowna n'est pas le Roi !... c'est un jeune homme que le lecteur a sans peine reconnu : c'est Heiligenthal.

Quand et comment l'ambassadeur a-t-il vu cette figure qui n'a laissé que de vagues souvenirs dans son esprit ? Il cherche, mais en vain. Soudain, il se rappelle. C'est ce jeune homme qui causait avec sa femme quand, la veille au soir, il la cherchait au bal de la Cour.

Encore un nouveau soupirant !... Quel peut être celui-là ?... il faudra bien qu'il le sache.

Le jeune homme parlait avec une grande animation à sa belle partenaire, et si M. de Mineleko avait été moins jaloux, il eût pu facilement observer que la Princesse écoutait avec beaucoup plus de terreur que d'amour ce Roméo passionné.

Bien qu'ayant été très éprise de son premier fiancé, Nadjeska Ivanowna n'avait jamais eu pour lui une passion aussi profonde que celle que sa beauté hors ligne avait inspirée au cœur de Heiligenthal.

Elle l'avait beaucoup aimé, sans doute ; mais c'est qu'il l'aimait tant! Son amour, à elle, avait, pour ainsi dire, jailli du sien; mais, depuis qu'elle était en Thessalie, le Roi, si séduisant, ne lui inspirait-il pas une admiration plus vive, plus sérieuse? Hélas! la jeune femme n'aurait osé se l'avouer, elle ne démêlait pas clairement ses propres sensations, mais elle sentait que, bien à son insu, la pensée de Charles-Ferdinand l'absorbait tout entière. Waldemar n'était plus rien pour elle.

Et pourtant, quel déchirement n'avait-elle pas éprouvé quand, dans le temps, il lui avait fallu faire à son père le sacrifice de son mariage avec Heiligenthal!

Ce matin-là, tandis que de Mineleko les observait, Waldemar essayait par toute la force de son éloquence de rallumer, sous le coup de fouet de ses désirs en émoi, la tendresse qu'il avait autrefois fait naître dans le cœur de cette femme. Mais, plus maladroit qu'intelligent, il ne sut point s'apercevoir qu'en harcelant cette nature d'élite il froissait une âme tendre et fière que la douceur, les prières pourraient peut-être attendrir, mais que les menaces, les reproches, la force, rendraient invulnérable.

Nadjeska Ivanowna cravachait nerveusement les feuilles des arbres qui l'entouraient, tout en

écoutant Waldemar dont l'entretien éveillait en elle les souvenirs brûlants du temps où son plus grand, son seul bonheur était de se trouver près de lui, de lui, l'époux d'élection.

De Mineleko ne comprit point ce qui se passait dans ce cœur; il prit pour une coupable confusion les regards qu'elle détournait du jeune homme.

Elle aimait!... Et qui?... Celui-ci, ou le Roi?

Pendant que l'ambassadeur était tout à son observation, la fleur rouge que la princesse portait à sa boutonnière s'en détacha et vint tomber à terre. Le jeune homme s'élance à bas de son cheval, ramasse fièvreusement l'œillet déjà à demi fané par la chaleur du corps de la jeune femme, et couvre ses pétales de baisers passionnés; puis, montrant à Nadjeska Ivanowna ce précieux souvenir, il le met religieusement dans son portefeuille, non sans débiter probablement quelque phrase banale.

« Comment! elle n'arrache pas à ce jeune homme cette fleur qu'elle ne devrait à aucun prix lui laisser? Donc, il lui plaît!... Ah! l'infernale coquette! » pensait de Mineleko. « Et elle se dit pure! »

A part ceci, rien autre de grave ne se passa.

Peu après, les montures étant un peu reposées, les cavaliers rebroussèrent chemin et ren-

trèrent en ville. Cependant, dans son ombrageuse susceptibilité, de Mineleko remarqua qu'ils se séparaient en approchant des quartiers peuplés de la Residenz.

Rentrée à l'ambassade, Nadjeska Ivanowna ne sut pas que son mari était sorti peu après elle.

Au déjeuner, le prince la questionna sur sa promenade. La princesse répondit évasivement que le temps était si beau, l'air si pur qu'elle avait fait une sortie très agréable ; mais elle ne dit pas un mot de sa rencontre avec Heiligenthal. Ce détail n'échappa pas à son mari. Si elle était innocente de fait et d'intention, pourquoi se cacher ?

S'il lui en avait posé la question, ne pouvait-elle répondre : « Mais, si je ne parle pas d'un homme que j'ai pu rencontrer, n'est-ce pas parce que toute allusion de cette nature amène sans cesse des tempêtes auxquelles mes nerfs fatigués ne peuvent plus résister ? »

Ainsi, la chose la plus futile allumait dans ce cerveau, toujours à l'affût, un soupçon grave que tout conspirait à entretenir.

Dans cette après-midi même, l'ambassadeur se rendit au Palais : il avait obtenu de Sa Majesté une audience particulière, pour lui communiquer des dépêches du pays qu'il représentait.

Reçu avec grande déférence, il dut pourtant attendre un moment que le Roi fût libre de l'entendre. Ce fut dans ce court intervalle qu'il surprit la conversation suivante, tenue sur le balcon desservant tous les appartements du rez-de-chaussée de la résidence royale.

— « Hop Praslin! hop Choiseul! a dit Mme du Barry, — s'écria une voix railleuse; — moi, je dis : Hop le Roi! hop Heiligenthal!

— Et à propos de quoi dites-vous cela! » — répondit une seconde voix.

La salle où se trouvait le prince de Mineleko était généralement vide, et les étourdis qui parlaient ainsi se supposaient dans l'impossibilité d'être entendus.

— « Pour deux raisons : d'abord, à cause de la foudroyante sensation produite sur le Roi à la vue de la belle ambassadrice du Caucase, et ensuite parce que dans le temps on la disait fiancée à Heiligenthal. Elle ne s'est mariée à un autre, paraît-il, que pour sauver son père. Est-ce vrai? Est-ce faux? Je n'en sais rien! Ballon que je lance dans les airs! Répondez-moi : Qui des deux champions arrivera bon premier dans les bonnes grâces de la princesse? »

De Mineleko, vivement secoué par cette révélation, — car jusqu'alors il avait ignoré que sa femme eût été jamais fiancée avant qu'il ne

l'eût demandée en mariage, — allait s'élancer pour voir qui osait tenir de semblables propos, lorsque la porte des appartements royaux s'ouvrit à deux battants :

— « Le Roi ! »

Bien que terriblement agité, le prince redevint subitement le diplomate poli, froid et correct si considéré à sa cour.

Les affaires diplomatiques furent discutées avec une telle présence d'esprit, un tel sang-froid, que l'audience royale se termina sans que le Roi Charles-Ferdinand XVIII eût pu remarquer la moindre défaillance, la moindre préoccupation dans l'esprit de l'ambassadeur.

— « A propos, mon prince, — dit le monarque en prenant congé de lui, — comment va Mme l'ambassadrice après ses triomphes d'hier soir? *Veni, vidi, vici!* n'est-ce pas que c'était bien cela, sa première entrée dans les salles de bal? Ah! vous devez être fier de votre femme, M. l'ambassadeur! »

VI

Dans la rencontre à cheval surprise par M. de Mineleko entre sa femme et Heiligenthal, celui-ci ajouta encore à la frayeur que son entrevue de la veille, au bal de la Cour, avait inspirée à Nadjeska Ivanowna :

— « Vous me recevrez seul, en tête à tête, chez vous, ou je vous ferai, devant tout le monde, une cour telle que votre mari sera obligé de me chercher querelle », lui avait répété, à vingt reprises, le jeune homme.

Nadjeska Ivanowna connaissait Heiligenthal; elle savait que son entêtement et sa détermination égalaient au moins la jalousie et le caractère soupçonneux de son mari.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'adviendrait-il de tout cela! Que pouvait-elle faire pour se tirer de cette pénible et dangereuse situation? Se confier à un forcené comme son mari, il n'y fallait pas

songer : c'eût été se précipiter tête baissée dans l'abîme. Refuser carrément, énergiquement de recevoir Waldemar dans les conditions qu'il lui imposait, c'était le pousser à faire quelque coup de tête. De quelque côté qu'elle se retournât, la pauvre princesse voyait le malheur planer sur elle.

N'était-il pas capable de tout, ce comte qui, lorsque le prince de Narish les lui avait demandées par écrit, avait affirmé avoir anéanti les lettres de sa jeune fiancée. Elle avait eu foi dans la parole donnée, et voilà que l'autre matin il les lui avait montrées intactes, heureusement avant que son mari ne les surprît, ces lettres dans lesquelles elle se moquait constamment de « l'autre adorateur, de Mineleko », et lui jurait, à lui, Waldemar, un éternel amour. Étourderie qu'elle paierait chèrement, par toute une existence de craintes, de remords! Inexpérience de jeune fille qui, avec la légèreté, la confiance de son âge, livre son innocence, sa réputation, le bonheur d'une vie entière, à la merci, à la discrétion d'hommes le plus souvent vains et peu délicats.

Quand elle accepta la main de de Mineleko, ce dernier lui avait loyalement fait connaître son caractère jaloux et emporté; il la supplia de repousser sa demande si elle avait jamais aimé avant lui, et, terrifiée à l'idée de toutes les con-

séquences que son refus entraînerait après lui, mue aussi par la douceur de son cœur, elle eut peur de peiner cet homme qu'elle sentait l'aimer si profondément, et elle lui cacha la vérité!... Hélas! où l'avait entraînée ce pieux mensonge; dans quelle impasse terrible ne se trouvait-elle pas, et comment en jamais sortir?... Une seule des lettres écrites à son premier fiancé et envoyée par lui à son mari, et c'en était fait pour toujours de son bonheur, de celui de ses enfants!

Nadjeska Ivanowna avait prié Heiligenthal de la venir voir en simple visiteur, à l'heure ordinaire où elle recevait à l'ambassade.

— « Je viendrai quand il vous plaira, seulement, jurez-moi que, étant avec vous, personne ne dérangera notre entrevue. Je veux que nous soyons seuls, absolument seuls.

— Mon Dieu! ce que vous me demandez là ne dépend pas uniquement de ma volonté; je ne peux pas vous le promettre. Je ferai tout mon possible pour vous être agréable, mais je ne m'y engage en rien. Qu'une circonstance fortuite survienne, qu'une visite inattendue se présente, que mon mari, auquel je ne peux refuser ma porte, veuille entrer...

— Oh! pour cela, je m'y oppose; moi présent, cet homme ne franchira jamais le seuil de votre appartement. Toutes les circonstances qui

peuvent arriver, vous les arrangerez comme vous le voudrez, mais il faut que je vous voie seule. Ne m'objectez pas que vous ne le pourrez pas, je n'en croirai rien. Si vous le voulez, vous y parviendrez. Rien n'est impossible à la femme qui aime.

« En m'abandonnant, vous avez non seulement brisé ma vie, mais encore ma carrière, mon avenir. Sans que vous le sachiez, j'ai donné ma démission afin de ne pas vous quitter, à Nice, car l'armée me rappelait et il me fallait partir. Ah! je vous étonne? et pourtant cela est vrai! Je l'ai fait sans hésiter, bien que je susse qu'en agissant ainsi je perdais du même coup l'héritage de mon oncle de ***, comte danubien, le richissime frère de ma mère, et sur les désirs duquel j'avais pris du service dans son pays. »

Le comte de Heiligenthal, comme bien des jeunes gens de familles nobles des petits royaumes voisins de l'empire du Danube, servait dans l'armée danubienne.

Ce qu'il racontait était vrai. Après sa grave maladie, étant sans position, il avait trouvé un emploi dans l'administration des domaines thessaliens. C'est comme tel qu'il était en ce moment dans la capitale, tandis que Nadjeska, qui ne se doutait même pas de sa démission, le croyait toujours au Danube.

— « Cependant, ai-je murmuré un seul instant lorsque votre amour m'était une douce compensation à tous mes sacrifices? — continua le jeune homme avec passion. — Aujourd'hui, il me faut un dédommagement à cette tendresse éternelle que vous m'aviez jurée et que vous avez violée. Est-ce trop demander, pour prix de votre cruelle trahison, de me recevoir seul, bien seul, ne fût-ce qu'une seule fois? Là, en tête à tête avec vous, je vous ferai connaître toutes les tortures que vous m'avez infligées et sous le poids desquelles je succombe écrasé. »

Dans son égoïsme féroce et indifférent, Heiligenthal ne se doutait même pas des tourments, des angoisses que ce cri passionné pouvait infliger à cette femme dont le seul tort était de l'avoir aimé.

Pourtant, l'attitude de Waldemar était si désespérée que Nadjeska Ivanowna, à l'âge où tout en nous est bonté et indulgence, ne pensa pas à s'offenser de tant de reproches injustes, de tant d'exigences. Ignorante de la vie, de ses luttes, de ses déboires, elle eut peur. Nature essentiellement loyale et droite, elle sentit bien qu'il lui était aussi impossible de refuser que d'accorder ce rendez-vous. La seule chose qui fût en son pouvoir, c'était l'ajournement, les délais : il lui fallait laisser espérer, pour gagner du

temps. Si encore elle avait pu tout confier à son mari, espérer dans son appui, dans ses conseils!... Mais non! là n'était qu'un danger de plus. Elle n'avait pas oublié qu'il y avait à peine quelques mois, elle s'était trouvée dans une semblable situation. Quel avait été le prix de sa confiance, de son abandon!

Le mari violent, n'écoutant que sa colère, avait de suite cherché querelle à ce jeune attaché d'ambassade dans la capitale de la Flandre; un duel s'en était suivi; de Mineleko avait tué le diplomate. Elle se rappelait l'affolement terrible suivi d'un tremblement affreux qui s'était emparé d'elle, quand son mari rentrant lui avait dit: « Tu seras vengée; après-demain, je tuerai X... » Oh! non, non! jamais elle n'aurait le courage de les renouveler, de les supporter, ces jours maudits, ces nuits d'effroi, ces heures d'angoisse qui avaient précédé le combat. Leur souvenir seul éveillait en elle mille terreurs. Un malaise inexprimable, une épouvante invincible l'envahissaient encore tout entière quand elle pensait à tout cela. Le martellement avant-coureur de la folie qui avait frappé alors son pauvre cerveau, affaibli par toutes ces préoccupations cruelles, recommençait violemment. Elle ne cessait de s'adresser aujourd'hui les mêmes reproches qu'elle se faisait alors.

Valait-elle mieux qu'un assassin? n'était-ce pas elle qui avait causé la mort de cet être jeune et beau qui entrait insouciant et heureux dans la vie ? Par son indiscrétion, par son besoin de se plaindre, allait-elle encore exposer l'existence de deux hommes? Mais à quoi était-elle donc destinée !... Alors, elle réfléchit combien il y a d'ironie souvent dans les circonstances !... Combien, dans la vie, les choses les plus niaises, les plus futiles, coudoient souvent de près les événements les plus graves ! Oh ! si seulement elle pouvait quitter la Thessalie !... partir pour un pays éloigné !... Mais Heiligenthal ne la suivrait-il pas ?

Elle en était là des pénibles pensées qui l'obsédaient, lorsqu'une visite lui fut annoncée : c'était Walpurga de Heiligenthal, sœur de Waldemar.

VII

Nous savons que la jeune comtesse Walpurga de Heiligenthal était l'amie, la compagne des princesses de Thessalie; elle avait été présentée la veille au soir à l'ambassadrice du Caucase.

Cette jeune fille et celles de la grande maîtresse de la cour thessalienne, la digne comtesse de Langweilig, se partageaient les fonctions de demoiselles d'honneur des princesses royales. Walpurga en était la préférée. Jolie, mutine, amusante, elle divertissait les princesses par ses pétillantes et malicieuses saillies ; tandis que les vieilles filles de la grande maîtresse (hélas ! depuis longtemps elles avaient toutes deux coiffé sainte Catherine !) étaient, grâce à l'éducation donnée par « maman », devenues de tels éteignoirs que Walpurga, dans sa rieuse nature, disait qu'elle s'étonnait de voir que lampes et

bougies restassent allumées quand paraissaient ces deux automates, très convenables du reste, mais qui ne savaient remuer que quand elles étaient mises en mouvement par les ficelles maternelles. Ah ! il ne fallait pas plaisanter avec Mme de Langweilig, dont le premier principe était que, pour être digne de paraître à la Cour, on ne pouvait assez se taire, ni trop peu bouger. Walpurga, elle, osait tout, disait tout ; et cela quoique son cœur fût souvent bien triste, car elle n'avançait guère dans ses affaires d'amour.

Souvent les jeunes princesses avaient parlé à leur père de l'anoblissement des Haller, en lui faisant bien comprendre pourquoi elles le désiraient tant. Mais Sa Majesté ne mordait pas à l'hameçon.

Walpurga savait que son frère avait eu à Nice une petite flirtation avec Mme de Mineleko, pourtant elle ignorait que leur mariage avait été si près de se faire.

Elle venait, ce jour-là, un peu l'envoyée de son frère, car à déjeuner, quand leurs parents eurent quitté la table, Waldemar lui avait dit : « Walpurga, tu désires un titre pour celui que tu aimes ? Ne sens-tu pas où est la force qui pourra amener cette élévation ? »

Walpurga, d'abord, n'avait pas compris.

« — Que tu es donc peu clairvoyante ! —

s'écria son frère. — A qui le Roi a-t-il fait une cour si assidue, hier soir ?

— A la nouvelle ambassadrice.

— Eh bien! crois-moi, fais-toi une amie intime de cette jeune femme. Va la voir dès aujourd'hui, et si tu sais profiter de mon conseil, je ne doute point que tes vœux ne se réalisent promptement. »

Waldemar, en poussant ainsi sa sœur à cette visite, travaillait autant dans son intérêt que dans celui de la jeune fille. Pendant la nuit, tenu éveillé par ses pensées, par ses désirs, il avait fait ses calculs, dressé ses batteries. Il lui semblait qu'il était absolument nécessaire, pour la réussite de ses projets, qu'il eût dans la place quelqu'un sur qui il pût compter. Qui mieux qu'une femme pouvait, même inconsciemment, le seconder ? Sa qualité seule de créature féminine serait un garant de sécurité pour de Mineleko, dont la jalousie, les soupçons ne sauraient être éveillés par la présence d'une amie de sa femme.

Or, Walpurga parut à Waldemar seule propre à bien remplir la mission qu'il allait lui confier. Ainsi, selon lui, cette jeune fille pouvait d'un seul coup obtenir l'anoblissement de son fiancé, si la belle ambassadrice s'y intéressait auprès du Roi, et, par des questions posées par lui

adroitement, tenir Heiligenthal au courant des habitudes de la princesse.

Walpurga resta assez longtemps avec Nadjeska Ivanowna; elles causèrent de choses et d'autres, effleurant tout avec esprit et enjouement, mais, ni d'un côté ni de l'autre, le nom de Heiligenthal ne fut prononcé.

Dans cette même après-midi, Waldemar vint présenter ses hommages à la princesse.

Déjà plusieurs personnes se trouvaient dans les salons de l'ambassade quand il y fut introduit; ce contre-temps, si contraire à ses désirs, fut un soulagement aux terreurs de la tremblante Nadjeska Ivanowna, qui n'appréhendait rien tant que de se trouver seule avec ce téméraire. Malgré sa détermination de lasser tout le monde par une visite prolongée au delà de la plus vulgaire bienséance, force fut à Waldemar de se retirer lorsque, vers quatre heures, de Mineleko, entrant dans le salon, vint rappeler à l'ambassadrice que des visites officielles qu'aucun prétexte ne pouvait retarder les appelaient au dehors.

La princesse, après avoir gracieusement congédié ses hôtes auxquels elle exprima tous ses regrets de les quitter, partit avec son mari pour les réceptions dans lesquelles on les attendait.

En rentrant chez elle, grande fut sa stupeur

quand elle trouva sur un meuble de sa chambre une lettre de Heiligenthal, qui lui était arrivée pendant son absence. La faire vivement disparaître fut pour elle l'affaire d'un instant. Quel danger! quelle imprudence de lui écrire ainsi! Que serait-il arrivé si cette missive était tombée entre les mains de son mari qui, depuis leur mariage, avait toujours décacheté ce qui était adressé à sa femme?

Aussitôt qu'elle fut seule, elle rompit anxieusement le cachet qui scellait l'enveloppe; ces mots y étaient contenus:

« Puisque vous refusez de me recevoir en tête « à tête, je viendrai ce soir, après le départ de « votre mari pour le banquet des ministres. Voulant vous laisser tout le temps nécessaire pour « votre dîner, je ne serai chez vous que vers neuf « heures. »

A peine eut-elle fini de lire cette courte et insolente missive, qu'une grande indignation, un profond mépris pour l'auteur de ces quelques lignes s'emparèrent d'elle.

Ainsi, cet homme était assez lâche, assez indigne pour espérer qu'il arriverait par la force! Quelle opinion avait-il donc d'elle? Pour qui la prenait-il? Alors... c'était la guerre qu'il lui déclarait! Eh bien, il verrait!... Par son dédain, elle l'écraserait dans cette lutte et le ferait céder.

Elle s'approche de son bureau, écrit à la hâte une invitation pour une dame de ses connaissances, et, afin d'être sûre de son acceptation, elle donne l'ordre d'atteler vivement et de la lui ramener à l'Ambassade, où elle dînera et passera la soirée.

Elle se sentit plus calme à l'idée qu'une personne tierce serait près d'elle si Waldemar osait exécuter sa menace.

A aucun prix elle ne consentirait à le recevoir seul, tant qu'elle le saurait dans la disposition d'esprit où il se montrait.

Sans doute, le dépit de cet homme vif et emporté était à craindre, mais, pour le moment, dans l'âme de Nadjeska Ivanowna la révolte avait pris le dessus sur tout autre sentiment, même sur celui de la prudence.

Mme de X..., que Mme de Mineleko avait fait quérir, répondit à l'appel de la princesse.

Quand Heiligenthal, le cœur tout gonflé d'un triomphant espoir, arriva chez l'ambassadrice, à la vue de cette dame il comprit le piège que Nadjeska lui avait tendu.

La violence de la contrariété qu'il en éprouva fut si grande, qu'il crut étouffer.

— « Madame de X..., dit la princesse lui présentant son invitée; — une de mes bonnes connaissances, qui vient me tenir compagnie

quand le prince est forcé de s'absenter. C'est si triste de dîner seule !... N'est-ce pas, comte? » — ajouta malicieusement la jeune femme, en présentant sa blanche main au bien attrappé Heiligenthal, qui, selon la coutume thessalienne, dut déposer un baiser sur ses doigts longs et effilés.

Nadjeska Ivanowna était si indignée qu'un vif éclair brilla dans son regard; on y pouvait facilement lire: « Jamais! entends-tu bien? jamais, contre ma volonté, tu n'extorqueras de moi ce que je ne donne que volontairement. »

Un instant, devant cette femme énergique, Waldemar se sentit confus, honteux. Mais bientôt la rage domina toutes les sensations tumultueuses qui surgissaient en lui :

« C'est donc ainsi qu'elle le traitait? Alors, plus de scrupules! tous les moyens lui seront bons, et ce sera une guerre à outrance qu'il entreprendra pour atteindre son but. »

Cependant, se cramponnant à l'espoir que peut-être Mme de X... se retirerait avant lui, il attendit, mais en vain, car Nadjeska Ivanowna avait, à l'avance, fait la leçon à son amie.

Mme de Mineleko avait été rarement aussi belle. La lutte qu'elle commençait et de laquelle elle voulait sortir victorieuse, répandait de vives

couleurs sur son visage, animé autant par l'indignation que par la malice.

Habillée toute en un frissonnement de dentelles blanches, sur sa poitrine s'épanouissait un bouquet de magnifiques roses-thé, sorties des serres royales d'Heligothek. Le Roi les lui avait envoyées avec un petit mot respectueux.

VIII

UNE nouvelle torture était réservée au cœur du soupçonneux de Mineleko ; vraiment, tout semblait concourir à l'inquiéter.

Au banquet des ministres présidé par le Roi, le prince, comme haut dignitaire, occupait une des places d'honneur. Non loin de lui se trouvait le ministre des Beaux-Arts, homme dont la verve, souvent méchante, était très renommée.

Tout à coup, l'attention de l'ambassadeur fut vivement attirée par une conversation piquante échangée entre le ministre et son voisin. Il comprit de suite qu'on parlait de sa femme :

— « Oui, elle est si belle que notre Roi en est tombé amoureux, à tel point que l'on dit...

— Que l'on dit... quoi ?

— Qu'une seconde histoire renversée de Napoléon et de Joséphine va bientôt se dérou-

ler ici. Cette fois, ce sera la belle ambassadrice qui répudiera le mari légitime pour devenir Reine de Thessalie.

— Farceur, va ! A vous entendre, ne croirait-on pas toujours que toutes les improbabilités peuvent se réaliser ?

— Bast ! qui vivra verra ! »

Ces paroles furent un coup de foudre pour le cœur torturé du prince. Devenu pâle comme la mort, il va parler, interpeller, corriger l'insolent ! Mais l'étiquette, l'inexorable étiquette est là. Malgré l'indignation qui l'étreint, il se tait et couvre ses traits du masque impassible du diplomate toujours maître de lui.

— « Prince, comment va la belle ambassadrice ?... A sa santé !... » Et le Roi, faisant une gracieuse inclinaison de la tête, tendit son verre à de Mineleko.

De Mineleko répondit automatiquement, semblable à un mannequin qui, ayant l'habitude de se mouvoir, une fois le mécanisme remonté ne s'arrête plus, quelque tumulte qui surgisse en lui.

C'était donc vrai : le Roi était réellement épris de la princesse ! ce jeune comte de Heiligenthal, qu'il avait vu un matin, n'était sans doute que l'envoyé du souverain. « Maudit Roi !... Brute !... » Ces deux épithètes sont les

seules que formule sa pensée aiguillonnée par une idée dont la certitude devient chaque jour plus notoire. « D'ailleurs, quel autre oserait faire la cour à une femme d'ambassadeur, pensait de Mineleko, tout imbu de ses idées despotiques de Caucasien, quand le monarque du pays soupire pour elle? Ah! ignoble Roi! »

Quand, assez avant dans la nuit, de Mineleko rentra chez lui, sa femme était au lit. Mme X***, bien stylée dans le rôle qui lui avait été donné, était partie emmenant avec elle Heiligenthal, qui n'avait cédé qu'à la force des convenances.

Nadjeska Ivanowna ne dormait pas lorsque son mari entra doucement chez elle. A la vue du prince, la malheureuse, fatiguée de la lutte qu'elle venait de soutenir, se laissa aller à un mouvement de faiblesse nerveuse, de désespoir.

— « Emmène-moi, partons d'ici; je t'en prie! Éloignons-nous à jamais de ce pays de Thessalie! »

Blottie, serrée contre la large poitrine de de Mineleko, l'infortunée semblait y chercher un refuge, un soutien. Ses nerfs enfin détendus ne lui laissaient aucun espoir de quelque côté qu'elle se tournât; un seul aurait dû lui rester: son mari. Aussi était-ce dans ses bras qu'elle s'était jetée, sanglotant comme un enfant échappé à un danger.

De Mineleko la regarda avec stupeur: « Qu'avait-elle? Aimait-elle le Roi?... D'où lui venait cette peur? Pourquoi voulait-elle fuir?... »

L'ambassadeur était trop mordu par la jalousie pour songer à être tendre, à être bon. Il fut maladroitement froid et guindé, et en ce jour où il lui eût été si facile de gagner à jamais la confiance et l'affection de sa jeune femme, il jeta lui-même les premiers jalons de son malheur.

Froissée de l'attitude de son mari, la pauvre Nadjeska Ivanowna, sentant qu'elle ne pouvait ni se confier, ni s'abandonner à celui qui eût dû être son soutien, son ami, poussa un profond soupir et, découragée, se laissa choir sur ses oreillers. Tout était fini! Seule, qu'allait-elle devenir? à qui se cramponner maintenant?

IX

TROIS semaines s'étaient déjà écoulées depuis l'arrivée du prince et de la princesse de Mineleko dans la capitale thessalienne. A force de tact et d'habileté, Nadjeska Ivanowna avait réussi jusqu'alors à tenir en échec le jeune Heiligenthal.

Un soir que, songeuse, elle se trouvait seule dans sa chambre, la princesse se sentit tout à coup envahie par une grande préoccupation, une profonde inquiétude. La journée avait été accablante, un soleil ardent avait dardé sur la ville ses rayons de feu; et ce soir, l'atmosphère, toute chargée d'électricité, annonçait une tempête que de gros nuages noirs et cuivrés rendaient imminente.

La pauvre Nadjeska Ivanowna ne subissait pas seulement l'influence de la nature; ce qu'elle éprouvait était plus moral que physique.

Les assiduités de Heiligenthal devenaient plus pressantes que jamais. La malheureuse était obligée de se l'avouer : bientôt elle allait être à bout de ressources. Le jeune homme, furieux du soin qu'elle mettait à l'éviter, se vengeait en faisant pleuvoir chez elle des lettres plus passionnées, plus compromettantes les unes que les autres. Que de finesse déployée pour qu'aucune ne tombât entre les mains de son mari !

Heiligenthal faisait tout pour arriver à une imprudence éclatante où se seraient effrondrés d'un seul coup la réputation, le bonheur, la tranquillité de Nadjeska Ivanowna.

Dans chaque lettre, il réclamait comme un droit le rendez-vous qu'il avait d'abord sollicité ; aujourd'hui, las d'attendre, il menaçait : « Si « vous vous obstinez à me le refuser, malgré « vous, je m'introduirai nuitamment dans votre « chambre. »

« — Mais non, jamais — se disait Nadjeska Ivanowna — il ne serait misérable à ce point ! »

Puis, pour pénétrer jusqu'à elle, il fallait le pouvoir, et, la nuit, toutes les issues étaient ou fermées ou gardées.

Hélas ! aurait-elle jamais pu croire qu'un jour cet homme, qu'elle avait tant aimé, serait la source de ses chagrins, de ses soucis !

Comme la nuit, triste et obscure, le cœur de

Nadjeska Ivanowna était rempli de sombres pressentiments.

— « Glascha, — dit-elle à sa femme de chambre sur le point de se retirer, — Glascha, la fenêtre au bout du couloir est-elle bien fermée ?

— Hermétiquement, madame la princesse. »

A peine la caméristе fut-elle partie, que Nadjeska Ivanowna, se levant, se glissa furtivement le long du corridor. Cette fenêtre, sur le jardin, lui faisait réellement peur. Un homme résolu qui, par un moyen quelconque, se serait introduit dans le parc, pourrait y monter en se servant des treillages couverts de lierre qui se trouvaient, de ce côté-là, contre la maison. Après s'être assurée par elle-même que tout était bien fermé, qu'aucun danger n'était à craindre, elle rentra plus calme chez elle. Pourtant ce ne fu qu'assez tard dans la nuit qu'elle se décida à se coucher.

Elle avait tant à faire dans le jour, qu'il lui fallait prendre sur ses nuits pour trouver le temps de ces mille petits riens qui sont du ressort de la femme. La chaleur étant accablante, elle passa un long peignoir de batiste et se mit en devoir de combler ces lacunes dans ses occupations ordinaires.

Vers onze heures, suivant son habitude, son mari vint lui dire bonsoir.

— « Vous ne vous couchez pas encore? — dit-il.

— Non, mon ami, j'ai beaucoup de lettres à écrire. Et vous?

— Moi, j'ai une attaque si terrible de névralgie, que j'ai fait venir ce soir le Geheimrath Schlotz (le médecin du Roi). Pour me calmer, il vient de me frotter les tempes avec une mixture chloroformée et il m'a laissé un opiacé que je dois boire tout de suite. Je vais donc me coucher et essayer de dormir. Couchez-vous aussi, il est tard, et vous savez que vous avez promis aux jeunes princesses de les accompagner demain matin de bonne heure dans leur promenade à cheval. »

De Mineleko s'en alla, non sans avoir jeté sur sa femme un regard plein de défiance. Le malheureux passait les trois quarts de sa vie à toujours soupçonner. Cette promenade à cheval avec les princesses l'inquiétait fort : le Roi y serait certainement! Sans doute même était-ce pour cela qu'il n'y avait pas été invité. Et là-dessus, sa tête galopait.

Arrivé dans sa chambre, de Mineleko, réellement souffrant, prit sa potion et se frictionna de nouveau avec la mixture chloroformée. Lan-

ciné fortement par le mal, il ne se coucha pourtant pas. Jamais il ne s'était senti si agité, si incapable de s'assoupir, même malgré le violent calmant dont il s'était oint le front et la potion qu'il avait prise.

L'idée de sa femme courtisée par le Roi, le souvenir de cette matinée où il l'avait vue à cheval escortée par Heiligenthal, surexcitaient ses nerfs et, plus que ses souffrances physiques, éloignaient de ses paupières alourdies le sommeil dont il avait si grand besoin. Pour lui, dans cette nuit d'insomnie, les heures succédant aux heures se passaient, mortellement lentes.

Un calme profond planait sur l'ambassade. Hormis lui, tous y reposaient paisiblement. La nature semblait l'inviter à un sommeil par lequel la fatigue qui l'accablait pouvait seulement se réparer; mais plus le silence était grand, plus grand aussi était le tumulte de ses passions.

Sa pensée, semblable à un léger atome, était constamment ballottée par la houle de ses sensations si souvent contradictoires.

Seul dans le silence de la nuit, il scrutait le gouffre immense de son âme agitée où la colère, comme une seconde vie dans sa vie, tourbillonnait sans cesse dans l'enfer de ses passions.

Au dehors, comme une âme en peine, la tempête commençait à gémir.

Le ciel, assombri par le passage rapide des nuées enlevées par le vent, de place en place laissait apercevoir son azur marqueté de pâles étoiles dont l'épaisseur des ténèbres diminuait le brillant éclat.

De temps en temps, un nuage plus lourd se séparait comme une ouate qu'on divise, et chaque parcelle éparse s'en allait, s'évanouissant dans l'immensité de l'espace.

A intervalles égaux, un sourd grondement se faisait entendre au loin; un éclair flamboyant sabrait l'horizon, signe précurseur d'une tempête que la nature entière attendait.

Tout était noir. Seul, le disque blanc de la lune en son premier quartier laissait de temps à autre sa silhouette apparaître à travers la voilure des nuages.

Malgré lui, de Mineleko pense à ces descriptions de l'Apocalypse, à ces anges aux ailes déployées, à ces monstres, hydres terribles dont le Livre saint donne la description... Vraiment, il a peur...

Toutes ces choses se heurtent dans sa tête endolorie; à peine sait-il s'il dort ou s'il veille.

Ses membres courbaturés par la fatigue lui refusent tout service; plus l'esprit travaille, plus

le corps semble voué à la torpeur, à l'inertie.

Ainsi que, dans une harpe, la corde fortement tendue vibre au moindre contact des doigts qui la pressent, ainsi son ouïe, merveilleusement développée par la sensibilité de ses nerfs surexcités, est d'une délicatesse extrême. De son bureau, un papier tombe à terre : ce bruit, si léger qu'il soit, le fait tressaillir ; un mouvement subit et convulsif s'empare de lui.

Il lui eut été impossible de dire depuis combien de temps durait cette sorte de léthargie, quand il lui parut que sa porte s'ouvrait, qu'un pas léger et glissant s'avançait vers lui.

Rêve-t-il qu'une ombre tient un flambeau élevé au-dessus de sa tête, ou est-ce que réellement quelqu'un est devant lui ?

Cette femme, cette vision, veut-elle s'assurer si réellement le prince sommeille ? Est-ce un vrai soupir qu'il entend s'exhaler là, auprès de lui, ou bien continue-t-il à être le jouet d'un songe ? Et pourtant, ce souffle, si chargé de tristesse, paraît sortir de la poitrine oppressée d'une femme.

Nadjeska Ivanowna peut-être ?...

Où est-il ?... Quel rêve fantastique l'emporte dans les vagues de l'inconnu ?

Par deux fois, il croit entendre son nom. Près de lui a retenti cette phrase :

« Boris... Boris Michaïlowitch !... dormez-vous ?... J'ai peur... les pas d'un homme ont retenti dans le jardin... Je vous en prie, éveillez-vous ! »

Son ouïe, bien que subtile, ne perçoit rien... le murmure du vent, se jouant dans les rideaux de ses fenêtres, arrive seul jusqu'à lui.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! si je pouvais le réveiller !... Mais non !... il est comme foudroyé... Je tremble !... Que devenir ? »

Ces sons, râlés par une voix qu'étreint la frayeur, ce long sanglot douloureusement échappé d'un cœur meurtri, ne dépassent pas sa sensation physique, ne parviennent pas jusqu'à son intelligence. Inerte, le corps engourdi, il reste étendu, immobile dans un sommeil de plomb.

Une minute se passe, un nouveau soupir flotte encore, tremblant, épeuré !... les pas reprennent le chemin qu'ils ont déjà suivi ; ils s'éloignent... Plus rien !

Quoique anéanti par la potion opiacée, de Mineleko, sans s'en rendre bien compte, se demande vaguement si la voix qu'il a perçue est réelle ou s'il est sous l'empire d'une hallucination.

Où est-il ?... que se passe-t-il ?... Peu à peu la notion de la vie s'éteint complètement. L'effet

anesthésique du chloroforme se fait de plus en plus sentir; son cerveau s'alourdit, ses paupières se ferment, ses idées deviennent confuses... Il ne pense plus... il dort profondément. Et pourtant, par une volonté plus forte que la nature, son esprit, survivant à cet engourdissement, reste seul éveillé et travaille encore!

X

Quelque profond que fut le sommeil de de Mineleko, il ne put résister à un bruit sourd qui retentit dans le couloir une heure à peine après qu'il se fût assoupi. Il frissonne, il s'agite, il veut se lever; mais ses membres alanguis lui refusent tout service : il retombe inanimé. Dans l'écrasant sommeil qui l'accable, un rêve, bien réellement un rêve, cette fois, s'empare de lui.

Monté sur un vaisseau, il lui semble que dans sa tête retentit chacun des mouvements de tangage et de roulis que la houle des vagues imprime à un navire.

C'est comme un son saccadé qui, après un court arrêt, recommence plus lassant.

Et le rêve va toujours se déroulant :

Le vapeur gronde, siffle, s'avance de toute la vitesse de sa machine. Ses fourneaux, activés

par un feu incessant, envoient, noire et épaisse, une fumée que crache à flots la haute et large cheminée.

L'hélice, plongeant profondément dans les remous des vagues, les chasse précipitamment loin les unes des autres, en laissant derrière elle un sillon creux et large, ourlé d'écume.

De l'est, monte, douce et majestueuse, la lumière du soleil ; tout en est inondé. La lune, aux pâles rayons éteints, descend lentement à l'horizon; les cieux polaires, encore constellés de leurs innombrables étoiles, versent surtout un enchantement magique qui plonge l'âme dans une indicible et mélancolique rêverie.

« C'est ici — a dit le grand poète — le combat du jour et de la nuit. »

De Mineleko, devant ce spectacle grandiose, sent, comme les vagues de la mer, sa poitrine tour à tour se gonfler, se dégonfler. Il contemple, il admire ; subjugué, il tombe à genoux et seul, devant Dieu, il adore le Créateur dans sa magnifique création.

Tout à coup, sur cette mer, semblable à Notre-Seigneur, une femme s'avance, traînant après elle le corps inerte d'un homme blessé ou mort. Cette femme, aux cheveux flottants sur les épaules, est surnaturellement belle. Un vêtement large et blanc l'enveloppe, comme d'un

suaire, des pieds à la tête. La terreur brille dans ses yeux hagards; l'homme qu'elle traîne comme un fardeau pénible est tout maculé de sang ; les bagues brillantes qui étincellent sur les mains de cette vision, laissent apercevoir les taches d'un rouge noirâtre qui couvrent ses doigts nerveux et froids. Est-ce elle qui a assassiné cet homme dont le cadavre semble rivé à ses pieds ?

Rempli d'horreur, l'ambassadeur regardait convulsivement.

D'où vient cette malheureuse ?... quel est le crime de cet homme ? quel est ce châtiment ? quels sont ses traits ?

Mais ces cheveux, si remarquables par leur beauté, par leur couleur unique, sont ceux de sa femme ! Ces yeux profonds, d'un bleu foncé, ces traits nobles et fiers, maintenant pâles et rigides comme un masque de marbre, appartiennent bien à Nadjeska Ivanowna. Il pousse un cri terrible. Effrayé, haletant, il se redresse ; ses cheveux sont collés à ses tempes, qu'une sueur froide inonde ; il se tâte, il se palpe : dort-il, dort-il encore ? Sa terreur est si grande qu'il reste là, cloué à la même place ; ses efforts sont vains : il ne peut secouer la torpeur mortelle qui s'est emparée de lui... Mais c'est un rêve, une vision... rien de ce qu'il a vu n'est vrai...

Sa Nadjeska Ivanowna !... son idole... son amour !...

Apercevant sa figure, que reflétait une glace placée devant lui, de Mineleko sent bien qu'il est maintenant éveillé et qu'il vient d'être le jouet d'un affreux cauchemar. Il respire... Soudain, un bruit insolite se fait entendre ; quelque chose d'anormal se passe... C'est là... près de lui... à deux pas... et alourdi, impuissant, il reste cloué à sa place. Une rage subite s'empare de lui et chasse les derniers vestiges de l'anesthésie.

Pendant un court instant presque complètement lucide, il saisit une lumière, et brusquement il pénètre dans le couloir où il a cru reconnaître un bruit de pas, que l'on cherche à dissimuler.

Quoique ses forces semblassent prêtes à l'abandonner, il se précipite. Rien : « il ne voit que la nuit, n'entend que le silence. » Pourtant, il lui semble qu'une ombre se dresse, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, qu'elle disparaît par la fenêtre au fond du couloir. Cette ombre a un corps ; c'est un homme... Quel est celui qui, à cette heure, ose pénétrer chez lui ? Il veut le savoir ! mais le temps est sombre, il ne peut rien distinguer ; en vain il compte sur sa lumière, qu'il tient élevée dans

l'espoir de surprendre un indice, un seul, mettant sur la piste du coupable; mais le vei ami du fugitif, souffle cette dernière lueur et plonge dans de profondes ténèbres.

La tête violemment secouée par les tot ments de la journée, par la vision terrifiante la nuit, et surtout par cette ombre qu'il a c voir fuir d'une façon si étrange, il veut cour crier, ameuter la maison, mais il ne peut pa il ne peut pas!!... Un assassin se dresserait d vant lui, le couteau levé, qu'il ne pourrait rie rien! tellement il est alourdi, endormi.

Un malaise étrange s'empare de lui, l'instir seul le guide en trébuchant jusqu'à sa chambı Là, dans ce demi-sommeil, un détail uniq s'imprime sur ce cerveau chloroformé : il a e tendu sonner une heure à la vieille horloge (château.

Il sent qu'il a un devoir impérieux à rempli mais le chloroforme a déjà fait surgir de no velles visions fantasmagoriques, et il ne se ra pelle pas... il ne se rappelle pas et il retom dans son sommeil léthargique tout plein d'hall cinations.

XI

Le réveil de de Mineleko fut terrible, le lendemain matin, quand il se retrouva tout habillé vis-à-vis de son lit resté intact. Il ne sut ce que cela signifiait. Que s'était-il donc passé? Avait-il rêvé ou avait-il été le spectateur inconscient de cette scène lugubre?

Il est encore grand matin; à peine six heures et demie.

Un à un, tous ses souvenirs se groupent péniblement dans sa pensée.

Cette fenêtre, il l'avait bien vue ouverte et une ombre s'y précipiter... Quel être donc, sinon le Roi, aurait eu une pareille audace? La vindicte publique ne se plaisait-elle pas à affirmer que le monarque était amoureux de sa femme? M. de Mineleko pousse un cri de rage : plus de doute, Nadjeska Ivanowna le trahit.

Ambition, avenir, honneur, tout croulait de-

vant cette horrible découverte; car que faire quand son rival est un souverain, le souverain du pays auprès duquel on est accrédité? S'il refusait de rester à son poste, il faudrait donner sa démission, et alors, en échange, en obtiendrait-il un autre équivalant à celui-ci?

Jusqu'alors il avait toujours douté; bien que soupçonneux, sa confiance était si grande dans la loyauté de la princesse qu'il s'était refusé à croire que cette femme aux regards si limpides, si francs, pouvait s'oublier au point de manquer à sa dignité d'épouse, à son titre de mère; mais la réalité était là indéniable : il avait vu un homme; cet homme, honteux d'être découvert, s'était sauvé; sa fuite seule le trahit. Est-ce parce qu'on est roi qu'on peut se permettre de prendre la femme des autres?

Il reste longtemps plongé dans ces pénibles réflexions; mais, se ravisant, il s'arrache au découragement qui s'emparait de lui. Il se dit que lui, l'homme énergique, il fallait agir, aviser, pour acquérir une certitude. Il voulait savoir si sa femme lui était fidèle, et, alors, plus de soupçons offensants, plus de doutes injurieux. Mais, si elle était coupable, sa vengeance serait grande comme l'immensité.

Pendant qu'il reste ainsi dans ses réflexions, il lui semble entendre un va-et-vient insolite,

surtout à cette heure matinale. Des portes s'ouvrent et se ferment, des pas qui courent s'entendent de tous les côtés. Décidément quelque chose se passe.

Il sonne violemment.

Vassili, son fidèle valet, celui-là même qui avait servi son père, paraît aussitôt. Mais dans quel état!... sa figure est terrifiée, livide, méconnaissable...

« — Monseigneur... monseigneur... Kassan... mon frère... mon pauvre frère, a été assassiné cette nuit même!... Ne le trouvant pas dans sa chambre et surpris de son retard, lui si ponctuel dans son service, je l'ai cherché partout, et l'ai enfin découvert dans le jardin, au pied de la fenêtre du couloir, étendu mort, raide mort!... Son visage disparaissait sous une épaisse couche de boue accumulée par la pluie de la nuit; ses bras, étendus comme dans une supplique suprême, étaient déjà froids de ce froid glacé et rigide de la mort... Ah! monseigneur... monseigneur! quelle perte pour moi!... »

Ce récit fut souvent interrompu par les sanglots que poussait Vassili. La désolation de ce vieux serviteur faisait mal à voir; de Mineleko lui-même en était atterré.

Cependant, malgré la pitié qui envahit son

âme, son esprit inquiet se redresse ; il voit que ce rêve, cette hallucination qu'il croyait être une chimère, sont bien une réalité, et cette ombre qu'il avait cru voir s'élancer par la fenêtre prend un corps dans ce cadavre, qui apparaît dans toute sa rigidité.

Toutes ces réflexions eussent été cruelles, imprudentes même à dire au malheureux frère.

— « Il faut de suite — répondit-il — s'assurer si tout espoir de vie est vraiment perdu et envoyer chercher un médecin ; puis, en même temps, on fera prévenir le commissaire de police de toutes ces péripéties aussi étonnantes qu'effrayantes. Tiens, mon pauvre Vassili, mon pauvre brave, — ajouta le prince avec bonté, — voici quelques lignes de moi ; donne cette carte à l'un des valets, pour qu'il courre au plus vite la porter. »

Vassili, aveuglé par les larmes, étouffé par les hoquets d'un désespoir sans bornes, sortit en trébuchant.

Des pensées sans nombre découlant de cette triste découverte, se culbutaient dans l'esprit du prince de Mineleko. Ainsi, ce son, dans le couloir, il l'avait bien réellement entendu, la nuit précédente. C'est alors que le meurtre aura été commis !... Fortement agité par toutes ces idées qui se succèdent sans suite, il sort de ses

appartements et va examiner minutieusement le couloir, qu'il regarde comme le théâtre de la scène. Là, pas une tache de sang qui puisse justifier ses craintes, ses soupçons, rien d'anormal venant indiquer qu'une lutte a eu lieu; seulement, à quelques places le tapis lui paraît un peu froissé...

Après cette inspection, le prince de Mineleko se rendit à la chambre de sa femme.. Le heurt violent qu'il imprima à la porte réveilla ou parut réveiller l'ambassadrice, qui vint elle-même ouvrir; car presque toujours, pendant la nuit, elle se tenait enfermée.

Nadjeska Ivanowna était horriblement pâle. En peu de mots pressés, Boris Michaïlowitch lui raconta tout ce qui se passait. En entendant l'histoire affreuse de cette effroyable nuit, elle poussa un cri terrible.

— « Kassan! notre brave et fidèle Kassan est mort! et mort assassiné encore! Oh c'est impossible!... impossible!...

— Assassiné ou suicidé... D'ailleurs, le commissaire de police sera ici dans un instant: c'est lui qui peut-être nous éclairera sur ce doute affreux. — Mais soudain le prince s'arrêta, regardant ébahi des éclaboussures de sang sur le socle du buste de la princesse qui se trouvait près de

la porte de sa chambre : — Qu'est ceci ? » demanda-t-il à Nadjeska Ivanowna ?

L'ambassadrice se trouble, tressaille. — «Ceci ?... Ah ! je me rappelle... j'ai saigné du nez hier soir, et... et il en aura jailli sur ce marbre. »

Mais, en parlant elle tremble si violemment, qu'un affreux soupçon effleure le cœur du mari. Un étrange instinct fit qu'il se leva comme pour vouloir courir à la cuvette et faire disparaître les taches. Mais il s'arrêta en route et reprit sa froideur glaciale.

— « Je vous conseille, madame, — dit il avec raideur, — de laver ce marbre. Le juge d'instruction et la police, quand ils arriveront, feront sans nul doute une visite domicilière. »

La princesse obéit. Allant à sa table de toilette, elle en revint avec une brosse couverte de savon. C'est en tremblant comme une feuille qu'elle accomplit sa tâche, qui réussit pleinement. Au bout de quelques instants, il ne resta plus trace de sang.

De Mineleko, presque aussi agité qu'elle, quitta la princesse pour se rendre auprès du cadavre. Quelques minutes après, le commissaire arrivait suivi d'une foule de badauds, car, même dans la Residenz, les curieux abondent et surgissent de tous côtés quand il s'agit d'un événement à sensation.

Les badauds restèrent bien entendu massés devant la porte d'entrée, qu'on ferma sur eux.

— « Empêchez que qui que ce soit du dehors ne pénètre soit dans le jardin, soit dans le palais, » dit le commissaire ; et, pour s'assurer que ses ordres seraient fidèlement exécutés, il apposa des gendarmes devant toutes les issues. Ce déploiement de force et de précautions ne fut pas inutile, car la foule, qui s'accroissait de minute en minute, devenait difficile à contenir.

Accompagné d'un médecin qu'on avait vivement appelé, le commissaire, à côté duquel marchait à présent de Mineleko suivi de presque tout le personnel de l'ambassade, s'achemina vers la chambre où Vassili et plusieurs autres serviteurs avaient transporté leur camarade inanimé.

Kassan était étendu sur son lit ; un drap, pieusement jeté sur l'infortunée victime, accusait de ses plis les lignes rigides du cadavre sur la poitrine duquel reposait un crucifix russe, que les mains dévouées de son frère y avait placé.

Le commissaire et le docteur se penchèrent sur le malheureux.

— « De la lumière ! » dit brièvement le médecin ; et les rideaux, religieusement fermés, furent aussitôt relevés.

Ce premier examen, très sommaire du reste,

prouva que la colonne vertébrale avait été brisée comme dans une chute, et que, par conséquent, la mort, qui remontait déjà à quelques heures, avait été foudroyante.

— « De ce fait, — ajoutait l'homme de l'art, — deux hypothèses découlent d'elles-mêmes. Ou cet homme s'est jeté volontairement par la fenêtre, et nous sommes en face d'un vulgaire suicide, ou il en est tombé accidentellement, à moins qu'il n'ait été précipité par une main criminelle, et alors nous avons à connaître et à chercher le meurtrier ; car si la cause nous échappe, l'effet est là, indéniable, dans toute son horreur. »

Devant cette accusation de suicide qui allait peser sur la mémoire de son frère, Vassili fut indigné.

— « Jamais, au grand jamais, Kassan ne se sera tué lui-même ! — s'écria-t-il, aussi affligé qu'outragé. — Mon pauvre frère avait trop de foi, trop de religion pour commettre un crime semblable. Ah ! monsieur le docteur, si mon frère est tombé de cette fenêtre, c'est que quelqu'un l'aura poussé, soyez-en convaincu ! »

Vassili parlait encore que de Mineleko, pâle de cette pâleur solennelle qui couvre le visage aux moments graves de la vie, s'avança vers le

représentant de la justice et demanda qu'il lui fût permis, à son tour, de parler.

« — Cette nuit même, de mes yeux, j'ai vu, ou j'ai cru voir, un homme s'élancer par la fenêtre; mais le temps était si sombre, l'obscurité si intense, que je supposai m'être trompé; puis, l'impression du chloroforme, employé dans la soirée pour calmer des souffrances névralgiques, était telle que, malgré ma volonté, il me fut impossible d'agir : j'étais comme anéanti... » Et, brièvement, il raconta tout ce qui l'avait frappé pendant cette torpeur impossible à maîtriser.

La déposition de de Mineleko fut regardée comme très grave et comme très importante par le commissaire qui, ne se rendant pas bien compte de l'état anesthésique du prince pendant la nuit précédente, trouva inexplicable que, même ayant seulement cru voir un homme s'élancer par la fenêtre, il n'eût pas réveillé toute la maison et fait de suite les recherches nécessaires pour s'assurer s'il était réellement le jouet de la surexcitation de ses nerfs. Tout ceci lui semblait au moins très étrange, très surprenant, et peut-être allait-il communiquer ses réflexions au docteur, lorsque celui-ci s'écria subitement :

— « Regardez donc! mais regardez donc ce

que je découvre après un second examen du mort! »

A ces mots, tous les yeux se braquèrent anxieux sur la main du médecin qui désignait le cou du malheureux Kassan.

Là se voyaient clairement les marques de dix doigts frénétiques par lesquels il avait sûrement été étranglé. Tout le monde restait silencieux devant cette découverte nouvelle.

— « Sapristi! une puissante poigne a occasionné cette mort, — exclama le commissaire. — Le malheureux a dû passer de vie à trépas sans seulement avoir eu le temps de se reconnaître et de pousser un seul cri!...

— Si ces marques incontestables de strangulation me sont échappées d'abord, — dit le médecin, interrompant l'exclamation tragi-comique du commissaire, — c'est que mon attention, portée en premier lieu sur le brisement des reins, m'avait empêché de songer à défaire la cravate de la victime. »

En effet, le cadavre était encore vêtu ainsi que le commissaire l'avait trouvé à son arrivée.

Plus de doute, Kassan avait été étranglé! Ce bruit sourd, que de Mineleko avait entendu, était celui de son corps traîné difficilement vers la fenêtre, d'où le cadavre fut jeté dans le jardin. L'homme que l'ambassadeur avait vu sauter

était donc, sans contredit, le meurtrier de son fidèle serviteur.

— « Il n'y a pas un instant à perdre pour prévenir le juge de paix, — dit le commissaire, — et aussi pour faire porter ce rapport au Parquet afin de réclamer au plus vite la présence du juge d'instruction. De mon côté, en attendant ces messieurs, je vais procéder à une enquête provisoire. Qu'on m'amène les témoins. »

Une des premières choses à faire, et que l'on fit du reste, fut de rechercher s'il était encore possible de trouver et de suivre, dans le jardin, des traces de pas. Mais l'orage de la nuit avait inondé le jardin et effacé ainsi toute empreinte. D'immenses flaques d'eau s'étendaient de tous côtés, tant sur le gazon que sur le gravier, aussi fut-il matériellement impossible de savoir si le coupable s'était enfui ou s'il fallait le rechercher parmi les habitants de la maison.

Toute la matinée se passa lugubre, agitée, à l'ambassade.

Le juge d'instruction arriva une heure après avoir été prévenu.

Les dépositions des témoins interrogés jusqu'alors étaient incohérentes, incomplètes, sans suite aucune. Il y avait point ou peu à apprendre de ce côté.

Pourtant, une des nourrices, qui couchaient

avec les bébés à l'étage supérieur, avait entendu du bruit et s'était même levée. Elle avait été à la porte de Glascha, la caméristе de la princesse, dont la chambre touchait à la sienne. Mais celle-ci l'avait tranquillisée : leur maître, très emporté, très violent, faisait souvent des scènes à leur maîtresse, même pendant la nuit; alors il se mettait en colère, et, pour un rien, il poussait les hauts cris.

— « C'est probablement lui que vous aurez entendu, et Kassan, qui couche au rez-de-chaussée, près la grande porte, veille si bien que vous n'avez rien à redouter, » avait ajouté la femme de chambre, cherchant à calmer la nounou. Du reste, tout était bien vite rentré dans le calme habituel.

Un garçon d'écurie thessalien, renvoyé récemment, donna des détails encore plus précis sur les emportements du prince. Mais il n'y eut rien à tirer des domestiques caucasiens de l'ambassadeur, et le juge d'instruction resta moralement convaincu, dans son for intérieur, que de Mineleko, après avoir, dans un accès de rage, étranglé son vieux Kassan, en avait jeté le corps par la fenêtre, soupçon qu'il ne pouvait cependant pas déclarer ouvertement, les indices qu'il avait n'étant ni assez concluants, ni assez précis pour qu'il put formuler en règle une

mise en accusation contre Boris Michaïlowitch.

Quand vint l'interrogatoire de Glascha, cette fille fit force signes de croix, exécuta toutes sortes de contorsions, puis elle s'évanouit et eut une assez longue crise d'hystérie pendant laquelle des phrases incohérentes, vides de sens et de mots, s'échappèrent de sa poitrine. Ce fut là tout ce qu'on put tirer d'elle.

La princesse de Mineleko, questionnée à son tour, répondit qu'elle n'avait rien entendu, rien su de l'assassinat jusqu'à l'heure où son mari vint le lui annoncer le matin même.

— « Quand et par qui a été vue la victime pour la dernière fois, soit hier, soit dans la nuit ? » demanda le juge d'instruction.

Ce point était difficile à démêler, à éclaircir, Kassan couchant seul en bas.

Quand, après leur travail fini, tous les domestiques étaient remontés chez eux, lui aussi s'était dirigé vers sa chambre. Et depuis, pas un son, pas un cri qui put attirer l'attention, fixer les recherches.

Personne, hormis le prince et la nourrice, n'avait donc rien vu, rien entendu.

Le fait grave et compromettant qui avait si fort impressionné le commissaire (de Mineleko se tenant coi quand il avait cru voir un homme s'élancer par la fenêtre), frappa aussi le juge

d'instruction. Mais tous ces soupçons se dissipèrent d'eux-mêmes lorsque le Geheimrath Schlotz, médecin de la cour, homme dont l'honneur et l'intégrité étaient connus de tous, appelé auprès du juge d'instruction affirma aux deux magistrats, sous la foi des serments les plus sacrés, qu'il avait laissé l'opiacé chez de Mineleko et qu'avant de le quitter il lui avait lui-même frictionné les tempes d'une mixture anesthésique, dont les symptômes léthargiques décrits par le prince étaient bien ceux qui survenaient presque infailliblement après une pareille médication.

Dans ces circonstances, devant cette déposition du prince de la science, le récit de de Mineleko devenait plus vraisemblable et par conséquent on y ajouta foi. Dès lors, on ne songea plus à l'inquiéter pour un événement dont il s'était trouvé le témoin inconscient.

A peine cette première enquête fut-elle terminée, que le prince et sa femme se rendirent dans le cabinet de toilette de cette dernière.

La jeune ambassadrice était très agitée, très impressionnée de tout ce qui venait de se passer, car elle était sincèrement attachée au pauvre vieillard mort. Se jetant sur sa chaise longue, elle paraissait accablée. Elle éclata subitement en pleurs convulsifs. De Mineleko, très effrayé,

lui administra de suite des calmants. Malgré le terrible soupçon qui lui avait effleuré l'esprit à la vue des gouttes de sang sur le socle de la statue, son cœur s'attendrissait d'une immense pitié à la vue des souffrances de sa femme. Et elle, croyait-elle son mari coupable du crime? ou son subtil instinct féminin avait-il démêlé que les soupçons du juge d'instruction se portant sur lui pourraient lui créer une situation dangereuse?

Subitement, de tendre, de Mineleko redevint froid, sombre. Nadjeska Ivanowna, s'apercevant de ce changement, fut effrayée; un frisson d'alarme la parcourut tout entière.

— « A quoi pensez-vous, Boris Michaïlowitch? — dit-elle à brûle-pourpoint. — A ce sang que vous avez vu sur la statue? Je vous l'assure, sa provenance est telle que je vous l'ai indiquée.

— Nadjeska, dois-je, puis-je vous croire? Ah! si vous saviez combien je suis consterné de toute cette terrible affaire!

— Oui, c'est affreux! affreux! » — dit-elle.

De Mineleko se tut pendant un instant; puis, fixant son regard d'aigle sur sa jeune femme:

— « Nadjeska Ivanowna, — dit-il solennellement, — n'avez-vous réellement rien entendu cette nuit, comme vous venez de le jurer au juge

d'instruction ? Est-ce bien moi qui vous ai appris ce meurtre ?

— Mais je vous l'assure ! Je vous le jure, mon ami ! »

Cependant, elle devint blême.

— « Et pourtant, l'homme que j'ai cru voir s'est bien certainement introduit chez nous ! »

Nadjeska Ivanowna ne répondit rien ; puis, tout à coup :

— « Comment voulez-vous qu'on puisse pénétrer la nuit dans une maison dont toutes les issues sont si strictement fermées ? — demanda-t-elle.

— On le pourrait, si quelqu'un de la maison était de connivence. Ah ! Nadjeska, si vous saviez quelque chose et que vous le cachiez, votre culpabilité serait grande !

— Est-ce donc moi que vous allez soupçonner ? — s'écria l'ambassadrice. — Ah ! je me l'imaginai quand je vous ai vu regardant ce sang ! Ou est-ce de nouveau votre épouvantable jalousie qui se réveille, pour vous inspirer la pensée que j'ai fait entrer un homme cette nuit ? Mon Dieu ! quelle femme a jamais souffert comme moi, et cela toujours à propos de chimères ! Pourtant, vous devriez le savoir, à la fin, que je ne vous tromperais pas pour un royaume ! Pourquoi faut-il que la mort, que

j'appelle à si grands cris, ne vienne pas me délivrer d'une vie que vous me rendez odieuse et à laquelle seules mes pauvres petites filles me rattachent! »

Elle parlait avec passion, et, devant cette douleur si vraie, de Mineleko courba tristement la tête. Elle avait bien raison! Que d'invraisemblances, que d'improbabilités n'avait-il pas forgées pour excuser les scènes outrageantes qu'il lui faisait!

— « Nadjeska Ivanowna, pardonnez-moi et aimez-moi!... moi tout seul! Est-ce sérieusement que vous affirmez que j'ai rêvé cette nuit! »

Son regard était si ardent, si sinistre, que la princesse pâlit. Cependant, essayant de reprendre sa contenance, elle lui dit :

— « Vous parlez en énigmes, mon ami, et jamais je n'ai su les deviner. Je n'ai rien entendu cette nuit, je vous le répète. Ce que je pense, c'est que Kassan, en faisant sa dernière ronde dans la maison, a peut-être cru entendre ou qu'il a réellement entendu des voleurs dans le jardin; qu'il s'est alors penché vivement à la fenêtre et que, perdant l'équilibre, il sera tombé et se sera cassé les reins. S'il s'est réellement trouvé là des malfaiteurs, ce qui est presque certain, puisque quelqu'un a dû commettre l'assassinat, ils l'auront étranglé pour le forcer au silence.

« Si les voleurs n'ont pas osé entrer dans la maison, c'est qu'ils vous ont probablement vu à la fenêtre, puisque vous dites y avoir été avec votre flambeau. Mais coupons court à ce pénible entretien ; je vous saurai gré de me laisser seule un instant, car, réellement, après ces terribles émotions je me sens très souffrante, et j'ai un mal de tête à en devenir folle. »

Ce disant, elle se leva vivement et alla plonger dans une cuvette d'eau froide sa jolie figure, toute meurtrie par les larmes et l'agitation ; puis, afin de pouvoir plus facilement écraser sur son cou long et flexible comme celui d'un cygne son éponge, toute imprégnée d'une eau parfumée, elle laissa glisser lentement son peignoir de mousseline. Alors, de l'élégant corset de satin rouge qui emprisonnait sa taille fine et cambrée, du mince liseré de dentelle qui se dessinait sur ses épaules nacrées, s'échappèrent son buste éclatant, ses chairs roses et blanches.

De Mineleko, ébloui, fasciné, ressaisi de passion, oublia pour un instant ses inquiétudes et la gravité terrible des circonstances.

S'élançant, il déposa un baiser brûlant sur ces seins de neige et jura à sa femme que tout ce qu'elle lui dirait, tout! tout! il le croirait aveuglément. L'ambassadrice souria tristement en remettant son peignoir. Elle savait que cet accès

de confiance ne durerait pas plus que les autres.

Après avoir quitté la princesse, rentré dans sa chambre, de Mineleko se mit à l'arpenter fiévreusement. Était-il vrai que le bruit qu'il avait cru entendre a échappé à tous, excepté à cette nourrice superstitieuse ? Était-il vrai que la princesse aussi, pendant la nuit, n'avait rien vu, rien su ? Mais cet éclaboussement sur le marbre, ce sang que sa femme, sur ses conseils, a si prestement lavé afin de le faire disparaître ? Pourtant, Nadjeska Ivanowna lui a fourni une explication plausible. Pourquoi cette explication serait-elle fausse, après tout ? Si elle l'était, cependant, pourquoi nier ?

De qui vient ce sang ? S'il y a eu lutte, c'est qu'alors la jeune femme a été attaquée ; mais par qui ? Et comment se fait-il que Kassan soit mort ? Si, ayant entendu une lutte chez la princesse, il y est entré et que là l'assassin l'ait frappé, Nadjeska Ivanowna le saurait. Et elle nie ! elle nie tout ! Si elle ment, c'est qu'alors elle aime l'assassin et veut le sauver.

Un combat terrible entre le soupçon qui accable et l'amour qui excuse se livre en lui.

Si c'était le Roi ! Comment découvrir cette vérité, pour laquelle il eut donné dix ans de sa vie ?...

Mais... au fait, ne connaît-il pas tous les aides

de camp du Roi, tous les dignitaires du palais? Pourquoi n'irait-il pas les trouver, et adroitement faire auprès d'eux un commencement d'enquête?

Sa résolution est prise.

Le voilà sur la petite place endormie et morte de Residenz-Stadt; on y peut voir croître le gazon, qu'aucun pied indiscret ne vient fouler. En même temps que lui, un homme la traverse: c'est le comte Adlersward, aide de camp favori du Roi.

— « Tiens, — dit le comte, — cela se trouve à merveille; j'allais précisément chez vous pour m'informer de cette terrible affaire... »

De Mineleko, maîtrisant son agitation, régla ses pas sur ceux de l'aide de camp. Après qu'ils eurent parlé de l'assassinat:

— « Comment va Sa Majesté, ce matin? — demanda-t-il à bout portant.

— Mais, comme toujours, très bien. Pourquoi cette subite inquiétude pour une santé qui laisse rarement à désirer?

— Pour rien... rien. Seulement, on m'avait dit qu'hier Sa Majesté s'était retirée de très bonne heure et je craignais qu'elle ne fût indisposée.

— On vous a dit cela?

— Oui.

7

— Eh bien ! on a eu tort. Sa Majesté a joué paisiblement au piquet jusqu'à une heure du matin. »

Une heure du matin !... C'était précisément à cette heure que l'homme avait sauté par la fenêtre ; il le savait, car, quoique à moitié endormi, nous nous le rappelons, il avait entendu la grande cloche du château au moment où il rentrait dans sa chambre. Ce n'était donc pas Charles-Ferdinand.

Pourtant, de Mineleko se disait que si celui qu'il avait aperçu était le Roi, dans la crainte d'une indiscrétion le monarque aurait donné à tous les aides de camp l'ordre formel de dire ce qu'Adlersward venait de lui communiquer.

Pendant toute la journée, l'ambassade, généralement si calme, fut le théâtre d'un perpétuel va-et-vient.

De Mineleko attendit la nuit avec une grande impatience. Cet homme, en général si intelligent, était à un tel point aveuglé par les soupçons et la jalousie qu'il se figura que l'individu qui était déjà venu ne pouvant, pendant le jour, trouver l'occasion de parler à la princesse, reviendrait peut-être la nuit pour se concerter avec son amante ou sa complice, car, dans sa terreur et sa rage, il croyait fermement par moments que Nadjeska Ivanowna était l'une et l'autre.

Le dîner des époux se passa dans un silence presque absolu. Tous les deux étaient atterrés. Furtivement, Nadjeska Ivanowna regardait le prince, devinant probablement ce qui se passait en lui.

Un tressaillement nerveux s'empare d'elle ; elle a peur ; ses yeux n'osent affronter ceux de son mari.

Quand l'heure où ils se séparaient toujours arriva, Mme de Mineleko se leva et, lui disant un « bonsoir » timide, voulut sortir.

Le prince, à demi furieux contre lui-même de pouvoir la soupçonner et pourtant ne pouvant s'empêcher de le faire, eut un moment de revirement devant les beaux yeux si doux de sa femme.

— « Nadjeska Ivanowna, reste ! — supplie-t-il. — Veux-tu que nous passions la nuit ensemble ? Veux-tu que l'un et l'autre nous nous confiions tout, tout ce que nous avons sur le cœur, comme aux premiers jours ? — dit-il tout à coup, en la tutoyant, habitude qui rappelait aussi les premiers temps de leur mariage.

— Comme vous voudrez, — répondit Nadjeska Ivanowna, — mais je suis si fatiguée que je vous serais reconnaissante si vous me laissiez reposer. »

L'ambassadeur n'essaya pas de la retenir ; il est vrai qu'il s'imaginait avoir tant à surveiller

cette nuit-là, qu'une solitude absolue lui était nécessaire. La réponse de sa femme, était pour son cœur jaloux, une confirmation qu'elle attendait quelqu'un.

A peine seul, de Mineleko poussa un profond soupir; il alla à une table sur laquelle se trouvait une statuette de sa femme, il la contempla avec passion. Quelle fut sa pensée? Il fut effrayé de l'anxiété qui le secouait, car si Nadjeska Ivanowna était coupable, la police le découvrirait tôt ou tard, et le plus terrible des châtiments écraserait cette ravissante créature que, malgré tous ses soupçons, toutes ses jalousies, il aimait par-dessus tout.

En ce moment, s'il avait ouvert la porte, il eût vu Nadjeska Ivanowna, très pâle, debout, l'oreille au guet, les mains convulsivement serrées contre sa poitrine.

Le prince était déterminé à veiller toute la nuit, et, voulant tout visiter par lui-même, il fit le tour des appartements.

Plusieurs entrées donnaient accès dans l'hôtel de l'ambassade. D'abord, c'était la porte d'honneur pour les maîtres, les invités, les hauts visiteurs; puis celle qui était réservée au service des domestiques, des employés, des fournisseurs. Enfin, une troisième, dite « petite porte dérobée », qui donnait sur le jardin, avec lequel

toutes les fenêtres de la façade d'arrière étaient de plain pied.

Quand les pas des serviteurs se furent complètement éteints, quand un silence de mort sembla couvrir de ses ailes de plomb le palais tout entier, quand tout parut dormir, excepté ceux qui veillaient le cadavre, de Mineleko alla lui-même s'assurer que gens et choses étaient bien à leur place. Il sonda les croisées des salons, en consolida les verroux; il tâta et secoua fébrilement toutes les ouvertures qui, du reste, étaient solidement closes : rien à craindre de ce côté.

A chacune des deux portes principales était postée une sentinelle laissée par le commissaire de police. Des domestiques caucasiens du prince causaient à voix basse avec elles.

L'entrée du jardin, issue dérobée qui paraissait plus propre à une visite clandestine, était confiée à deux colosses tartares connus pour leur dévouement, et, pour plus de sécurité, on fit lâcher dans le parc le grand chien Néro, belle bête qui, à elle seule, valait pour la garde deux hommes des plus déterminés.

Après toutes ces précautions, prises autant par la police que par le prince de Mineleko, celui-ci rentra dans son appartement, qui faisait vis-à-vis à celui de sa femme. Tout était tranquille et éteint

dans la maison. Dans la chambre seule du mort, force bougies brûlaient comme dans une chapelle. Vassili et deux ou trois femmes de service caucasiennes étaient agenouillés devant les saintes images russes dont on l'avait religieusement entouré, et veillaient le cadavre en récitant les prières de l'église orthodoxe.

En rentrant dans sa chambre, le prince éteignit sa lampe afin que Nadjeska Ivanowna le crut endormi, et se sentit ainsi plus de sécurité, plus de repos, si réellement elle était d'accord avec l'homme venu la veille et qu'elle attendait sans doute de nouveau.

Dans la chambre de la princesse, tout paraissait plongé dans la plus profonde obscurité. De Mineleko poussa un soupir de soulagement en croyant qu'elle reposait. Décidément, sa jalousie, qui le rendait si malheureux, le trompait-elle?

Nadjeska Ivanowna ignorait-elle vraiment cette apparition de la nuit précédente? Et pourtant, ces taches rouges sur le marbre, ces taches de sang! Mais, après tout, pourquoi les suppositions de sa femme sur la manière dont Kassan était mort ne seraient-elles pas exactes? Cet homme qui s'était faufilé n'était peut-être qu'un simple larron, attiré par l'appât d'un riche larcin. Le malheureux Kassan l'avait probablement surpris, et, ainsi que la princesse prétendait le sup-

poser, le scélérat l'avait tué pour l'empêcher d'ameuter des témoins.

Déjà plusieurs vols avaient été commis depuis peu dans la paisible Residenz. Il y avait à peine deux mois que tous les papiers de l'ambassade d'Illyrie avaient été dérobés... D'un autre côté, rien ne manquait, rien n'était fracturé dans la maison, et la silhouette de l'homme si rapidement disparu n'avait rien d'un voleur. Il écouta à la cloison de la porte de sa femme ; pas un son ne s'entendait.

Ainsi sans lumière, de Mineleko tout habillé s'était jeté dans son grand fauteuil. Mon Dieu ! que le temps semblait long à cet homme qui, malgré sa lassitude, ne voulait pas se laisser gagner par le sommeil et restait ainsi depuis des heures, l'oreille aux aguets !

Ces soirées du printemps un peu froides nécessitaient du feu vers le soir. A présent, aucun bois ne venant l'alimenter, il s'éteignait lentement dans le grand poêle de porcelaine blanche ; la fraîcheur pénétrante de la nuit envahissait peu à peu cette chambre, qu'une toute petite veilleuse éclairait faiblement. Posée près du lit du prince, elle jetait sa faible clarté sur tous les objets environnants et leur donnait une forme fantastique.

Pas un des sons qui remplissent, même la

nuit, les voies gaies et larges des grandes cités, ne se faisait entendre dans cette ville calme et petite. A pareille heure, les voitures qui de leur poids ébranlent les chaussées et les pas des piétons attardés, y sont des bruits complètement inconnus. Ici, rien, rien de tout cela ne venait troubler le repos paisible des bons bourgeois thessaliens.

Subitement, la grosse cloche fêlée du vieux château se mit à sonner. Onze coups également distancés interrompirent le silence de la nuit; puis tout retomba dans le néant. Un quart d'heure se passe; un autre s'ajoute au précédent, et toujours le même silence non interrompu.

Décidément, de Mineleko s'est trompé, rien d'insolite ne se passera. Impatienté, agité, le prince sent qu'il ne pourra sans devenir fou rester plus longtemps dans sa chambre. Il étouffe.

Dans l'hôtel de l'ambassadeur du Caucase se trouvait une grande pièce où Mme de Mineleko peignait. Elle avait un très joli talent d'amateur. Ce fut là, dans cet atelier, plus grand, plus aéré que les autres salles de la maison, que de Mineleko résolut de se réfugier afin de pouvoir aller et venir sans réveiller sa femme, qu'il supposait endormie.

Chaussé en conséquence de chaussons à se-

melles de liège, il monte, tâtonnant pour trouver son chemin. Comme un voleur, il tient une lanterne sourde, prêt à la braquer sur la figure de celui qu'il rencontrera.

Arrivé au haut du palier; il continue à se guider de la main jusqu'à ce qu'enfin il arrive à l'atelier. Cette grande pièce prenait tout le fond du second étage. De Mineleko respire enfin. Une température glaciale apaise agréablement le front brûlant du mari jaloux. Nul danger que quelqu'un le surprenne ici; il va donc pouvoir circuler et réfléchir à son aise.

Doucement, il ferme la porte. Avant de tirer la corde qui abaissait la grande fenêtre de l'appartement, il écoute encore. Au dehors, nul bruit... Dans le jardin, le chien de garde, Néro, que la plus petite feuille bruissant fait aboyer, se tient allongé, sa bonne tête posée sur ses deux pattes de devant. Dans la maison endormie, pas le moindre mouvement... Tout est tranquille. Alors, les mains derrière le dos, la tête penchée, profondément absorbé dans ses réflexions, dans ses pensées, il commence sa promenade. Le calmera-t-elle ?

Tout, dans cette pièce, lui rappelle celle qu'il adore et qui le rendra fou de jalousie; car il ne peut se défaire de l'idée que le Roi est venu. Les grands divans bas, les chevalets tendus, les

palettes encore garnies, les peintures à demi achevées : tout est imprégné d'elle!... Une toile plus grande que les autres, tournée contre le mur, attire son attention. Il s'en approche : qu'est-ce que cela peut être? Il la retourne et l'éclaire des rayons de sa lanterne. Là, vivant tant il est ressemblant, se dresse le Roi, en grand uniforme. De Mineleko, comme Macbeht voyant le spectre de Banco, pousse un cri sourd.

« — Lui! toujours lui! Il vient donc poser ici, et je l'ignore!... »

Comme cela lui arrivait sans cesse, le malheureux se trompait, car, ce portrait, Nadjeska Ivanowna le faisait d'après une grande photographie, et ce travail, elle le destinait comme présent de noce à la princesse Augusta.

Ramené à la réalité par le ridicule de sa situation, de Mineleko eut peur. Si Nadjeska Ivanowna l'avait entendu! Dans son trouble, il ne s'aperçoit pas qu'une petite porte latérale donnant de l'autre côté de l'atelier est ouverte. Il était tellement absorbé par la contemplation furieuse de ce portrait, qu'il sentait exécuté autant avec le cœur qu'avec le pinceau, qu'il n'entendit pas un bruit sourd comme celui de pas étouffés arrivant vers lui.

Subitement, un mince filet lumineux tombe

dans l'atelier. Le prince est abasourdi... Quelle vision va lui apparaître encore? Il retient son souffle. — Il attend.

En même temps que la clarté va augmentant, les pas deviennent plus distincts. Cette fois, il ne rêve pas!... En tout cas, il s'en assurera.

Le dos tourné à la porte, sa lanterne fermée, et lui-même caché derrière le portrait, il est impossible que l'être vivant ou le fantôme qui vient puisse le voir; mais, avec une grande présence d'esprit, il souffle tout à fait la lanterne et, vivement, va se blottir derrière une immense tapisserie qui masque une des entrées de l'atelier.

Les pas s'arrêtent; une main pousse la porte, et une femme, la princesse, vêtue d'un long peignoir blanc, les cheveux dénoués sur ses épaules, s'avance, éclairée par un flambeau qu'elle tient à la main; elle marche doucement, avec précaution, comme cherchant un objet égaré. Elle furette partout, passe en revue tous les coins de son atelier; rien! Elle va vers un bureau où elle écrit d'habitude et dont elle seule a la clef. Tous les papiers, tous les tiroirs sont minutieusement examinés. A chaque recherche inutile, un réel désespoir se manifeste; devant cette inspection restée infructueuse, de vrais sanglots s'échappent de sa gorge desséchée:

— « Mon Dieu ! mon Dieu ! ce serait affreux si je ne le retrouve pas ! » s'écrie-t-elle enfin.

De Mineleko, dont les artères battent à se rompre, attend anxieusement la fin de cette scène révélatrice. Maintenant, il tremble plus que jamais d'être découvert, car il sent qu'il touche à la clef de l'énigme; son impatience a peine à se réprimer; un violent désir de courir à elle, de la questionner, s'empare de lui.

Après avoir fouillé tout le reste de la pièce, Nadjeska Ivanowna se dirige directement vers l'endroit où il se tient en observation. Tout à coup, elle voit par terre un papier qui jusque-là a échappé à ses yeux; elle pousse un cri de joie et vivement s'élance pour le ramasser. Elle est sauvée !

En une minute, la résolution de de Mineleko est prise. Sans bruit, il se glisse auprès d'elle. Absorbée qu'elle est par la contemplation de sa bienheureuse trouvaille, elle ne l'entend pas. Subitement, elle sent une haleine chaude soufflant sur son épaule refroidie par l'air glacial de cette chambre. Sa lumière est éteinte, et une main brûlante s'abat sur la sienne et en arrache le papier. La promptitude avec laquelle cela fut fait, la terreur qui s'empara d'elle, paralysèrent ses forces; le cri qu'elle veut jeter reste étranglé. Pourtant, la force de l'action lui revient :

elle se débat, elle cherche cet ennemi invisible qu'elle veut terrasser; mais au milieu de cette nuit épaisse ce n'est qu'en tâtonnant qu'elle peut espérer le saisir. Vains efforts! comme un gluant reptile, il glisse entre ses doigts tremblants et ses mains ne battent que le vide.

Son agresseur est donc parti?... Non... il est encore là, peut-être. Dans ces ténèbres absolues, il va s'emparer d'elle, l'assassiner... Ses dents claquent, ses jambes se dérobent sous elle, que va-t-il lui arriver?...

Semblable à une statue de la Frayeur, elle reste là immobile, pétrifiée; elle veut croire qu'elle a fait un mauvais rêve que son imagination épeurée seule lui trace; sans doute, le vent de minuit, pénétrant par l'entre-bâillement d'une croisée, aura tout à la fois éteint sa lumière, arraché de sa main le précieux papier. Elle se baisse, elle espère le trouver: vain espoir!

Il semblait que la mort, grimaçante hideur, était à côté d'elle. Dans la surexcitation de ses sens, elle se figurait entendre un son confus, terne, se répercutant rapidement comme les battements précipités d'un cœur terrifié, et ce son s'augmentait intensivement. Alors, elle connut le paroxysme de la terreur.

Tout à coup, minuit sonna lentement, lugu-

brement. Au dernier coup de la cloche, elle entendit des pas courir dans l'escalier ; quelqu'un, ouvrant violemment la porte, introduisait une vive lumière dans la pièce. C'était un des vieux serviteurs de la princesse.

En faisant une ronde au jardin, il avait vu de la lumière dans l'atelier, à l'ordinaire toujours sombre à cette heure de la nuit. Cette lumière s'étant éteinte, ce n'était qu'après avoir fini son inspection qu'il s'était décidé à monter pour constater si tout y était en bon ordre. Dès que la princesse l'aperçoit, ses nerfs se détendant brusquement à la vue de ce sauveur inattendu, elle se jette en avant sur lui et s'y cramponne de telle façon que l'homme croit qu'elle devient folle.

— « Qu'est-ce qu'il y a, madame la princesse ? »

La jeune femme tourne de tous côtés des yeux que la frayeur rend démesurément grands.

— « Chut !... chut ! — dit-elle. — Écoutez... il y a quelqu'un ici. Un homme est venu, il a éteint ma bougie, il m'a arraché quelque chose que je tenais à la main, puis il a disparu. »

Les doigts de la jeune femme se raidissent désespérément sur le bras du vieillard, et tout en parlant elle continue à jeter de tous côtés ses regards épouvantés. Le corps secoué d'un tremblement convulsif, elle reprend, haletante :

— « Écoutez... mais écoutez donc!... Il y a quelqu'un ici, vous dis-je, quelqu'un qui respire... Cette respiration, je l'entends distinctement... Sauvez-moi, Wladimir Wladimirowitch, sauvez-moi! je vous en supplie!...

— Allons, madame la princesse, calmez-vous et venez avec moi. Je vais de suite appeler la police et faire visiter toute la maison.

— Non, non! — s'écrie la princesse, saisie soudainement d'effroi en songeant au papier perdu et alarmée à l'idée qu'une intervention de la police pourra peut-être révéler ce qu'elle veut cacher. — Non! Wladimir, je rêvais, je me suis trompée, il n'y avait personne; reconduisez-moi seulement à ma chambre. C'est dans le délire de la terreur que j'ai déraisonné! »

XII

Dès qu'il se fut saisi du papier arraché à sa femme, sans songer davantage aux terreurs de celle-ci, le prince, tout tremblant de fureur, descendit chez lui.

Arrivé dans sa chambre, il ferma sa porte à double tour et en toute hâte il ouvrit le pli. Il ne contenait que ces mots en caractères déguisés :

« Quand donc m'accorderez-vous le rendez-« vous que vous m'avez promis ? Je ne peux, je « ne veux pas attendre plus longtemps. »

Une date, celle du matin d'avant le meurtre, mais pas de signature. C'est après cette lettre que l'assassin était entré.

De Mineleko, les yeux rivés sur ces quelques lignes, était comme magnétisé. La fixité de son regard semblait vouloir arracher à cet objet inanimé le nom de celui qui les avait tracées.

Comme ceux d'un tigre assoiffé de sang, ils paraissaient, par les feux seuls qui s'échappaient de leurs orbites, prêts à annihiler ce papier accusateur que ses mains crispées allaient broyer. Soudain, un rictus affreux défigura ses traits :

« On ne brûle pas la preuve de la culpabilité de sa femme ! — s'écria-t-il avec rage. — Oh ! créature infâme, qui m'a si bien joué la comédie ce matin ! Comme tu me trompes ! et pourquoi ?... Par ambition, par vénalité ! pour devenir la maîtresse d'un Roi ! Misérable !... misérable ! Et peut-être homicide. »

Et comme un homme ivre qui essaie vainement de se tenir debout, à chacune de ces exclamations il faisait un pas chancelant. C'est en trébuchant qu'il arriva jusqu'à son bureau ; comme une masse inerte, il se laisse choir sur une chaise ; sa tête vient frapper lourdement sur le marbre de la tablette et, de ce choc, un son terrible retentit.

Alors, comme s'il fut devenu fou, des rires effrayants, des sanglots atroces s'échappèrent de sa poitrine.

XIII

QUAND, au lendemain de cette nuit terrible, Nadjeska Ivanowna se leva, elle était très pâle. Ses nerfs avaient subi une si grande secousse qu'elle en était encore toute vibrante. Parlerait-elle de cette histoire à son mari ?

Malgré les dénégations de la princesse, Wladimir, avec les autres hommes et la police de garde, avait soigneusement fouillé tous les coins de la maison et de l'atelier, et, nulle part, rien de suspect ne leur était apparu. Le vieillard était venu rendre compte de cette visite à sa maîtresse; mais, malgré la certitude de n'avoir trouvé personne, le brave homme n'en restait pas moins fou d'inquiétude, et n'y avait-il pas motif de l'être? Un crime commis la veille; un homme sautant par la fenêtre et vu par son maître; et, maintenant, sa maîtresse

déclarant qu'un inconnu, après avoir éteint sa lumière, lui avait arraché un billet qu'elle tenait à la main ; tout cela était aussi effrayant que mystérieux.

Nadjeska Ivanowna, elle, était torturée par une pensée fixe : si cet inconnu était son mari ! Alors, le petit mot si compromettant était en son pouvoir, chose mille fois plus terrible que s'il fut tombé entre les mains d'un voleur. Mon Dieu ! que faire pour rentrer en possession de cette lettre ?

La princesse ne savait à quel parti s'arrêter. Si elle taisait cet incident au prince et que ce fût lui qui l'eût surprise, la chose lui paraissant louche il passerait du soupçon à la certitude. Il était donc plus prudent de tout lui dire. Elle s'y décida, et de suite envoya Glascha prier le prince de passer chez elle.

Si Nadjeska Ivanowna était blême, de Mineleko était livide.

Il avait beaucoup réfléchi pendant la nuit. L'auteur de cette lettre anonyme et le meurtrier ne faisaient sans doute qu'un ; mais livrer cette lettre au juge d'instruction était un péril certain pour Nadjeska, si, par un hasard affreux, elle était complice du meurtre. Quelle disgrâce atroce, et pour elle et pour lui !

Quoique torturé à la pensée qu'il trompait

ainsi la justice et laissait le meurtrier impuni, à cause de sa femme, qu'il voulait sauver à tout prix, il ne pouvait agir autrement.

Sa colère contre Nadjeska était terrible, mais pourtant, plus elle grandissait, plus grandissaient sa passion et son amour pour elle.

Quand il entra, quoiqu'il se contînt et qu'il fût d'une grande courtoisie, sa femme tressaillit; elle eut comme la prescience d'un de ces malheurs dont l'attente vous glace.

— « Vous m'avez fait appeler ? Que me voulez-vous, *chère* Nadjeska Ivanowna? » — dit-il avec un sourire diabolique.

Madame de Mineleko, effrayée de ces allures de fou qui, malgré le désir bien évident de son mari de se maîtriser, perçaient en lui, sentit mourir dans son gosier les paroles qu'elle voulait prononcer ; elle ne pouvait maintenant que le regarder avec épouvante.

— « Il me semble, madame, que vous aviez quelque chose à me dire ? »

Madame !... Il l'appelait madame !...

Nadjeska Ivanowna gardait toujours le silence.

Pour la troisième fois, son mari réitéra sa demande. Alors, faisant un grand effort sur elle-même, elle se décida à parler :

— « Cette nuit, mon ami... »

Elle ne put en dire davantage.

— « Et qu'y a-t-il eu, cette nuit ?

— Cette nuit... »

Elle se taisait encore devant le regard étrange de son mari. Enfin, elle prend un parti irrévocable. Il faut tout lui conter. Sans détours, elle dévoile les différents épisodes de la soirée lugubre.

— « Et que fit cet homme ?... Que prit-il de vos mains ? »

Nadjeska Ivanowna, malgré sa présence d'esprit habituelle, se trouble à cette question pour laquelle elle n'a point préparé de réponse.

— « Vous a-t-il volé de l'argent ? des bijoux ? »

Et les yeux perçants du prince étaient fixés immuablement sur ceux de la toute tremblante jeune femme.

— « Mon Dieu ! — dit-elle à la fin, — je ne me rappelle pas bien... Je crois que je n'avais rien de bien important à la main.

— Ah !... qui sait ? » — dit-il en ricanant.

Impatientée, poussée à bout, Nadjeska Ivanowna s'écria :

— « Allez-vous-en ! vous me faites horreur ! »

Mais après toutes les angoisses, toutes les alternatives de la veille, ne pouvant plus se soutenir elle fondit en larmes. Malgré sa fureur, sentiment né de son amour et de sa jalousie, à

la vue de la détresse de sa femme, de Mineleko fut, comme malgré lui, poussé vers elle par une impulsion d'apitoiement et de tendresse. Loyalement, il lui tendit la main; mais elle, avec dureté, la repoussa. Alors, il la regarda longuement, puis, détournant la tête, il gagna la porte et la laissa seule.

Une barrière indestructible venait de s'élever entre eux.

Seule enfin, Nadjeska Ivanowna sécha vivement ses larmes, car elle sentait que, pour le moment, il lui fallait toutes ses forces, et que pleurer l'amollirait sans la soulager.

Plus de doute, c'était bien son mari qui l'avait si fort effrayée la nuit précédente; c'était entre ses mains que se trouvait la lettre, heureusement restée sans signature. Y avait-il un parti immédiat à prendre? Quoique l'ambassadeur ne put deviner de qui venait cette missive, elle serait pour lui une preuve positive qu'elle, sa femme, était coupable, coupable au moins de recevoir des lettres clandestines d'un homme quelconque, sinon de l'auteur du crime.

Nadjeska Ivanowna pressentit bien que les soupçons de son mari se porteraient de suite sur le Roi! le Roi, qui avait si peu dissimulé son amour pour elle que le mari le plus bénévole, le plus aveugle, n'eût pu s'y tromper!

La princesse connaissait la violence de de Mineleko. Qui pouvait prévoir les terribles desseins que fomentait cette tête emportée ! Qui pouvait dire si, en cette journée passée chez elle, elle n'encourait pas un grand danger ? car un mari jaloux est un fou, presque irresponsable de ses actes. Se reportant aux faits de la soirée précédente, elle s'imagina que, son mari l'épiant, il l'avait suivie dès sa sortie de sa chambre. Cette façon d'agir était une preuve que les soupçons de l'ambassadeur s'étaient aggravés.

Tandis qu'elle se perdait ainsi dans ces réflexions profondes, le timbre retentit, annonçant l'arrivée d'un visiteur. Sautant vivement de sa chaise longue, elle vit une des voitures royales arrêtées dans la cour d'honneur. Serait-ce le Roi ? le Roi qui, quelquefois, venait ainsi en visite chez elle. Mon Dieu ! mais alors, plus que jamais, de Mineleko croira que c'est lui, l'homme de la lettre! Tout en tremblant, elle se laissa habiller par sa camériste pour être prête à tout événement.

Un petit coup fut frappé discrètement à la porte.

— « Qui est là, Gláscha ?

— Madame la princesse, on vient prévenir Son Altesse que les jeunes princesses royales l'attendent. »

Comme des fillettes enthousiastes, séduites par le charme et la grâce de Mme de Mineleko, les deux augustes fiancées l'adoraient. Nadjeska Ivanowna, stricte observatrice de l'étiquette de la cour, se hâta afin de ne pas faire attendre Leurs Altesses. Quelques instants après, elle les rejoignait dans les salons.

— « Chère madame, — dit la princesse aînée, — mon père nous envoie vous prier de bien vouloir vous joindre à nous cette après-midi. Nous savons quelles terribles circonstances sont survenues ici, et le juge d'instruction, dit mon père, ne sait que penser de tout cela, car toutes ses recherches restent infructueuses. Mais il ne faut pas que vous restiez constamment enfermée ici, méditant sur ces horribles événements, et, par le beau temps qu'il fait, nous avons projeté une excursion pique-nique à l'Augusta-Hütte. Sa Majesté invite également l'ambassadeur du Caucase. »

Nadjeska Ivanowna se troubla au nom de son mari, mais une invitation royale est un ordre : elle ne pouvait la refuser.

— « L'ambassadeur sera comme moi on ne peut plus honoré de l'ordre de Sa Majesté, » — répondit-elle.

Puis les trois femmes, abandonnant la raideur du cérémonial, commencèrent une conver-

sation plus familière sur les sujets du jour. Il est des moments où rien ne semble meilleur que les quelques heures arrachées à l'étiquette forcée de la cour, car on a beau être de sang royal, on ne peut pas toujours se tenir hissé sur le diapason raide et guindé des convenances. L'ambassadrice fut étonnée du bien qu'elle éprouva de cette visite. Elle fut surprise de pouvoir parler si gaiement, gagnée par le bonheur contagieux des jeunes filles qui, pour changer le cours des idées noires de l'ambassadrice, causèrent de tous et de tout. Elles parlèrent de la nouvelle ambassadrice du Pays-Haut arrivée l'avant-veille; du costume ridicule que portait la vieille grande maîtresse à une récente réception. Abordant un chapitre qui lui était cher, la princesse aînée surtout parla beaucoup, car elle avait fort à dire au sujet de son fiancé adoré, Georges de Pattenpouff, fiancé qui, après de longues délibérations entre le Roi et sa belle-maman, la tyrannique impératrice des Hindoustans, avait été accordé à la jeune princesse malgré l'infériorité de son rang de fils issu d'un mariage morganatique.

L'empereur de Babylone avait bien fait ses observations contre une pareille mésalliance, mais l'amour et aussi la disette d'autres prétendants royaux l'avaient emporté. Tandis que la princesse Augusta ne tarissait point sur

son « Georges », la princesse Aline restait silencieuse sur le compte de son fiancé. Ce grand butor, ce barbare du Nord qu'on lui avait octroyé, semblait n'avoir nullement touché le cœur et l'imagination de la fillette. Elle était vraiment très belle, la jeune princesse Aline. Ce jour-là, le costume de drap anglais qu'elle portait d'une façon si élégante lui allait à ravir ; la petite toque de loutre posée sur ses cheveux blonds légèrement frisés, donnait à ses traits charmants une petite mutinerie que tempéraient de grands yeux doux et rêveur. D'où lui venait donc cette constante mélancolie ? On aurait facilement pu supposer que ce jeune cœur, fait pour l'amour, avait déjà souffert ; les habitués de la cour cherchaient, mais en vain, ce qui pouvait produire ce fond de tristesse chez cette enfant jeune et belle qu'on croyait ne connaître encore que le beau de la vie.

Quand les princesses eurent pris congé de l'ambassadrice, celle-ci, ne voulant pas aller le trouver elle-même, fit transmettre à son mari par sa femme de chambre l'invitation qu'ils avaient reçue du Roi. Quand Glascha monta chez son maître, elle le trouva la tête plongée dans ses deux mains. Assis devant son bureau et quoique entouré d'un grand nombre de notes, de papiers administratifs, de Mineleko n'écrivait

pas. Il semblait absorbé par une cruelle rêverie.

On devait, le lendemain, enterrer Kassan, et malgré l'activité de la police l'instruction n'avait point avancé d'un pas.

De Mineleko, qui s'occupait peu des domestiques, ne remarqua pas que Glascha redoutait de l'approcher. Cette fille n'était pas une de ces femmes de chambre parisiennes, jamais prises au dépourvu, ayant toujours sur le bout des lèvres un mensonge qu'elles débitent comme verset d'Évangile; c'était une grosse paysanne caucasienne, qui pour de l'argent eût vendu son âme; véritable rustre féminin, avec un suffisant apprentissage elle se fut vite assouplie dans la voie des mensonges et des trahisons de sa caste. Ce n'étaient pas les mauvais instincts qui lui manquaient, mais seulement la pratique de la rouerie. Elle n'avait pas encore eu l'occasion de se dégourdir. Une fois Glascha partie, de Mineleko put enfin se laisser aller à toute la frénésie, l'indignation, la douleur qui, tour à tour, le déchiraient. Le Roi osait l'inviter, lui! lui qu'il avait peut-être si abominablement trahi !

Hélas! colosse bourru accouplé à sa fine et nerveuse femme, il avait peut-être eu de grands torts envers elle; ces torts, il les excusait par les tortures innombrables que sa jalousie lui avait fait endurer. Pauvre femme, comme il l'avait

souvent brutalisée, sans aucun motif!... Mais cet ours, habitué à boire ferme, à commander rudement, ce don Juan jusque-là aux mœurs légères, aux maîtresses faciles, ce Nemrod infatigable des steppes glacées de son pays, pouvait-il jamais espérer de s'élever jusqu'aux cieux où planait cette sensitive qu'il adorait sans la comprendre ? Certes, sa manière toute ronde, presque bestiale d'aimer, n'était pas celle qu'il aurait fallu à Nadjeska Ivanowna, dont l'imagination vive et exaltée avait rêvé les chants poétiques d'un délicat troubadour soupirant sans cesse auprès d'elle. Comme il y avait loin de son idéal de jeune fille romanesque à la réalité de son existence de jeune femme mariée ! Et cependant, elle lui était toujours restée fidèle ; jamais, jusqu'au jour maudit de leur arrivée en Thessalie, elle n'avait manqué aux engagements solennels de son mariage. Mais ce Roi passionné, poète et gentilhomme accompli, impressionnait profondément son jeune cœur... Tout en elle, se disait-il, était changé ; ses lèvres, chastes de tout mensonge, n'avaient pas craint de nier hardiment la faute, peut-être le crime commis. Quel art elle avait déployé pour le détourner de cette « vision supposée ! » Oh ! le Roi !... ce misérable Roi, traître, voleur et assassin probablement, comme il s'en vengerait !

De Mineleko, après avoir laissé exhaler sa rage de bête fauve, se prit à réfléchir aux moyens par lesquels il se vengerait de celui qui lui enlevait bonheur et tranquillité, de celui qui avait peut-être traîné sa femme dans la complicité d'un crime affreux. Il voulait le frapper de manière à ce que, à son tour, ce souverain fût puni selon ses mérites et qu'il ressentît tous les tourments qu'il venait d'endurer, lui. Punir un Roi! ce n'est pas chose facile! Mais un homme jaloux est un homme résolu; l'ambassadeur luttera jusqu'à son dernier soupir; sa persévérance ne se lassera jamais : elle sera aussi longue que sa vie. Combien est à craindre l'homme qui se réveille le matin avec la même idée fixe avec laquelle il s'est couché la veille. Sa force est invulnérable. Un Roi même y devra périr.

Le royaume de Thessalie, tout petit qu'il était, renfermait grand nombre de mécontents dont les plaintes s'ajoutaient à celles des malheureux. Cet état de choses n'était pas inconnu de l'ambassadeur. C'est de ce côté qu'il se tournera. Que n'aurait-il pas à attendre d'une révolte qui détrônerait ce Roi, ce Roi infâme qui fait métier d'enlever les femmes à leurs maris! On dit depuis longtemps que le Roi d'Albanie, voisin du Roi de Thessalie, convoite de réunir à son royaume une province de la Thessalie. Eh

bien ! il se vengera en embrouillant de ce côté-là la politique.

Ah ! cette Majesté thessalienne, elle l'a dédaigné ! Elle lui a ravi sa femme ! Eh bien ! comme une terrible Némésis, il va se redresser et se fera l'arbitre de son sort.

Tous ces plans fantastiques, les uns plus fous et plus improbables que les autres, passent tour à tour dans cette tête en constante effervescence.

XIV

Enfin sonna l'heure du rendez-vous indiqué par le Roi.

Nadjeska Ivanowna, ses longs doigts effilés emprisonnés dans des gants irréprochables, était prête depuis un moment. En attendant son mari, elle s'était retirée dans l'un des salons où, pour cacher son émotion, elle affectait de lire attentivement. Elle portait un ravissant costume qui, à lui seul, eût suffi à faire la réputation de son fournisseur, l'un des premiers couturiers de Paris. Presque entièrement vêtue de blanc, elle disparaissait sous un millier de petits volants de gaze qui l'enveloppaient comme un nuage floconneux. Seul, son cou rond et blanc apparaissait, s'échappant des ruches molles qui l'entouraient.

De Mineleko sentit un étrange sentiment de rage l'étreindre à la pensée que toutes ces beautés,

celles de « *sa* maîtresse », la « *maîtresse du Rôi* », réjouiraient le cœur de ce dernier. Et à quoi servent ces rages creuses? disait la raison de de Mineleko à la colère toujours grandissante qui l'envahissait; c'est du sang-froid, de la réflexion qu'il faut pour accomplir quelque chose qui détruise le bonheur de ce Roi criminel dont il voulait éteindre dans le sang le sourire satisfait, pour le remplacer par les larmes et le désespoir. A cette pensée : faire du Roi un martyr! il eut, dans son espoir de vengeance, un cri semblable à celui d'une bête fauve enfin assouvie.

Tandis que la voiture les emportait au trot de quatre beaux chevaux anglais, Nadjeska Ivanowna était loin de se douter de ce qui se passait dans la tête de son mari. En voyant le calme apparent du prince, elle se réjouissait de ce que la tempête se fût calmée et de ce que les horribles impressions des derniers jours semblassent s'effacer. Arrivés au palais royal, l'ambassadeur et l'ambassadrice furent de suite introduits dans les salons où la cour attendait déjà.

Le palais du Roi Charles-Ferdinand XVIII de Thessalie était situé sur la place de la Parade.

Il était très grand et comprenait plusieurs corps de bâtiments élevés à des époques diffé-

rentes. La partie la plus ancienne, datant de 1568, avait été construite par le roi Georges. Elle embrassait entre autres la salle impériale (Kaiser-Saal) et la chapelle du château, qui, toutes deux, furent restaurées en 1842 dans le style Renaissance. Contiguë à cette aile est celle qui renferme le fameux bâtiment couronné de nombreux clochers desquels, à chaque heure, se font entendre les sonneries des fameuses cloches fabriquées à Amsterdam. Ce bâtiment fut élevé en 1664, par Louis VI. Depuis lors, vingt-quatre fois par jour, la résidence thessalienne entend la musique de ces carillons, qui tentent vainement de secouer de sa monotonie la petite ville endormie.

La partie la plus moderne du château fut bâtie en 1717, dans le style français. A cette partie se rattachait un second palais, dit « petit palais », aile du premier et qui s'y reliait par une galerie vitrée. Autour de l'enceinte de ce monument s'étendait un large et profond fossé qui, dans le temps, avait été rempli d'eau, mais où maintenant poussaient à l'envi broussailles et gazon. Sur ce saut de loup, trois pont-levis étaient jetés pour donner accès à cette espèce de forteresse dont la masse noire rappelait les vieux châteaux forts du moyen âge.

Comme la voiture de l'ambassadeur et de

l'ambassadrice passait sur un de ces ponts voûtés pour s'engager dans l'entrée du château, Nadjeska Ivanowna, sans s'en rendre compte, éprouva un léger frisson qui la fit tressaillir; en même temps, et aussi involontairement, le visage du prince devint soudainement pâle.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, toute la cour était rassemblée dans un des salons du rez-de-chaussée. Les jeunes princesses et Walpurga de Heiligenthal étaient tout entières à la joie de cette fête. Le jeune comte Waldemar s'y trouvait aussi. Il était un peu pâle. On lui demandait s'il n'était pas malade.

— « J'ai eu pendant deux jours une migraine atroce », — dit-il, et ses yeux, en parlant ainsi, se posèrent hardiment sur Nadjeska Ivanowna. Déjà, à l'arrivée de la princesse, le jeune homme avait essayé de s'approcher d'elle; mais les attentions très évidentes du Roi rendaient son jeu impossible. Sous ce regard elle se sentit pâlir et perdre contenance. Fort heureusement, la petite princesse Hélène de Thessalie, courant à elle, vint faire diversion à son embarras.

— « Nous avons fait atteler le grand char à bancs, — dit la fillette, — et nous, les enfants, y allons entrer en bande. Vous, madame l'ambassadrice, comme personnage officiel (et la

petite Altesse Royale souriait), vous serez obligée d'aller très correctement vous ennuyer dans une calèche. »

Quelques instants après, toute la société étant réunie, on partit.

Jamais journée plus belle n'eut pu être choisie. Le ciel sans nuages était d'un bleu intense; l'air, pas trop chaud, était embaumé des parfums qui s'exhalaient des arbres en fleurs.

Qu'il ferait bon de vivre, pensait la triste Nadjeska Ivanowna, si, comme des piqûres de mouches, tant de soucis cruels n'étaient pas là pour vous harceler constamment pendant cette courte vie! Toujours, depuis l'assassinat, ce cadavre rigide était devant ses yeux. Elle appelait à grands cris toute distraction pouvant la délivrer de cette vision obsédante.

A Louisen-Wäldchen, tout le monde descendit de voiture. Au milieu du petit bois se trouvait une grande pièce d'eau sur laquelle les cygnes et les canards sauvages glissaient majestueusement, luttant de grâce et de rapidité avec les bateliers qui, moyennant quelques pièces blanches, promenaient dans d'élégantes petites nacelles les amateurs de navigation.

Tout autour de cette mare croissait un gazon vert et touffu; de flexibles saules pleureurs et maints autres arbres jetaient leurs ombres

allongées dans le miroir de ces eaux, aussi unies qu'une glace. Les légers esquifs étaient tous amarrés dans une petite baie située au midi de l'étang.

— « Si nous faisions une promenade en bateau! » s'écria tout à coup le couple aîné des fiancés.

La princessse Aline et le grand duc Ivan Alexandrowitch restèrent muets, cette proposition ne paraissant pas absolument les enthousiasmer; mais le Roi saisit la balle au bond.

— « Ce serait charmant, Augusta, — dit-il à sa fille aînée, — et nous allons faire sortir tous les bateaux. »

A peine cette idée émise, le Roi la mit à exécution. Il dit quelque chose à voix basse à son chambellan, qui, s'approchant d'un vieux batelier, lui communiqua les ordres du Roi.

De Mineleko, dont l'œil jaloux ne perdait de vue aucun des faits et gestes de Sa Majesté, remarqua que parmi les petites chaloupes que l'on amenait, il se trouvait plusieurs de ces nacelles longues et effilées qui ne peuvent contenir que deux personnes. Or, il savait que le Roi, habile à tous les exercices du corps, était un rameur émérite dont la passion avait été, du vivant de la feue Reine, de la promener le soir pendant des

heures entières sur cette mare silencieuse. Là, écoutant tendrement la douce voix de sa compagne chantant ses airs favoris, il ramait doucement et goûtait avec délices un des meilleurs passe-temps que lui laissaient les soucis de la royauté. Ces bateaux étroits avaient été construits pour ces promenades en tête à tête ; le Roi ne voulant jamais d'un tiers entre lui et sa femme.

Tous les préparatifs des bateliers terminés, on se prépara à l'embarquement.

— « Prince, — dit le Roi en souriant, — voulez-vous me confier, pendant une demi-heure seulement, la vie de madame l'ambassadrice ? Je vous en réponds sur la mienne, et je vous jure que rien de fâcheux ne lui arrivera. »

Que répondre à une demande royale ? N'est-ce pas un ordre ? Le prince de Mineleko, étouffé par l'indignation, ne put parler ; il inclina silencieusement la tête, et ce profond salut fut une réponse affirmative. Le Roi entra le premier dans la nacelle, puis, tendant la main à l'ambassadrice, il la fit asseoir en face de lui.

Le mari jaloux, perdant la notion des choses, se préparait à entrer vivement dans une seconde barque qui devait suivre de près la première, lorsque le maître des cérémonies l'arrêta ·

— « C'est la nacelle préparée pour la prin-

cesse Augusta et son fiancé, » — dit obséquieusement et très poliment le chambellan à l'ambassadeur.

Où et avec qui fut mis de Mineleko? Peut-être ne l'eut-il jamais su, car toute son attention était concentrée sur le léger bateau qui emportait le Roi et sa femme, si, sentant une main tomber sur son épaule, il ne fût revenu à lui. C'était celle du jeune comte de Heiligenthal, presque aussi défait que lui. Instinctivement, le prince sentit que le cœur de ce jeune homme était tout aussi rempli d'amertume que le sien.

Pourquoi la jalousie affine-t-elle les perceptions? En effet, d'un seul coup d'œil jeté sur Heiligenthal, l'ambassadeur vit à quel point cet homme aimait sa femme; il devina que lui aussi était, à son égal, torturé par les attentions du Roi.

Quelles furent, entre sa jalousie contre le Roi et celle que lui inspirait Heiligenthal, les sensations qui s'emparèrent du mari malheureux?

— « Ils ont l'air bien gais, bien heureux! » — dit amèrement le jeune comte au prince. De Mineleko ne répondit pas. Il songeait... Lequel, de ces deux hommes comme lui adorant l'infidèle, étranglerait-il avec le plus de volupté? Telle était la seule pensée qui absorbait l'ambassadeur.

Le pique-nique se prolongeait. La soirée était fort avancée lorsqu'on songea au retour. Malheur à Nadjeska Ivanowna! car, en rampant vers eux à un moment où Mme de Mineleko et le Roi se croyaient seuls, le comte de Heiligenthal a surpris la conversation suivante :

— « Il faut que je vous voie seule après-demain, — a murmuré le Roi.

— « Ce sera bien difficile, Majesté!

— Non; rien de plus facile, de plus naturel, si vous voulez suivre mes instructions. Après-demain, c'est jeudi; ce jour-là, votre mari fait expédier le courrier principal de la semaine, et à trois heures le messager du gouvernement doit être prêt à partir; il lui sera donc impossible de vous accompagner dans votre promenade du matin. Eh bien! profitons de ce moment propice et rencontrons-nous à la clairière qui se trouve au fond de mon Parc-aux-Cerfs, près du pavillon que je serai désireux de vous montrer.

— Puisque Votre Majesté l'ordonne, je suis bien obligée d'obéir, mais...

— Il n'y a pas de « mais », — dit vivement le souverain. — Le Roi commandant, — ajouta-t-il en souriant, — vous devenez irresponsable de cette légère infraction. Moi seul en serai coupable.

— Et quelle heure choisit Votre Majesté?

— L'heure qui vous conviendra le mieux sera celle que je prendrai.

— Alors, dix heures et demie.

— C'est bien. A après-demain, dix heures et demie. »

XV

L'ENTERREMENT de Kassan, l'assassiné, attira une foule considérable au palais de l'ambassade. En voyant partir le triste convoi, de Mineleko était hanté par cette pensée que ce bout de papier qu'il avait en sa possession pourrait peut-être mettre la justice sur la trace du criminel, tandis que lui, malgré sa soif de vengeance, était obligé d'épargner celui qui, probablement, avait été une nuit l'amant de sa femme, afin de sauver celle-ci. Mais, anticipons un peu pour mettre fin à ce lugubre incident.

Quoique pendant plusieurs semaines encore on poursuivit l'enquête, et qu'une ou deux arrestations inutiles de gens que, faute de preuves, on relâcha aussitôt, eussent été faites, on dût à la fin abandonner l'affaire. Tout le dossier fut déposé aux archives du greffe. Avec un triste

soupir, le juge d'instruction dut penser que là encore était un de ces crimes dont la justice ne saurait jamais le dernier mot. Le greffier inscrivit un numéro d'ordre sur la couverture dudit dossier, et les journaux n'en parlant plus, l'affaire tomba peu à peu dans l'oubli.

Maintenant, revenons au jour où Nadjeska devait rencontrer le Roi. En Thessalie, cette année-là, le printemps était précoce et admirable. Chaque journée se levait plus belle et plus ensoleillée que sa devancière. Nadjeska Ivanowna, bien éloignée de se douter que Heiligenthal avait surpris la demande de rendez-vous du Roi et voyant son mari tranquille, du moins en apparence (il ne lui avait pas fait de scènes depuis la veille), se sentait renaître aux joies de la vie, tellement la jeunesse oublie vite les plus terribles impressions. Mon Dieu! quel bonheur si cette jalousie qui depuis le jour de leur mariage ne lui avait laissé ni trêve ni repos, le quittait enfin et lui permettrait de goûter un peu de paix et de calme.

— « Monterez-vous à cheval avec moi, ce matin, mon ami? » — demanda un peu hypocritement la tremblante Nadjeska Ivanowna, le jeudi matin.

Était-elle heureuse ou ennuyée des attentions du Roi? L'intéressait-il un peu comme homme,

ou simplement à cause de son prestige de tête couronnée? Toute la nuit, elle s'était posé ces questions; car, à demi effrayée, à demi flattée de cette entrevue qu'il lui avait imposée, elle semblait ne pouvoir démêler clairement ce qui se passait en elle. Saisie d'une vague inquiétude, elle fut, un instant, sur le point de tout avouer à son mari. Certes, à un époux moins jaloux, moins violent, elle l'eut fait. Mais, hélas! elle savait ce que lui avait coûté chaque confidence! Toujours il s'était refusé à admettre l'exactitude entière de ce qu'elle lui racontait et son caractère soupçonneux, ses nerfs mal équilibrés, le portaient à croire qu'elle lui cachait la moitié de la vérité.

Pour lui, tout venait d'elle; si de pareils aveux étaient sortis des lèvres de l'amoureux, c'est qu'elle se les était attirés par sa légèreté, par ses coquetteries.

Il restait convaincu qu'elle brodait d'un côté et retirait de l'autre; quand, tout au contraire, le caractère vif et prime-sautier de Nadjeska Ivanowna faisait d'elle la créature la plus véridique et la plus naturelle de la terre. Sans diplomatie aucune, elle était portée à la confiance et naïvement, sans prévoir les suites de ses épanchements, il fallait qu'elle racontât tout ce qu'elle savait, tout ce qui lui arrivait.

Se rappelant les scènes du passé, elle se dit que pour les éviter il n'y avait qu'un moyen : se taire !

Le Roi avait raison. Son mari était trop esclave de son devoir pour négliger les affaires de son gouvernement et pour sortir avant d'avoir rédigé le courrier le plus important de la semaine.

Suivie de son groom, elle partit donc exactement à dix heures; car pour arriver au Parc-aux-Cerfs il y avait bien une demi-heure de route. Depuis le meurtre du pauvre Kassan, elle était devenue très nerveuse, malgré l'élasticité de la jeunesse, et cet épisode terrible se mêlait à toutes ses pensées.

L'enterrement de la veille l'avait vivement émue, mais, peu à peu, ce cruel souvenir et toutes les inquiétudes qui l'assaillaient se dissipèrent à l'air tonifiant du matin. Après tout, que faisait-elle de mal ? Le Roi ne lui avait rien demandé là de très grave.

Et, tandis que la bride sur le cou elle laissait son cheval se guider seul, elle rêvait maintenant non plus au Roi, mais bien à l'homme. Il n'y avait pas à le nier : l'homme avait énormément de charme. C'était un gentilhomme, plein d'intelligence, rempli de tact et de grandeur d'âme.

Il était vraiment très flatteur d'être remarquée

par un tel personnage! Mais... elle n'allait pas l'aimer, au moins?... Oh non! non! N'avait-elle pas juré, devant l'autel même du Christ, de garder une fidélité inviolable à son mari? Alors, par une transition subite, lui apparut la figure contortionnée de son époux tel qu'elle le voyait dans les scènes où il se laissait aller à ses furieuses jalousies. Près de lui, comme par contraste, vint se placer le visage grave et cependant souriant du Roi, rempli d'un si tendre intérêt pour elle. Oui, le Roi, si imposant dans son grand uniforme de cuirassier blanc, était réellement beau!

On pouvait facilement l'aimer, et l'aimer pour lui-même...

Continuant à rêvasser, elle arrive au Parc-aux-Cerfs. Bien avant d'atteindre la clairière près du petit pavillon que lui avait désigné le Roi, elle aperçut le groom de Sa Majesté. Resté sur son cheval, il tenait celui du Roi en laisse. Le monarque était donc déjà arrivé? Effectivement, elle le vit à quelques pas, assis sur un banc retiré. A son approche, il se leva vivement et vint à sa rencontre :

— « Comme c'est charmant à vous d'être venue, madame l'ambassadrice! »

Nadjeska Ivanowna répondit en souriant

qu'un désir du Roi devait être un ordre pour elle.

— « Eh bien! permettez que je vous aide à mettre pied à terre, car je veux, en tout bien tout honneur, vous faire visiter mon petit pavillon et admirer le panorama qui se déroule devant ses fenêtres. »

Nadjeska Ivanowna obéit. Légère comme une plume, elle voleta à terre, sa main dans celle du Roi.

— « Pourrez-vous, sans trop de atigue, gravir ce monticule? — demanda Sa Majesté, — car il va nous falloir prendre un petit sentier boisé très escarpé.

— Je ne crains aucun exercice de corps, » dit en souriant la jeune femme.

Tant que le Roi sentit la présence indiscrète des deux grooms, il fut, en galant homme, fort correct et très cérémonieux avec la princesse. Mais à peine fut-il débarrassé de toute entrave extérieure, que, prenant le bras de Mme de Mineleko, il le passa amoureusement sous le sien. Le contact de ce bras rond et charmant fit palpiter toute la chair du Roi, et Nadjeska Ivanowna sentit aussi en elle un bonheur étrange et nouveau. Ils parlaient à peine, comme si un doux embarras se fût emparé d'eux. Est-ce cette absorption de l'un dans l'autre qui fit qu'ils n'en-

tendirent pas le bruissement d'un pas dans une allée parallèle à celle qu'ils suivaient? Ou prirent-ils ce léger frôlement pour le gazouillement des oiseaux qui roucoulaient mystérieusement dans les branches?

Un cavalier, une grande demi-heure avant que le Roi et Mme de Mineleko fussent arrivés au Parc-aux-Cerfs, s'était tout seul engagé dans les allées boisées qui avoisinent le pavillon. Descendu de son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, il paraissait attendre quelqu'un.

Mais le Roi et Mme de Mineleko, dans ce moment de bonheur, songeaient bien aux espions!

Et pourtant, ce jeune homme, dont l'âme débordait de haine et de jalousie, en était un, et un bien terrible. Ainsi, cette femme qu'il aimait jusqu'à l'idolâtrie, cette femme qui le repoussait toujours, chaque fois qu'il lui faisait une avance, lui préférait le Roi, ce Roi de vingt ans plus âgé que lui ! Un terrible sentiment faisait battre son cœur et le poussait à la vengeance et au crime! Ah! sa vengeance, il la tenait à présent!

En un temps de galop, il serait à la ville. Aussitôt, il enverrait une lettre au mari de l'infidèle. Il lui dirait où et avec qui en ce moment il trouverait sa femme.

Écrire depuis le soir où il avait surpris l'en-

tretien du Roi et de l'ambassadrice, s'il ne l'avait pas encore envoyée c'est qu'il savait combien de choses peuvent entraver un rendez-vous projeté. Ce matin même, il n'avait pas agi aussitôt qu'il l'aurait désiré parce qu'il voulait s'assurer d'abord que les coupables viendraient au petit pavillon. C'est là, enfermés tous deux, bien seuls, qu'il fallait que le mari jaloux les surprît.

Heiligenthal, les voyant heureux, se sentit aiguillonné par les plus grands excitants au crime. Étouffant les derniers scrupules de sa conscience, il se fit infâme délateur.

Enfant gâté à qui on avait, de tout temps, passé tous les caprices, il n'avait à présent ni foi ni loi; ses passions basses et mauvaises étaient ses seuls maîtres, ceux auxquels sa volonté même obéissait. Ainsi, cette femme, parce qu'elle avait tout empire sur le Roi, croyait qu'elle pouvait impunément se jouer de lui, l'élégant, l'habitué recherché des salons de la capitale! Toute gonflée d'orgueil, elle osait sauter à pieds joints sur ce cœur qu'il était allé lui offrir! Eh bien! elle verrait, l'imprudente, ce qu'il en coûtait d'avoir pour ennemi un Waldemar de Heiligenthal, deux fois trahi par elle, la première fois quand elle était sa fiancée, et maintenant comme femme mariée à un autre.

Le Roi et Mme de Mineleko continuaient si-

lencieusement à gravir le sinueux et étroit sentier qui les conduisait au but de leur promenade. Tout entiers aux douceurs de ce cher tête-à-tête, ils s'abandonnaient sans arrière-pensée aux délices de cette matinée de printemps dont la tiédeur, parfumée des senteurs odoriférantes qui s'échappaient du chêne gigantesque aussi bien que du moindre brin d'herbe, les envelopait d'un voluptueux bonheur. Pour eux, le monde n'existait plus : la vie n'appartenait qu'à eux seuls; aussi étaient-ils loin de songer à cette haine forcenée qui couvait si près d'eux, et dont l'effet allait bientôt se faire sentir d'une façon si terrible.

L'herbe haute et constellée de fleurs qui poussait sous l'arcade serrée des arbres, était plus veloutée que la peluche la plus moelleuse. L'ombrage était si serré que seulement quand une rare éclaircie se faisait à travers les arbres, on apercevait au loin les champs où paissaient les vaches appesanties, sur les mufles desquelles, par milliers, les mouches que la chaleur attirait s'abattaient. Le vent était comme éteint ou mort. Les feuilles mêmes restaient immobiles sous le souffle de feu du soleil. La chaleur, déjà caniculaire, pesait lourdement sur cette journée embrasée de printemps.

Bien souvent, le Roi s'arrêtait; il semblait qu'il voulût lentement savourer la joie qu'il

éprouvait. Mme de Mineleko, le cœur plein d'un trouble délicieux, et pourtant toute craintive, tout intimidée, se laissait docilement guider par lui.

— « Que cette promenade me rend heureux! — dit le Roi tout à coup, comme sortant d'une douce rêverie. — Êtes-vous lasse, madame?

— Je l'ai dit à Votre Majesté, je me fatigue rarement. »

Cette affirmation était tellement en opposition avec l'apparence frêle et délicate de la jeune femme, que le Roi, dont le cœur était très attendri, lui pressant doucement le bras, lui dit avec amour :

— « Je crains bien, princesse, que votre grand oubli de vous-même vous fasse souvent illusion sur vos forces, sur votre habileté à tout endurer sans vous plaindre. Toujours vous affirmez que votre santé est bonne, toujours le sourire s'épanouit sur vos lèvres, et pourtant... »

Craignant d'avoir trop fait connaître sa pensée, Charles-Ferdinand XVIII se tut subitement.

— « Et pourtant... quoi? — demanda tranquillement la jeune femme.

— Eh bien! puisque vous me forcez à parler, je vous expliquerai tout ce que signifie ce « pourtant ». La lourdeur de cette chaîne qui vous rive

à cet homme jaloux qui... qui souvent doit vous faire trembler, n'est un mystère pour personne. Tout le monde sait combien il est violent, emporté ; c'est au point qu'on arrive souvent à être injuste à son égard. Et, tenez, si ce n'était le témoignage du Geheimrath Schlötz qui lui a administré l'opiacé, la nuit même du meurtre de votre domestique, il eût certainement couru un terrible danger, tout ambassadeur qu'il est.

— Sire, sire ! vous n'allez pas soupçonner mon mari d'être un assassin !

— Certes non ! non... Je constate simplement cet incident et je ne fais allusion qu'aux anecdotes chuchotées sur M. de Mineleko depuis votre mariage. Ainsi, pendant que nous nous promenons ici, sans penser à forfaire à l'honneur, — continua le Roi, — qui sait si l'ombre terrible de ce nouvel Otello ne surgira pas de quelqu'un de ces arbres, et, venant nous surprendre, ne braquera pas sur nous le canon d'un pistolet dont il pressera la détente sans songer même à nous écouter...

— Ah ! Sire ! on vous a bien exagéré la vérité. Mon mari est jaloux, il est vrai, mais pas à ce point-là. Et pour que Votre Majesté parle ainsi, on a dû lui faire bien des récits sur nous avant notre arrivée.

— On parle toujours autant d'un ambassa-

bien bas. — Mais pourquoi parler ainsi de me défendre ? Croyez-vous que j'aie besoin d'un défenseur ? La calomnie s'est donc bien acharnée contre moi ? »

Un sentiment de profonde amertume perça dans la voix de la jeune femme. Hélas ! elle ne savait que trop combien sa beauté et la richesse de son mari lui avaient créé d'ennemis parmi les autres femmes et même parmi les hommes, surtout parmi ceux qui, dépités de voir leurs hommages repoussés, avaient voulu se venger en essayant de l'attaquer dans sa vie, de l'abaisser dans sa réputation. Quoique jeune, elle était payée pour savoir combien une langue venimeuse a vite inventé de ces fables qui, sifflées habilement, pénètrent partout, miasme infect, jetant ainsi au ban de la société une femme intacte et pure ! Que de fois elle avait été blessée dans sa fierté, dans sa dignité, sans avoir encouru d'autres blâmes que ceux d'une innocente inexpérience qui va, tête baissée, donner dans les pièges dont l'entoure le démon du mal !

Malgré quelques légèretés sans conséquence, sauf pour ceux qui avaient tout bénéfice à s'en servir, Nadjeska Ivanowna était restée la plus brave des petites femmes, gardant ferme ses principes honnêtes et les serments jurés devant l'autel. Le Roi ne remarqua-t-il pas la poignante

amertume qui, nuage lourd et noir, vint tout à coup obscurcir ce jeune et beau front ? ou poursuivit-il à dessein la conversation ? Toujours est-il qu'il continua :

— « Si vous avez besoin d'un défenseur ! Mais est-ce qu'une beauté comme la vôtre peut s'en passer ? Ignorez-vous donc la rage qu'elle soulève dans le cœur des autres femmes ?

— Alors, Sire, si avant de me voir vous n'aviez entendu que des calomnies sur mon compte, vous ne deviez guère désirer ma présence à votre cour ?

— Bien au contraire ! Je suis toujours sûr, quand j'entends dire du mal d'une femme, qu'elle mérite l'admiration, et cette haine élevée par la jalousie fait naître chez moi un vif désir de connaître l'accusée.

— Puis-je, sans être indiscrète, vous demander ce qu'on a pu dire contre moi ? — repartit la princesse, ébauchant un triste sourire.

— Comment ! vous voulez que je me souvienne de tout ?

— Oh ! non, ce serait trop, peut-être ! Mais essayez au moins de vous en rappeler une partie, — insista l'ambassadrice.

— Ce que vous demandez là, princesse, est fort délicat.

— Vraiment ? Alors, c'est une raison de plus pour que je brûle d'en savoir davantage.

— Eh bien !... on disait que votre mari était constamment obligé d'avoir des duels à cause de vous, — répondit, d'un air tant soit peu embarrassé, le Roi, qui s'aperçut trop tard du tort qu'il avait eu en s'engageant sur un terrain aussi scabreux.

— On disait faux, Sire.

— Et cependant, ce duel avec X***, dans la capitale de la Flandre ?...

— A été une agression bien regrettable, il est vrai, due à un bouillonnement de jalousie survenu inopinément chez mon mari.

— Et vous n'aimiez pas ce jeune homme ?

— Pas le moins du monde ; je n'y avais jamais pensé ; pourtant, j'avoue que j'ai été désolée de sa mort.

— Et vous n'avez jamais aimé que votre mari ?

— Sire, — répliqua dignement la princesse, — j'ai été élevée à savoir que, dans la vie, l'amour d'une femme n'appartient qu'à un seul homme : celui dont elle porte le nom ; et si elle ne peut lui donner son cœur, elle doit du moins le garder intact, pur, et ne pas le livrer à un autre. Donc, Majesté, ne vous occupez pas de moi. Induit en erreur par les calomnies débitées sur

mon compte, vous m'avez prise pour une autre femme que celle que je suis. Je ne vous en veux pas, mais si, malgré les principes que je viens de vous exprimer, il vous plaisait de continuer une assiduité que désormais je regarderai comme une offense, sachez bien que seule, sans l'appui de qui que soit, je saurais me faire respecter et vous rappeler, Sire, au respect que tout homme doit à une femme. »

En parlant ainsi, brusquement, Mme de Mine-leko retira son bras de celui du Roi.

Tête nue, car Nadjeska Ivanowna, amie de l'air, avait depuis longtemps retiré son chapeau, elle était si belle ainsi, dans sa révolte de femme fière et pure, que le Roi, comme en extase, ne pouvait en détacher les yeux : il était ravi et de plus en plus subjugué. Le soleil, comme voulant confirmer les nobles paroles sorties de cette bouche aux lèvres roses, se jouait gracieusement dans le gros nœud de ses cheveux châtains et faisait une brillante auréole autour de ce front tout couvert du rouge de l'indignation.

Oh ! si de Minelcko l'eut vue ainsi ! s'il lui avait été donné d'apercevoir cette femme fièrement campée devant ce Roi, honteux maintenant des désirs qui, un moment, avaient eu prise dans son esprit, il aurait enfin compris

l'immense confiance qu'il pouvait accorder à cette belle créature, si noble !

Avec sa bonté, son indulgente insouciance habituelles, l'ambassadrice oublia vite ce qui venait de se passer.

Ils étaient maintenant arrivés au pavillon. Le Roi poussa doucement une porte, et Nadjeska Ivanowna pénétra dans ce petit temple de marbre. Comme si elle eut deviné un danger en restant seule avec cet homme épris, la belle amazone, légère comme une biche, s'élança sur une terrasse que laissait voir la fenêtre ouverte.

— « Dieu ! la magnifique vue ! » — s'écria-t-elle, empoignée par la splendeur du panorama qui se déroulait devant elle.

En effet, rien n'était beau comme la situation choisie du Parc-aux-Cerfs. Dans ce petit rendez-vous de chasse, tout était merveilleux. Combien, en face de cette nature grande et magnifique, l'âme épurée s'élevait radieuse vers les immenses régions de l'infini. Ce pavillon, construit à grands frais sur une haute élévation, avait de vastes horizons où la vue se perdait, confondant ensemble le ciel et la terre. De ce point culminant, on embrassait tout entière la vallée profonde où, semblable à un charmant bijou échappé de son écrin de verdure et de col-

lines, se nichait la petite Residenz-Stadt, dont les tours massives, les clochers sveltes et hardis, étaient autant de points noirs se détachant sur un ciel pur.

Au loin se dressaient, formant ainsi un demi-cercle autour de la capitale thessalienne, des montagnes, sentinelles vigilantes apostées par la nature, dont la masse gigantesque semblait, de toutes parts, s'opposer aussi bien à l'invasion de l'ennemi qu'à l'irruption des vents malfaisants. Au bas, la petite rivière de la Saave, aux eaux claires et tranquilles, serpentait toute bleue dans l'atmosphère diaphane de cette splendide journée de mai.

Arrivé à l'apogée de sa course, l'astre du jour était dans tout son éclat; la chaleur intense de ses rayons tombant presque perpendiculairement, était tempérée par un léger zéphire dont la douce haleine faisait monter dans l'infini de légères nuées qui, pareilles à des floconnements de coton, s'élevaient doucement de la base de cette chaîne de montagnes et disparaissaient comme pour livrer passage à ces pointes hérissées menaçant le ciel lui-même.

La vallée, les flancs des collines étaient livrés au travail de l'homme; cette conquête, c'était son œuvre. Que n'avait-il pas, en effet, dû déployer de persistance pour, de ce terrain ingrat

et stérile, arriver à faire le pays riche et florissant qui se déroulait sous les yeux des deux spectateurs! Certes, la lutte avait été grande, mais grande aussi était la victoire; il eut été difficile de dire ce qui l'emportait, du spectacle gigantesque et imposant de cet endroit privilégié, ou de cette végétation admirable et abondante, arrachée et conquise par la volonté et le génie de l'homme.

Comme les carrés d'un damier, se dessinaient de tous côtés de vastes étendues de terres cultivées dont les couleurs différentes formaient un mélange aussi pittoresque qu'original. Là, c'étaient des plaques énormes auxquelles la riche moisson de colza en fleurs apportait sa teinte jaune comme celle de la topaze; ici, de grands champs disparaissaient sous le foncé des feuilles violacées des betteraves, véritables améthystes des terres cultivées; plus loin, tout était blanc : c'était l'abondante récolte des pommes de terre fleuries, venant donner aux déshérités de la société l'assurance que la faim ne se ferait pas sentir. Tout ce paysage était animé par l'allée et venue de paysans et de paysannes qui, aux sons mélancoliques de leurs chants doux et rythmés, s'adonnaient sans trêve à l'ardeur de leurs travaux.

Le renouveau du printemps régénérait toute la nature; c'était une fête générale. Le merle à

la robe noire, le bouvreuil à l'habit rouge s'égosillaient en trilles joyeux, apportant ainsi leur note gaie et harmonieuse au concert offert à l'Auteur de toutes choses.

— « Comme c'est beau! — dit le Roi. — Peut-on, en une pareille journée, se laisser effleurer par les misères de la vie? »

Nadjeska Ivanowna, frappée de toute cette splendeur, de toute cette lumière éclatante, était éblouie. Le Roi, se sentant un peu en disgrâce, se faisait tout humble.

— « Avouez-moi, — dit-il doucement, — que devant cette belle nature, la petite indignation que j'ai bien involontairement soulevée tout à l'heure dans votre cœur s'est enfin apaisée et que vous me pardonnez?...

— On ne pardonne qu'aux coupables, — répondit gracieusement la princesse.

— Et ne l'ai-je pas été un peu, en parlant comme je l'ai fait?

— Cette fois, j'ai imité l'exemple de mon mari.

— Comment?

— En me fâchant contre Votre Majesté, je n'ai suivi que le mouvement d'une vive irritation provoquée par la constante méchanceté des autres femmes contre moi.

— Ainsi, vous avouez que ce n'est pas par ma faute qu'est née votre colère?

— J'avoue toujours volontiers mes torts.

— Ainsi, vous ne me détestez pas et ne me haïrez pas comme me l'a fait tant craindre ce joli petit éclat d'indignation dont vos yeux et votre voix étaient tout pleins?

— Je ne peux haïr Votre Majesté, surtout si elle consent à méditer sur ce que je lui ai dit.

— Ce qui équivaut à ceci, qu'en considération de la nature ombrageuse de votre mari, je dois me conduire comme un bon petit toutou en laisse, — dit malicieusement le Roi, — et ne jamais plus vous faire la cour?

— Oui, honnêtement, loyalement, c'est là ce que je veux dire. Il est indispensable que, désormais, vous ne vous occupiez pas de moi. »

A ces mots, une vive rougeur envahit le cou et la figure de la jeune femme. Jamais elle n'avait paru aussi séduisante au Roi, plus fortement épris qu'il ne l'avait cru jusqu'alors.

Prenant dans la sienne la petite main toute frissonnante de Nadjeska Ivanowna, il lui murmura presque à l'oreille :

— « Vous avez donc bien peur de moi?

— Oui! à cause de mon mari.

— Chère tremblante! — » dit le Roi avec émotion, et il essaya de poser ses lèvres sur ce

beau bras à l'endroit où cessait le gant court de l'écuyère; mais celle-ci, en voyant l'émotion dangereuse et croissante qui le gagnait, se dégagea doucement.

— « Je vous en prie, laissez-moi partir! Je veux rentrer! — dit-elle, troublée.

— Pas avant de me dire quand je pourrai vous revoir.

— Mais le sais-je? Vous avez parlé vous-même de la jalousie de mon mari...

— Allons! le bonheur de tout le monde sacrifié à...

— A celui que je n'ai pas le droit de trahir.

— Ceci est exagéré! Que vous ai-je donc fait pour que vous fassiez si bon marché de la joie que je ressens près de vous! Il faut que je vous revoie, et seule. Je vous en prie, ne me le refusez pas! Je ne déteste rien tant que de vous apercevoir au milieu d'une foule où vous êtes à tous, quand je ne vous voudrais qu'à moi. Encore une fois, je vous en supplie!...

— Eh bien, alors... venez... — Elle hésita.

— Dites... dites vite! Quand?... Où?...

— Ici, la semaine prochaine.

— La semaine prochaine! huit grands jours!... Oh! non... demain; dites demain.

— Demain? c'est trop tôt. Vous viendrez quand le premier quartier de la lune aura paru au ciel.

Et maintenant, Sire, (déjà elle commandait sans s'en rendre compte), reconduisez-moi à mon cheval. Quelle heure peut-il bien être ?... Oh ! déjà onze heures ? je n'ai que le temps de me hâter. »

Et, comme une enfant mutine, sûre de son empire, elle s'élança, descendant vivement le sentier gravi si péniblement tout à l'heure. Le Roi la suivait de près.

Immobiles, presque côte à côte, les deux grooms attendaient dans les hauts gazons de la forêt.

Ainsi qu'il l'en avait enlevée, une heure avant, ce fut le Roi qui remit en selle la gracieuse écuyère.

— Adieu ! » dit-elle. Et donnant un léger coup de cravache à sa jument, elle disparut dans l'épaisseur des hautes futaies.

XVI

A onze heures, le prince de Mineleko était tout absorbé par les dépêches de son gouvernement. De son bureau, comme un général d'armée, il dirigeait les secrétaires qui, sous sa haute surveillance, s'employaient activement à l'expédition du courrier hebdomadaire. Certes, ce n'était pas petite et mince besogne que celle du jeudi, pendant la durée de ce travail, et l'ambassadeur, qui ne riait pas souvent, dur pour lui-même devenait terrible pour les autres s'ils avaient le malheur de commettre la moindre erreur. Ce jour-là, la porte du cabinet était strictement défendue pour tout le monde. Pourtant, tout à coup, le silence est interrompu : c'est le fidèle Vassili, qui, après avoir frappé doucement à la porte, entre sans bruit.

C'était l'heure même où Nadjeska Ivanowna

se trouvait avec le Roi dans le pavillon du Parc-aux-Cerfs.

— « Un écrit très pressé, remis à la minute même pour Son Altesse, — dit Vassili.

— Qui l'a apporté ?

— Je ne sais, monseigneur.

— On attend la réponse ?

— Non, monseigneur, mais la personne a dit que c'était si urgent qu'on priait Son Altesse de le lire de suite.

— C'est bien ! » et, du geste, le prince congédia Vassili. A peine ce dernier avait-il quitté la pièce que le prince ouvrit le pli. Voici ce qu'il lut :

« Si vous voulez savoir où est en ce moment « la princesse de Mineleko, allez, sans perdre « un instant, la rejoindre au pavillon de chasse « dans le Parc-aux-Cerfs ; là, si vous faites dili- « gence, vous la trouverez dans les bras de Sa « Majesté. » Pas de signature à cette lettre, tracée par une main habile à contrefaire son écriture. Le papier, uni et blanc comme celui qu'on achète n'importe où, n'avait aucune marque distinctive qui eût pu mettre sur les traces de l'auteur.

Un nuage, prompt comme le miroitement d'un éclair, obscurcit brusquement la vue de l'ambassadeur ; son cœur, bondissant sous ce

coup terrible, se mit tellement à battre dans sa poitrine qu'il crut qu'il allait se briser.

Sans raisonnement, sans réflexion, n'écoutant que la fureur qui, comme une lame immense, chassait toute logique de son esprit, il prit une résolution extrême. La lettre ne lui disait-elle pas qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour surprendre les coupables ? Alors, pourquoi s'attarder à des hésitations; il fallait agir..

Sonnant violemment :

— « Faites seller de suite « *Enfer* », — dit-il brièvement au domestique qui parut.

Il était si effaré que, pour un instant, il oublia ses hautes fonctions d'ambassadeur. Rappelé au sentiment de la réalité par l'entrée de son premier secrétaire, il lui dit vivement, cherchant pour ainsi dire à s'excuser, lui, l'homme si autocrate, si despote, de ce départ précipité dans un moment si important :

— « Gariatinski, ne soyez pas surpris de cette absence urgente et qui ne saurait être de longue durée. Avant une heure, je serai de retour, et nous aurons encore tout le temps nécessaire pour le courrier de trois heures. »

Cette phrase, débitée avec calme, ne fut que le résultat de la routine, de la force de ses habitudes diplomatiques ; malgré l'empire que cet homme de fer exerçait sur lui, le secrétaire, très

fin observateur, démêla de suite qu'un grand trouble agitait son maître; car quelque effort qu'il fît pour le cacher, sa physionomie mobile le trahissait.

Il avait été convenu entre le Roi et Mme de Mineleko qu'en se quittant elle prendrait, elle, le chemin direct conduisant à la ville, tandis que lui se dirigerait vers celui de droite, un peu plus long.

Quand elle se sentit seule, Nadjeska Iva-nowna se prit à réfléchir sérieusement à la position délicate et presque dangereuse dans laquelle elle se trouvait vis-à-vis de Sa Majesté. Laissant pendre nonchalamment les rênes sur le cou de son cheval, qui se mit tranquillement au pas, elle suivit le cours de ses pensées. Quelle serait l'issue de cette triste impasse où sa beauté, peut-être son étourderie, l'avaient si inconsciemment jetée? Combien n'avait-elle pas à maudire, à regretter cette amabilité, cette gracieuseté avec lesquelles, innocemment, elle attirait tout le monde ? Que ne pouvait-elle, comme une autre femme, s'accrocher aux faux-fuyants d'un départ obligatoire qui lui ferait quitter cette cour, ce palais où, elle ne le sentait que trop, de grands malheurs planaient sur elle! Mais non! tout lui échappait, même les moyens les plus vulgaires: l'abîme était là, béant, sous ses

pas; il se creusait chaque jour davantage. Encore quelques heures et elle y serait engloutie.

Ainsi, parce qu'elle était princesse de Mineleko, ambassadrice du Caucase, il lui fallait aller au-devant du danger qui se présentait inévitable, implacable...

Mon Dieu! pourquoi ne savait-elle pas, comme les autres, marquer ses préférences, ses aversions? Pourquoi cette affabilité, suggérée par son cœur, redoutant de froisser, d'affliger, lui donnait-elle le sourire enchanteur qui, comme un rayon de soleil, brillait également sur tous?

Quels reproches n'avait-elle pas déjà reçus de son mari qui, malgré ses boutades, avait généralement raison, théoriquement parlant.

Comment changer son caractère?... son individualité? N'y avait-elle pas souvent travaillé? Quels en avaient été les résultats?... Toujours les mêmes difficultés, toujours les mêmes chagrins.

Toute perdue dans le dédale de ses réflexions contradictoires, elle n'entendit pas les pas précipités d'un cheval haletant qui venait vers elle.

Elle n'avait encore rien vu, rien perçu que déjà, comme une ombre menaçante, le prince de Mineleko se dressait devant elle au milieu de l'allée, lui barrant le passage:

— « Ah ! je vous trouve enfin, madame, c'est vraiment heureux ! »

Ces mots, prononcés avec une rage sourde, l'arrachèrent subitement à ses pensées. Levant vivement la tête, Nadjeska Ivanowna tressauta sur sa selle. Son mari livide, blême, était en face d'elle.

— « D'où venez-vous ?

— Du... du... »

L'aspect de de Mineleko était si terrible, la conscience de Nadjeska Ivanowna si troublée, que les mots s'éteignaient dans son gosier.

— « Ah ! vous hésitez, madame ? Savez-vous bien qu'il n'y a que les criminels qui n'osent pas répondre ! Eh bien, je vous éviterai la peine de parler, et je vous dirai moi-même d'où vous venez. Vous arrivez d'un rendez-vous avec le Roi, rendez-vous qui a eu lieu à huis-clos, dans le pavillon du Parc-aux-Cerfs. »

Durant la course folle qu'il venait de faire, la colère de de Mineleko était allée s'augmentant. Chaque phrase de cette lettre anonyme, basse et vile, bourdonnait sans cesse à ses oreilles ; il était si éperdu de fureur qu'il ne voyait même pas, dans cette allée en apparence déserte, le petit groom de Nadjeska Ivanowna qui s'était arrêté respectueusement à cinquante pas de sa

maîtresse. Comme l'ambassadrice, paralysée par la terreur, ne répondait pas :

— « Nierez-vous ? — demanda d'une voix terrible le prince, affolé par la haine.

— Non ! »

Un rire strident s'échappa des lèvres de de Mineleko.

— « Et vous m'accusez de vous faire des scènes de jalousie à propos de chimères ? Il faut que vous soyez passée maîtresse dans cette sorte de vie éhontée dont vous me paraissez coutumière, madame l'ambassadrice ! Vous trouvez vous tombée assez bas ?... Après avoir reçu le Roi chez vous, chez moi, la nuit, après avoir été peut-être sa complice dans un assassinat, vous consentez maintenant à venir ici à des rendez-vous d'amour ! Ce n'est déjà plus lui qui se dérange ! Courez-vous assez après ce bellâtre ? Où donc espérez-vous vous arrêter ?... Quand jugerez-vous que la mesure sera suffisamment comble ? »

Il restait fidèle à son idée fixe que le Roi était bien venu la nuit à l'ambassade.

Nadjeska Ivanowna, abasourdie, terrifiée de toutes les charges terribles que son mari accumulait sur elle, au lieu de se défendre, se taisait. Qu'eût-elle répondu ?... Quoi qu'elle eût pu dire, l'aurait-il crue ? Ce silence, pour le mari furi-

bond, fut une preuve irrécusable de la culpabilité de la princesse.

Que se passa-t-il de fureur et de révolte dans le cœur de cet homme, arrivé au paroxysme de la démence?... Hélas! s'en rendit-il jamais compte?

Fou furieux, il s'approche de la pauvre frissonnante :

— « Misérable!... misérable créature de perdition! — râla-t-il avec rage, sa cravache levée sur la tête de la jeune femme.

— Ah! pas cela... pas cela!... — implora-t-elle, voyant ce geste de menace.

— Pas cela? » siffle de Mineleko, à travers ses lèvres serrées.

Un rouge intense l'aveugle. Dans son cerveau bouillonne le souffle de la vengeance; ses mains sont agitées de ces crispations nerveuses qui y font courir les tressaillements précurseurs d'un crime.

Soudain, un cri terrible a retenti; les échos de la forêt en sont émus... Qu'est-il arrivé?...

La cravache de l'ambassadeur, par trois fois s'élève, et par trois fois s'abat, rapide comme un éclair, et ignominieusement vient cingler le visage de Nadjeska Ivanowna. Dans cet instant terrible, la princesse foudroyée se croit perdue, car elle n'y voit plus. Alors, sous le coup de l'outrage bien plus que sous celui de la douleur

physique qui la lancine, la malheureuse, la figure sillonnée de coupures sanglantes, est prise d'une violente attaque de nerfs; puis un cri, suivi d'un autre, s'échappe de sa poitrine: elle s'enfuit.

Tout ceci s'était passé bien rapidement; le groom, avec la distraction, l'indifférence propre à sa caste, n'avait, dès le début, apporté aucune attention à cette rencontre de son maître et de sa maîtresse. Lorsqu'il voulut s'élancer au secours de la princesse, il était déjà trop tard. Aux cris poussés par Nadjeska Ivanowna, sa jument, bête très nerveuse, mue par une terreur subite, s'était emportée, et, galopant vertigineusement, courait avec cet aveuglement des chevaux affolés.

De Mineleko, après cet accès de rage insensée, se sentit vivement rappelé à la réalité et à la honte de sa conduite. Le malheureux, chez lequel toute notion du bien et du devoir était encore paralysée, ne s'aperçut pas que la jument de la princesse, bondissant, elle aussi, sous l'insulte du châtiment injuste et ignoble, s'était emballée et courait follement à un danger où elle et son léger fardeau risquaient de trouver la mort.

Persuadé que Nadjeska Ivanowna éperonnait elle-même son coursier pour qu'il mît une plus

grande distance entre le bourreau et la victime, l'ambassadeur s'enfonça vivement sous l'épais taillis qui s'offrait devant lui. Quels moments affreux dut-il passer seul ainsi avec sa conscience, dont la voix n'était pas sans monter jusqu'à lui !

Le groom, plus de sang-froid que son maître, s'était éperdument jeté à la suite de sa maîtresse, essayant de la rejoindre pour empêcher ainsi un irréparable malheur.

Quoique à demi évanouie par la perte du sang qui s'échappait de son visage, la princesse se cramponnait instinctivement au pommeau de sa selle. Ainsi, elle était arrivée sans entraves à une allée large et droite aboutissant directement à la ville ; malheureusement, à cette heure matinale, cette partie de la forêt était complètement déserte. Ce ne fut qu'à l'entrée de la Residenz que des passants courageux, se jetant à la tête du cheval, parvinrent enfin à l'arrêter.

Nadjeska Ivanowna, la face maculée de taches rouges, était sans connaissance lorsqu'on l'enleva de cheval. Transportée dans une pharmacie peu éloignée, elle y reçut les premiers soins indispensables à son état.

A l'aspect du sang dont elle était couverte, on la crut beaucoup plus dangereusement atteinte qu'elle ne l'était réellement. Un des coups était

tombé au-dessus de l'œil; l'autre, à la tempe; et le troisième, derrière l'oreille. Ce dernier avait été si violemment assené, que la cravache, retombant sur l'épaule, avait sur son passage fendu le petit col droit de son amazone.

Sous les ablutions d'eau glacée qu'on lui fit d'abord, la jeune femme revint à elle; ses yeux s'ouvraient à peine lorsque arriva le pauvre groom, tout haletant, tout tremblant.

XVII

Son déjeuner fini, le Roi venait de se retirer dans ses appartements privés lorsque entra son intendant Wolff, le premier qui, à cette heure, devait lui faire son rapport.

Après les nouvelles officielles communiquées, au lieu de prendre congé du Roi l'intendant semblait solliciter l'ordre de rester et de parler.

— « Y a-t-il autre chose que vous désiriez porter à ma connaissance ? — demanda Sa Majesté.

— Sire, toute la ville parle de l'accident arrivé à l'ambassadrice du Caucase.

— Un accident arrivé à l'ambassadrice du Caucase ! — s'écria le Roi. — Mais, ce matin même, je l'ai rencontrée à cheval et en parfaite santé ; elle paraissait se diriger vers la forêt ?

— Justement, Sire. C'est à son retour qu'on

l'a vue, à demi évanouie, le visage tout ensanglanté, cramponnée sur sa jument qui s'était emportée. »

Le Roi était si profondément troublé de cette nouvelle, son cœur si avide de détails, que malgré qu'il ne voulût pas se trahir devant cet homme, il lui commanda vivement de lui tout raconter.

Wolff s'étendit sur l'accident qui, selon la rumeur, était arrivé il y avait déjà deux heures; car le déjeuner du Roi et des princesses se prolongeait toujours un peu.

A peine l'intendant se fut-il éloigné que le Roi sonna.

Un officier de service parut. Charles-Ferdinand XVIII lui donna l'ordre d'aller sur-le-champ commander à son docteur en chef, le Geheimrath Schlötz, de venir au palais. Il savait que cet homme était aussi le médecin des de Mineleko.

L'impatience du Roi fut grande jusqu'à l'arrivée du Geheimrath Schlötz; rien ne pouvait distraire son attente anxieuse. Il se perdait en conjectures. Comment, grands dieux! tout ceci avait-il pu arriver à Nadjeska Ivanowna! On parlait positivement de coups de cravache assénés sur la figure. Mais qui pouvait avoir osé porter la main sur l'ambassadrice du Caucase?...

L'arrivée du Geheimrath mit fin à la foule de questions que se posait le souverain. Effectivement, le docteur sortait de chez la princesse, et en tous points il confirma le récit de Wolff.

Il ne restait aucun doute sur le genre des blessures reçues; certainement, la belle écuyère avait été brutalement frappée avec une cravache. Mais là n'était pas le plus étrange de l'aventure. La princesse, ne pouvant pas nier les coups dont les marques étaient flagrantes, se refusait positivement à nommer la personne qui les lui avait infligés. Elle prétendait ne pas l'avoir reconnue.

— « Ce qui, Majesté, — conclua le Geheimrath, — est inadmissible; car, puisque l'ambassadrice a encore eu assez de présence d'esprit après l'attentat pour se cramponner à son cheval, comment admettre que, frappée par trois fois, elle n'aurait pas reconnu son agresseur?... »

Le Roi restait muet. Pour lui, le rapport du Geheimrath donnait à cet événement un tout autre caractère que celui qu'il pouvait avoir pour le commun des martyrs.

Si Nadjeska Ivanowna refusait ainsi de nommer celui qui l'avait frappée, c'est que cet être portait un nom respecté qu'elle voulait défendre contre l'indignation publique; cet homme, qu'elle voulait, malgré tout, épargner encore,

n'était-ce pas son mari?... Nature noble et dévouée! comme il reconnaissait bien là sa bien-aimée!

— « Monsieur de Mineleko doit être dans un état effroyable, — dit tout à coup le Roi.

— Il le sera sûrement quand il rentrera.

— Comment! il n'est pas chez lui?

— Non, Majesté. Il est sorti à cheval à peu près une heure après madame la princesse, et il n'est pas encore rentré.

— Ah!... C'est étonnant! » pensa le Roi, qui n'oubliait pas que c'était parce que ce jour-là le prince était absorbé par son courrier hebdomadaire, qu'il l'avait précisément choisi pour son rendez-vous avec l'ambassadrice. Mais le Roi, ne jugeant nullement à propos de faire partager ses propres suppositions à qui que ce fut, congédia le médecin.

Ainsi, M. de Mineleko, avait dit le docteur, était sorti une heure après sa femme. En rapprochant ce détail étrange du refus obstiné de la princesse de nommer son ennemi, le Roi reconstitua facilement la scène qui avait dû avoir lieu entre les deux époux. Plus de doute; le mari, ayant eu des soupçons, avait suivi sa femme... une scène violente avait éclaté.

Si de Mineleko n'était pas de retour à l'ambassade encore, c'est qu'il craignait d'y rentrer.

Oh! pour sa tranquillité, il lui faudra absolument tout savoir. Ce n'était pas vivre que de rester dans une pareille incertitude, mille fois plus terrible que la vérité!

Écrire à Nadjeska Ivanowna serait bien dangereux; y aller, encore plus.

Attaché à la personne de Charles-Ferdinand XVIII, se trouvait un aide de camp sur la fidélité et la discrétion duquel il pouvait compter.

Ce favori était ce même Adlersward que nous avons vu un matin causant avec de Mineleko.

L'agression subie par l'ambassadrice était la nouvelle à sensation du jour; personne dans la ville ne l'ignorait, aussi rien ne semblerait plus naturel, plus obligatoire même que la visite d'un des aides de camp du Roi venant prendre des nouvelles de l'intéressante malade. Agir ainsi, n'était-ce pas, du reste, faire sa cour au souverain du pays représenté par M. et Mme de Mineleko?

Le comte Adlersward reçut donc la mission de se rendre auprès de l'ambassadrice. Muni d'une lettre, il ne devait la remettre qu'à Nadjeska Ivanowna, s'il la voyait seule; au cas où il ne pourrait pas approcher de la blessée, le messager devait se contenter tout simplement d'obtenir, par des moyens adroits, le plus de détails possible sur la tragique agression du matin.

Quand le comte Adlersward arriva à l'hôtel de l'ambassade, le va-et-vient qui suit un grand événement, l'agitation qui l'accompagne ne s'étaient pas encore apaisés. Les secrétaires, étonnés, étaient obligés d'avouer que M. de Mineleko n'était pas encore rentré. Sur l'affirmation de l'absence du prince, le comte Adlersward demanda s'il pourrait voir l'ambassadrice et lui présenter personnellement les condoléances du Roi.

— « J'irai m'en enquérir, » — dit le prince Gariatinski, le premier secrétaire, qui avait reçu l'aide de camp du Roi.

Nadjeska Ivanowna, enveloppée dans un léger peignoir, était étendue sur la chaise longue de son boudoir. Elle n'avait pas voulu qu'on la mît au lit; peut-être même ne se sentait-elle pas assez forte pour supporter qu'on la déshabillât complètement. Quand le prince Gariatinski frappa à sa porte, la jeune femme se trouvait seule avec sa femme de chambre; la tête entourée de bandelettes, elle paraissait sommeiller à demi. Avec son ouïe affinée, elle entendit la phrase suivante que le prince Gariatinski chuchotait à sa soubrette :

— « M. l'ambassadeur n'étant pas encore rentré, le comte Adlersward vient, au nom du Roi,

savoir s'il peut être reçu un instant par Mme la princesse. »

La camériste s'approcha de la malade et lui répéta la demande.

— « Dites au comte Adlersward d'entrer, et retirez-vous jusqu'à ce que je vous sonne. »

Quand l'aide de camp pénétra dans la pièce obscurcie, voyant cette ombre blanche allongée, il eut un tressaillement. Cette créature blessée, si pâle, pouvait-elle être la même que cette jeune femme si brillante, à la carnation d'une belle fleur épanouie, qu'il avait vue radieuse, à peine quelques jours auparavant.

Nadjeska Ivanowna fit signe à l'aide de camp de s'approcher.

— « Madame la princesse, — dit ce dernier en présentant à l'ambassadrice le pli cacheté du Roi, — Sa Majesté vous prie de lire ceci et de me donner verbalement votre réponse ou, si vous le préférez, de la lui envoyer par écrit dès que vous aurez la force de le faire. »

Nadjeska Ivanowna brisa le cachet royal.

Le billet ne contenait que ces mots, écrits évidemment avec une grande prudence, dans la crainte qu'en tombant entre des mains indiscrètes la situation n'en fût encore aggravée :

« Madame la princesse, je vous prie de me « faire savoir quand je pourrai venir moi-même

« vous exprimer tous mes regrets. Si, dès que
« vous en aurez la force, vous vouliez m'écrire
« et me raconter les faits que je déplore sans
« les connaître, vous calmeriez une bien grande
« inquiétude.

« CHARLES-FERDINAND XVIII »

Après avoir lu, Nadjeska Ivanowna dit au comte :

— « Remerciez Sa Majesté de l'intérêt qu'elle me témoigne, et répondez-lui qu'en ce moment je n'oserais essayer d'écrire, me sentant trop faible ; mais, dès que je le pourrai, je le ferai aussitôt.

— Vous avez été mille fois gracieuse, madame l'ambassadrice, d'avoir bien voulu me recevoir. J'espère que vous ne vous ressentirez pas longtemps de cet épouvantable accident, » — répondit le comte Adlersward.

L'aide de camp tenta bien encore, par des sous-entendus, d'obtenir quelques détails, mais l'ambassadrice resta muette.

Force fut donc à l'envoyé du Roi de se retirer sans avoir obtenu le moindre éclaircissement.

Bien qu'il fût deux heures et que le courrier de l'empire du Caucase dût partir à trois, le prince de Mineleko n'avait pas encore reparu à l'ambassade.

— « Hum !... c'est significatif, » — se disait en lui-même le comte Adlersward, en venant rendre compte au Roi de la mission qu'il lui avait confiée.

XVIII

La nouvelle stupéfiante de cette agression commise sur une ambassadrice, courut, comme une traînée de poudre, à travers la petite ville thessalienne, à peine remise de l'excitation produite par la mort violente de Kassan. On ne pensait plus qu'à cet événement; on ne parlait plus d'autre chose. Cancans de boudoirs, nouvelles politiques, tout pâlissait devant cette histoire, restée mystérieuse pour presque tous.

Le jeune comte de Heiligenthal, la tête appuyée sur ses deux mains, était assis dans son cabinet de travail, absorbé en apparence par une étude intéressante, quand sa sœur Walpurga, voletant comme une bouffée d'air, entra chez lui pour lui raconter l'événement à sensation.

A ce récit, Heiligenthal devint livide.

— « Comment ! l'ambassadrice du Caucase a reçu des coups de cravache ?... Elle a été la victime d'une agression !

— Oui, — dit négligemment la mutine Walpurga. — On ajoute même que ces coups sont si graves qu'il y a tout à craindre d'une fièvre cérébrale qui, si elle se déclarait, mettrait en danger la vie de la princesse. C'est dommage !... Une si jolie et si charmante femme ! »

On le voit, Walpurga était une de ces rares créatures féminines qui ne se laissent pas aveugler par la jalousie quand il s'agit de rendre justice à une autre femme plus belle.

Quoi qu'il fasse, l'homme n'est pas absolument mauvais ; il y a un sentiment de pitié au fond de sa nature. En apprenant le terrible accident arrivé à l'infortunée Nadjeska Ivanowna, un remords effroyable envahit le cœur du jeune homme. Il eut conscience de son infamie ; les paroles expirèrent dans son gosier, paralysé par la honte.

Mon Dieu ! c'était donc lui, lui seul, qui était cause de ce malheur : le mari offensé, se faisant justicier, avait ainsi à demi tué sa femme !

— « Songe donc, — ajouta Walpurga, — à la colère qui s'emparera de l'ambassadeur quand, en rentrant, il apprendra l'agression ! Aussi, M. Haller que... que j'ai par hasard rencontré,

m'a dit que le chef de la police, craignant la fureur du prince, vient de mettre sur pied tout son personnel pour éclaircir au plus vite cette terrible affaire, qui ferait croire qu'une « vendetta » pèse sur tous les habitants de l'Hôtel de l'ambassadeur du Caucase. »

Quand, de nouveau, il fut seul, Waldemar de Heiligenthal laissa lourdement tomber sa tête entre ses mains, et, éclatant en sanglots, par deux fois il laissa échapper de sa poitrine oppressée des mots étranges et sans suite.

Walpurga de Heiligenthal disait vrai. Grossmann, le chef de police, était dans tous ses états. Depuis l'heure où l'accident s'était ébruité, on venait en bandes à son bureau demander des détails sur la nouvelle qui passionnait toute la ville. Les reporter du « *Nouvelliste* », ceux de « l'*Écho de Thessalie* », les deux plus grandes feuilles politiques de la ville, les rédacteurs des moindres petits journaux, éconduits de l'ambassade qu'ils avaient envahie dès les premiers bruits et, n'apprenant rien que ce que la ville savait déjà, faisaient irruption à la police où, avides de détails, ils s'imposaient bruyamment, laissant échapper leur mécontentement sur l'ineptie des agents.

Ni Mme de Mineleko, ni le groom, ne consentaient à parler : tous deux étaient unanimes à

déclarer qu'ils n'avaient pu distinguer les traits de l'agresseur. Dès sa rentrée à l'ambassade et malgré sa grande faiblesse, Nadjeska Ivanowna fit appeler son groom. Seule avec lui, elle lui avait fait jurer, sous les serments les plus sacrés, de ne jamais révéler qui était son agresseur. Le jeune serviteur, sur l'esprit duquel la beauté et la bonté de la princesse avaient fait une vive impression, promit tout, et Mme de Mineko, dès ce moment, parut plus calme, plus tranquille.

Malheureusement, ce pieux silence à deux devait être inutile, et la curiosité de la ville allait être plus largement satisfaite.

Deux jeunes filles s'étaient trouvées spectatrices involontaires de l'horrible attaque subie par l'ambassadrice. Suivant leur habitude, elles cueillaient paisiblement aux abords de la forêt des fraises et des fleurs destinées aux belles et friandes mondaines de la ville. Ces deux bouquetières, par leurs fréquentes allées et venues dans le parc royal, en connaissaient les habitués et les détours. De loin, elles avaient vu passer la princesse qui, rêveuse, laissait aller son cheval au gré de ses caprices. Cette jeune femme, aussi bonne que belle, se gagnait tous les cœurs; les naïves fleuristes étaient toutes fières du salut aimable par lequel l'élégante amazone avait répondu à

leurs profondes révérences. Tout en jasant sur la grâce, sur la beauté de la promeneuse, elles la suivaient des yeux. Subitement, racontèrent-elles, un monsieur, dont la tournure et les traits rappelaient beaucoup ceux de l'ambassadeur du Caucase, s'était approché de Mme de Mineleko; une conversation s'engagea, puis un cri formidable se fit entendre. Pressentant un malheur, elles s'élancèrent; mais, quand elles arrivèrent sur le théâtre de l'action, il était trop tard : le cheval de l'ambassadrice, dans une course folle, s'était précipité vers l'entrée de la ville, tandis que l'agresseur s'enfonçait rapidement dans les taillis épais du bois. Alors passa près d'elles, bride abattue, un petit groom effaré qui poussait des « hop! » « hop!» convulsifs, cherchant à activer l'allure effrénée de son cheval : l'infortuné serviteur volait au secours de sa maîtresse.

La déposition de ces bouquetières était si grave que les reporters reçurent de la police l'ordre formel de ne pas la mentionner encore dans leur compte rendu. « Un monsieur ressemblant beaucoup à l'ambassadeur du Caucase », avaient dit les deux jeunes filles. C'était accablant... mais elles pouvaient se tromper.

Dans l'après-midi, le Roi reçut un résumé de l'enquête faite sur le terrible accident de l'ambassadrice. Il était non seulement très inquiet

pour la santé de Nadjeska Ivanowna, mais encore très effrayé des suites que pouvait avoir cette affaire. En pensant à tout ceci, sa colère contre le mari de sa bien-aimée grandissait de plus en plus. « Quelle brute !... avoir osé lever sa cravache sur tant de beauté, tant de charmes ! Que faire ?... la défendre, la venger, c'était la perdre : n'était-elle pas la femme de ce forcené ? Et dire que comme ambassadeur d'un pays aussi puissant que le Caucase, il éviterait le châtiment qu'il méritait ! »

Hélas ! n'est-ce pas toujours ainsi ? l'impunité n'est-elle pas pour les puissants de la terre, qui, sachant combien ils sont inattaquables, se drapent impudemment dans leurs vices.

XIX

Quand le cheval de de Mineleko s'arrêta devant le perron du palais de l'ambassade, six heures allaient sonner. Après le terrible événement de la matinée, tout était à peu près rentré dans un calme relatif.

Le prince paraissait préoccupé, inquiet. Il avait à peine fait un pas dans la maison où, d'après l'ordre exprès du médecin, régnait un silence absolu, que son secrétaire en chef, le prince de Gariatinski, accompagné du docteur Schlötz, vint à sa rencontre. L'état de la princesse s'était aggravé. Le Geheimrath Schlötz avait cru prudent de renouveler sa visite.

Le médecin, mettant un doigt sur ses lèvres :

— « Chut!... que Votre Excellence ne fasse aucun bruit. Mme la princesse est bien malade; une fièvre violente, résultat de coups qu'elle a reçus, vient de se déclarer. Si vous le permettez,

nous entrerons dans le petit boudoir de gauche ; là, nous pourrons vous apprendre tous les événements de cette terrible journée. »

M. de Mineleko, comme un véritable automate, entra, suivi des deux hommes qui lui racontèrent son agression dans ses moindres détails; il lui fallut tout entendre.

— « Le chef de la police a mis tous ses meilleurs limiers en campagne; sûrement, ils arriveront à découvrir le coupable. Mais ce qui rend l'enquête très difficile, c'est que Mme la princesse affirme ne pas avoir reconnu l'homme qui l'a frappée, et le groom tient le même langage.

— Ah !... elle n'a pas reçonnu cet homme ? — dit lentement l'ambassadeur, — c'est vraiment dommage !...

— Certainement, car Votre Excellence connaît la sévérité de nos lois à cet égard; si nous pouvions mettre la main sur le coupable, il aurait au moins deux ans de prison et Vos Grandeurs seraient vengées.

— Et vous dites que le groom, lui non plus, n'a pas reconnu l'homme ?

— Non, Excellence. Ainsi que Mme l'ambassadrice, il n'a pu fournir le moindre indice à cet égard.

— Ah !

— Avant de me retirer, encore un mot, prince. Cette fois, c'est le docteur qui parle. Je vous prie donc instamment, au besoin même je vous ordonne, de ne pas entrer dans la chambre de la malade. Deux gardes sont auprès d'elle; ce sont des femmes sûres, j'en réponds. La cafériste ne sera même pas admise. Je l'ai défendu, car chaque nouvelle figure semble effrayer Mme la princesse, qui est dans un état de surexcitation alarmant. — Si mes ordres ne sont pas exécutés à la lettre, je n'oserai me porter garant de cette vie précieuse.

— Comment! Mme l'ambassadrice est aussi mal que cela?

— Oui, Excellence. Un des coups a lésé grièvement un côté de la tête et la tempe. Tous les trois ont porté à des endroits où ils pouvaient être mortels. Après un premier pansement, Mme la princesse allait assez bien; mais, vers cinq heures, une fièvre violente, accompagnée de délire et d'agitation, s'est déclarée, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on est parvenu à la maintenir dans son lit. J'ai dû employer de très forts soporifiques; depuis quelques minutes seulement elle repose avec calme. Ce sommeil vaut de l'or, il faut le respecter... Mais Votre Excellence ferait peut-être bien de parler au groom, le seul témoin de la scène.

— Plus tard, plus tard... je verrai ; mais, à présent, je suis si brisé, si anéanti par tout ce que vous m'apprenez, qu'il est nécessaire que je prenne un peu de repos. J'ai vraiment besoin d'être seul... »

Cependant, Gariatinski s'apprêtait à suivre l'ambassadeur, comptant lui donner quelques détails sur l'expédition du courrier ; mais le prince eut un geste si impératif en montant l'escalier qui conduisait à sa chambre, que force fut au premier secrétaire de ne pas insister davantage.

— « Voilà une journée bien étrange ! — dirent les trois secrétaires d'ambassade, lorsque Gariatinski revint et leur fit part de ce qui venait de se passer.

— Le prince paraissait-il bien en colère quand il a appris l'infâme agression ?

— Mon Dieu, non ! Je l'ai trouvé plutôt trop calme.

— Quelle singulière nature ! Il se met dans des fureurs bleues pour un rien, et devant un pareil événement, bien fait pour allumer l'indignation du plus flegmatique, il ne souffle mot. Qu'est-ce que cela veut dire ?... »

Et toutes les langues allèrent leur train.

Ici, comme ailleurs, la tyrannie du mari n'avait pu échapper aux secrétaires, qui admiraient autant qu'ils la plaignaient la charmante ambassadrice.

XX

Cependant, de Mineleko avait hâte d'être seul. Jamais de sa vie autant d'émotions contraires ne l'avaient déchiré. C'était bien amèrement, bien sincèrement qu'il se repentait de la lâcheté de son emportement. Cette faute qu'il avait commise le mettait dans une impasse désastreuse; il pouvait d'un seul coup y perdre sa femme et sa situation, — mais que lui importait sa carrière, si sa Nadjeska Ivanowna lui restait!...

Il le savait, la princesse avait de nobles et généreux sentiments : jamais elle ne le trahirait. Mais en serait-il de même de ce groom, cette misérable canaille salariée?... S'il se taisait aujourd'hui, il pouvait parler demain! Tant qu'il vivrait, lui, un de Mineleko, il serait à la merci de ce valet, qui escompterait peut-être un silence qu'il lui faudrait acheter pour sauver son

honneur. Et encore, après l'avoir bien payé, serait-il sûr de n'être pas trahi quand même un jour ?

Une fois de plus, sa colère l'avait-elle assez odieusement aveuglé!... Et, cependant, cette lettre anonyme disait vrai, puisque Nadjeska Ivanowna n'avait rien nié.

Mais plus calme, maintenant, il se faisait ce raisonnement qui, au lieu de la suivre, aurait dû précéder sa folie : rien d'étonnant à ce que cet infâme billet anonyme ne fut une ignoble calomnie. Sa jeune femme pouvait bien s'être trouvée avec le Roi ; mais était-ce une raison pour qu'elle fût descendue jusqu'au déshonneur ? Elle avait pénétré dans le petit pavillon, ajoutait le vil délateur. Qu'y avait-il là de si compromettant? De cette hauteur, la vue était magnifique ; Nadjeska Ivanowna, nature rêveuse amie du beau, avait pu, sans arrière-pensée, se rendre à cette promenade qui lui promettait un si grandiose spectacle. Quand, toute aux souvenirs des beautés admirées et quittées, elle l'avait vu brutalement surgir devant elle, quoi de singulier à ce qu'interdite, suffoquée, elle n'ait pu lui expliquer sa rencontre avec le Roi ?...

En interrogeant le petit groom, en le menaçant de le tuer s'il ne disait pas la vérité absolue, il saurait de suite combien de temps le Roi

et l'ambassadrice étaient restés seuls ensemble. Mais oserait-il maintenant appeler ce valet? Seul avec lui, ce mauvais drôle ne pourrait-il pas lui jeter à la face :

— « C'est vous, vous seul, l'infâme agresseur de votre femme! Je vous tiens en mon pouvoir, et si vous osez me menacer, j'appelle! On viendra à mes cris, alors, je dirai la vérité et vous serez jeté en prison, ni plus ni moins que le dernier des chenapans. Et après ce scandale, préparez-vous à la disgrâce, au rappel de votre gouvernement, à un long exil au fond de l'Asie, où vous irez partager le triste sort de tant d'infortunés que vous y avez envoyés. »

Toutes ces pensées terribles s'entre-choquaient dans la cervelle du malheureux homme. Si au moins il avait pu voir Nadjeska Ivanowna!... apprendre de ses lèvres qu'une dernière fois elle lui pardonnait cette infâme brutalité!... Oh! jamais, jamais plus il ne se laisserait aller à en commettre de nouvelles!

Il le lui jurerait: cette lâcheté, plus terrible que les précédentes, serait bien la dernière. Cravacher cette femme qu'il aimait plus que son sang, plus que sa vie! A quoi avait-il donc pensé? Dans ce moment horrible, qu'avait-il fait de son esprit, de son cœur?... Hélas! que n'avait-il pas souffert, quand la réflexion, domi-

nant le tumulte de ses passions, s'était fait entendre dans son âme! Comment ne s'était-il pas, dans le désespoir de la faute commise, fracassé le crâne contre un de ces arbres témoins de son odieuse lâcheté? C'est dans le silence imposant de cette grande et belle nature qu'il aurait dû mourir; ces grands arbres, spectateurs muets de son crime, se seraient avancés et l'auraient enseveli sous leurs branches, sauvegardant à jamais ce corps innocenté par le repentir.

La honte le saisissant, le remords le poursuivant, il n'avait pu se résoudre à sortir de cette solitude calmante. Il avait eu peur de rentrer dans cette petite ville, où le caquetage devait marcher plus vite que l'éclair. La jalousie, le désespoir, le repentir, formaient tour à tour en lui une terrible tempête qui le déchirait.

Toute l'après-midi, comme une âme en peine, il avait erré, et à son retour il fallait renoncer à voir Nadjeska Ivanowna!

La voir une seule minute! entendre s'échapper de ses lèvres ces mots précieux:

— « Je suis innocente... Tu as été injuste! » Oh! pour cette phrase, il eut donné dix années de sa vie. Mais non, on le mettait à la porte de la chambre de sa femme. Était-elle réellement

si malade? ou, craignant qu'il ne se livrât à de nouveaux excès, avait-elle supplié ceux qui la soignaient de ne pas le laisser entrer...

Tous, ici, s'étaient-ils conjurés contre lui ? son seul espoir, on le lui arrachait. Était-ce déjà le châtiment? ou bien était-elle aussi grandement en danger que le médecin le prétendait? Mais, si elle allait mourir, que deviendrait-il, lui dont la jalousie, après avoir empoisonné cette jeune existence, l'aurait terminée par un crime !... par un assassinat !...

Il était si exaspéré contre lui-même qu'il n'entendit pas les coups réitérés qu'on frappait discrètement à sa porte. Qui donc osait le déranger ainsi ? N'avait-il pas absolument défendu qu'on vînt le troubler?

C'était encore Gariatinski.

— « Que Votre Altesse me pardonne, mais un des aides de camp du Roi est en bas. Sa Majesté commande à Votre Altesse d'aller immédiatement au palais royal, ayant quelque chose d'urgent à communiquer dès ce soir à Votre Altesse. »

Quand la conscience n'est pas en paix, tout nous est matière à terreur. Une secrète inquiétude empoigna l'ambassadeur. Cet appel du Roi, à cette heure et après les événements de la jour-

née, était bien insolite. Cependant, il fallait faire « contre mauvaise fortune bon cœur », et l'ambassadeur, après être resté seul quelques instants à se recueillir et à réfléchir, partit pour le château.

XXI

Lorsque l'ambassadeur du Caucase arriva en présence du Roi, plusieurs personnes se trouvaient avec Sa Majesté ; entre autres, le chef de la police, que le prince de Mineleko reconnut.

— « Je désire rester seul avec Son Excellence, — dit Charles-Ferdinand XVIII, congédiant d'un geste impératif tous les autres visiteurs.

— Monsieur l'ambassadeur, prenez un siège, car j'aurai à vous entretenir longuement. »

Sur l'injonction du Roi, le prince de Mineleko s'assit. Appelant à lui tous les ressorts de son sang-froid, il essaya de cacher l'émotion terrible qui le poignardait.

Quand ils furent bien seuls :

— « Monsieur l'ambassadeur, — commença le Roi, — si vous m'en croyez, dès demain, sous un prétexte quelconque, vous quitterez la

Thessalie, sinon pour toujours, du moins pour quelques semaines. »

Quoique en réalité de Mineleko ne fut pas surpris, il essaya cependant d'esquisser un geste d'étonnement.

— « Je vous surprends, n'est-ce pas ? Eh bien ! prenez ce rapport, et je ne doute pas qu'après l'avoir lu vous ne vous expliquiez de suite l'avis, l'ordre même que je me vois forcé de vous donner. »

De Mineleko étendit une main qui tremblait légèrement, et le Roi lui remit un interrogatoire signé du nom des deux petites bouquetières qui, de loin, avaient assisté à la scène d'agression.

De Mineleko, simulant une grande attention, affecta de lire très lentement, mais en réalité il cherchait à se donner le temps de réfléchir. Ces bouquetières disaient bien : « un homme ressemblant à Monsieur de Mineleko », mais, après tout, elles n'affirmaient pas d'une façon positive que ce fût lui. Qu'allait-il faire ? Devait-il nier ? ou tout avouer au Roi ? Songeant aux conséquences terribles que pour un homme de sa haute position un semblable aveu pouvait avoir, il adopta le premier parti.

Avec un violent effort sur lui-même, de Mineleko, levant les yeux sur le Roi, lui dit :

— « C'est étrange ! Quel homme ici peut me ressembler à ce point ? »

Un sourire bien significatif erra sur les lèvres de Sa Majesté ; ce mouvement n'échappa pas à l'ambassadeur.

— « Cet homme, il faudra le rechercher ! — s'écria de Mineleko, dont la colère, à grand'peine assouvie, éclata comme la foudre en voyant l'air narquois du Roi.

— C'est ce qu'on fait, monsieur l'ambassadeur. Mais il est de mon devoir, bien pénible, je vous l'avoue, de vous avertir que pendant les premiers jours qui suivront cet incident et malgré votre innocence, — (Sa Majesté souligna ces derniers mots), — votre séjour ici pourrait vous occasionner de grands désagréments, qui ne seraient pas sans amener peut-être un peu de froid dans les relations entre les deux puissances du Caucase et de la Thessalie, si l'indignation égarée vous créait ici de pénibles difficultés. Ces difficultés sont d'autant plus probables que l'assassinat mystérieux commis à votre ambassade, et dont on n'a pu trouver l'auteur, a déjà suscité bien des suppositions, et votre déposition qu'après avoir vu un homme sauter par la fenêtre vous êtes tranquillement retourné vous coucher au lieu de donner l'alarme, a, mal-

gré le témoignage du Geheimrath Schlötz, éveillé bien des injustes soupçons contre vous. »

L'éclair de fureur qui brilla, à ces mots du Roi, dans les yeux de de Mineleko, arrêta un instant les paroles sur les lèvres de Sa Majesté.

Comment! le Roi! le meurtrier lui-même, pensait l'ambassadeur, osait ainsi lui parler, à lui, l'innocent! Mais il avait trop l'habitude des Cours pour interrompre le Roi, même par une syllabe, jusqu'à ce qu'il eût achevé.

Alors seulement, relevant la tête et regardant le Roi bien en face :

— « Est-ce sérieusement — dit-il — que Votre Majesté *peut* (Ah ! comme il souligna ce dernier mot!), peut me soupçonner une seconde d'être l'auteur du meurtre d'un de mes plus fidèles serviteurs, d'un homme qui avait été tout dévoué à mon père?

— Certes non! mille fois non! — répondit vivement le Roi, — mais vous savez aussi bien que moi ce que c'est que le journalisme aujourd'hui. Rien ne lui échappe; le moindre détail de notre vie privée lui appartient, il s'en empare aussitôt, et un compte rendu en est fait et livré aux commentaires de tous. Un article malheureusement tourné pourrait enflammer les esprits, plus faciles à croire le faux que le vrai, et alors...

— Votre Majesté oublie-t-elle que je ne puis

m'absenter sans la permission de l'Empereur, mon auguste maître ?

— J'ai prévu ce cas. Il y a à peine une demi-heure que j'ai expédié une dépêche à mon cousin l'Empereur. La réponse sera ici demain matin ; le soir, vous pourrez donc voyager sans danger. Reconnaissez dans cette prompte démarche une preuve de ma vive sollicitude pour vous, et le désir ardent que j'ai d'écarter de Votre Altesse toutes les complications qui pourraient survenir.

— Un point, encore plus important que tout le reste, échappe à Votre Majesté. La princesse, — (en prononçant ce nom, les lèvres de de Mineleko tremblaient et une suffocation intense le serrait à la gorge), — la princesse est gravement malade depuis quelques heures... »

Le Roi, qui ignorait le danger où se trouvait Nadjeska Ivanowna, ne put cacher l'émotion qui étreignit tout son être en apprenant ce détail:

— « L'état de madame l'ambassadrice a donc empiré depuis cette après-midi ? Quand, à deux heures, j'ai envoyé le comte Adlersward prendre de ses nouvelles, elle paraissait aussi bien que le permettait son terrible accident. »

Tout à ses douloureuses pensées, l'ambassadeur écoutait à peine :

— « Si je pars demain, comme Votre Majesté

me le commande, il est possible que je... que je ne revoie jamais ma femme!... »

Le malheureux était si réellement brisé, que le Roi, qui cependant souffrait, lui aussi, et pour le même objet aimé, fut pris d'une subite pitié pour cet infortuné.

— « Quand ce changement terrible est-il survenu?

— A cinq heures.

— Vous étiez à la maison, sans doute?

— Hélas, non! je ne suis rentré qu'à six heures. »

De nouveau, le Roi regarda étrangement l'ambassadeur.

— « Permettez-moi de vous dire, monsieur le prince, combien cette absence, bien involontaire, je veux le croire, tourne contre vous et donne prise à la malignité publique. Vous étiez sorti... vous ne rentrez que fort tard, et précisément un jour où vous-même considérez comme impossible de quitter l'ambassade?... »

De Mineleko ne répondit pas. Il sentait combien ces circonstances étaient concluantes.

— « Vous le voyez, il est urgent que Votre Excellence s'éloigne. Je pourrai certainement user de mon influence, qui vous est acquise; mais si je réussis auprès de la police qui est à mes ordres, j'échouerai bien certainement contre

la presse, que je suis forcé d'écouter et de subir moi-même. »

De Mineleko essaya de se défendre.

— « Mais, je ne suis pour rien...

— Il n'en pèse pas moins de graves accusations contre vous. Ce soir et demain il ne saurait encore être fait grand'chose, mais après, même en vous tenant pour innocent, je ne puis répondre de ce qui aura lieu. Votre groom a subi un premier interrogatoire. D'abord, il s'est troublé, puis embrouillé, et enfin il a donné des réponses bien incohérentes. Que ce garçon, se ravisant, change de tactique... qu'il vous accuse... Oh! je veux bien croire que ce serait infâme, injuste, — ajouta le souverain, en voyant le geste de dénégation du prince, — mais je ne suis pas seul maître; il y a des juges dans la Residenz... Et, maintenant, vous comprenez pourquoi votre absence de quelques semaines devient une nécessité absolue. »

De Mineleko était bien obligé de le reconnaître, le Roi avait mille fois raison. S'il restait, inévitablement il tomberait dans un dédale d'où il ne sortirait pas à son honneur. Le juge d'instruction, avec toute son habileté, arracherait au groom l'aveu que ce garçon avait encore pu éluder aujourd'hui, et alors, dans quelle position l'ambassadeur ne se trouverait-il pas!

— « J'obéirai à Votre Majesté, » — dit le prince de Mineleko.

Le Roi fit de la tête une hautaine inclinaison qui voulait dire : « Alors, votre audience est terminée, » et M. de Mineleko gagna la porte à reculons. Un instant après, il descendait les larges marches de l'escalier du château et se trouvait seul dans l'air de la nuit.

XXII

En sortant de l'audience royale, l'esprit du prince était tellement absorbé par la foule de réflexions qui l'agitaient, que le mari jaloux avait complètement disparu. Pour un moment, la lettre anonyme, cause de tant de maux, fut oubliée; la maladie de sa chère Nadjeska Ivanowna, sa disgrâce probable auprès de son gouvernement, avaient seules place dans sa pensée. Qu'étaient les autres misères auprès de ces périls réels! Que n'avait-il toujours agi ainsi?... Cette dure leçon le corrigerait-elle? Saurait-il profiter des conseils que lui donnait cette rude école?... Hélas! le naturel soupçonneux, vindicatif, de l'ambassadeur devait bientôt reprendre le dessus.

A peine venait-il de quitter le Roi, à peine le dernier pont-levis du palais était-il franchi, que de Mineleko se remit à songer à cette infernale

missive. De qui était-elle ?... Une femme, blessée dans ses prétentions, pouvait seule avoir mis un tel raffinement dans sa vengeance.

Mais qui, qui, dans cette ville, détestait ainsi Nadjeska Ivanowna, son cher trésor ?... C'est maintenant qu'il la sait malade, en danger, en grand danger peut-être, qu'il sent combien elle lui est chère. Il est épouvanté de la pensée de la perdre. Qu'est-ce qui domine chez lui en ce moment, de l'amour ou de l'égoïsme ?

— « Je saurai la vérité ! dussé-je y mourir !... — se disait-il. — Pour y arriver, je mettrai cette affaire entre les mains d'un agent de la police secrète, et, dût-il remuer ciel et terre, il faudra qu'il découvre l'auteur de cette lettre infâme ! Mais... cette recherche, d'après un écrit adressé à moi-même, ne sera-ce pas avouer que c'est moi qui ai commis l'agression ? »

C'est égal, il la risquera !

Justement, par un de ces étranges hasards dont la vie est si souvent semée, il était arrivé du Caucase, la nuit précédente, un agent, dans le but de surveiller de près une conspiration qu'on savait se tramer alors secrètement. Il devait rechercher les membres d'une société secrète politique voulant renverser le gouvernement du Caucase, et qui, d'après les dénonciations, aurait élu un de ses sièges les plus im-

portants dans la capitale de la Thessalie. Le séjour de cet agent en Thessalie devait durer au moins quelques semaines, peut-être même plusieurs mois. Cet employé, fin limier s'il en fut jamais, avait depuis longtemps fait ses preuves; plusieurs complots de nihilistes lui avaient déjà été confiés, et, bien que l'empire du Caucase fût infesté par ce parti, il en était chaque fois sorti à son honneur.

Cet homme, connu depuis longtemps du prince, lui était dévoué corps et âme; sans crainte, il lui confierait la vérité, et, loin de le trahir, il le servirait en le masquant, lui, le coupable, aux yeux de tous. Le sort en était jeté, il partirait; mais, avant, il lui laisserait le soin de rechercher le lâche qui avait, à tout jamais, brisé son bonheur.

En rentrant à l'hôtel de l'ambassade, de Mineleko fit appeler Dimitri Feodorowitch Bolski, ce policier si célèbre.

Dès que Bolski fut arrivé, le prince, fermant la porte à double tour, étala devant lui la lettre anonyme.

L'agent avait de trente à quarante ans. C'était une de ces têtes qui surprennent surtout par la pénétration tout à fait remarquable de deux yeux noirs et profonds, lesquels, posés sur vous, sem-

blent vouloir scruter jusqu'au plus intime de votre être.

— « Dimitri Feodorowitch, — dit l'ambassadeur, — je suis obligé de partir demain pour le Caucase, et je ne veux pas m'en aller sans laisser derrière moi quelqu'un de sûr qui découvrira de qui m'est venu, ce matin, cet écrit maudit. »

Bolski s'empara de la lettre. Nous l'avons dit, elle paraissait n'avoir aucune marque distinctive. De Mineleko suivait ardemment des yeux le visage mobile de l'agent. Après s'être longtemps tenu baissé sur le pli qu'il regardait avec fixité, Dimitri Feodorowitch s'approcha de la lampe. Il étudia d'abord ce papier à l'œil nu, puis, sortant de sa poche une loupe qui ne le quittait jamais et la plaçant sur les caractères, il recommença ses recherches avec une grande concentration d'esprit, Puis, relevant la tête :

— « Votre Altesse peut partir tranquille, — dit-il, — j'en découvrirai l'auteur.

— Mais comment y arriver? Le papier est de celui qu'on achète partout, l'écriture est des plus contrefaites?

— J'ai fait plus fort, Altesse, que d'arriver à découvrir ici la vérité. Une lettre, fut-elle écrite de la façon la plus altérée, est un de ces indices qui ne manquent jamais de devenir la charge la

plus accablante contre un prévenu. Mais tenez, prince, — dit Bolski, — deux choses doivent être faites immédiatement : d'abord, interroger les domestiques afin de savoir de celui qui l'a reçue qui la lui a remise, puisqu'elle ne porte aucun timbre de la poste ; ensuite, me faire remettre un spécimen de l'écriture de toutes les personnes qui sont en relation avec vous. Ne négligez pas de me *tout* soumettre. Le moindre mot jeté sur une carte peut être un indice précieux. Les moments sont comptés ; que Votre Altesse veuille bien, pour plus de sécurité, faire elle-même ce triage dans ses papiers, tandis que, de mon côté, je vais descendre interroger les domestiques. »

M. de Mineleko, au contact de ce personnage expérimenté, sentit sa confiance renaître. Fouetté par l'énergie de cet homme, il se mit activement au travail. Ouvrant son pupitre, ses tiroirs, furetant dans tous les endroits où il conservait des papiers, il réunit des spécimens de chacun de ses correspondants. Cette occupation lui fit paraître court le temps que Dimitri Feodorowitch employa à ses recherches en bas.

Ce fut sans beaucoup de peine que Bolski retrouva la personne à laquelle le billet urgent avait été remis. C'était le petit garçon du jardi-

nier qui l'avait reçu, le père étant occupé ailleurs.

— « Comment était la personne qui apportait cette lettre, petit Jacques? — dit Bolski, attirant doucement à lui l'enfant. — Essaie bien de te le rappeler, car c'est très important.

— C'était une bonne.

— Une bonne?

— Oui.

— La reconnaîtrais-tu? Pourrais-tu, au besoin, me donner son signalement?

— Pour vous la décrire, — dit l'enfant, — cela me serait difficile, car toutes les bonnes se ressemblent. »

Dimitri Feodorowitch sourit à cette naïve remarque, du reste assez juste.

— « Mais si tu la voyais, cette femme?

— Alors, peut-être la reconnaîtrai-je.

— Et que t'a-t-elle dit?

— Qu'il fallait que ce pli fût remis à M. l'ambassadeur sans perdre un seul instant. C'est même parce qu'elle a tant insisté que, pour arriver plus vite dans le vestibule où se tient d'ordinaire Vassili, je n'ai pas eu le temps de bien la regarder.

— Paraissait-elle inquiète?... agitée?

— Oh oui! elle est arrivée tout en courant;

elle était même si essoufflée qu'elle pouvait à peine parler.

— Et quand tu lui as pris sa lettre, qu'a-t-elle fait ?

— Elle s'est enfuie comme une flèche; cela m'a bien étonné. »

Ce commencement d'enquête, rien pour d'autres que Bolski, fut beaucoup pour lui en lui prouvant combien de difficultés il rencontrerait. Il avait espéré que le porteur de la lettre était un commissionnaire, messager ordinaire dans ces sortes de cas; et, alors, en découvrir l'auteur devenait bien facile. Le nombre des commissionnaires attitrés, portant plaque, dans la Residenz, était restreint; tandis qu'il y avait bien des bonnes dans la ville! Mais c'est égal, même dans ce dédale de filles de bas étage, il arriverait au but. Puis il n'avait pas que cette corde à son arc. La plus précieuse source de ses informations serait l'examen des écritures que l'ambassadeur rassemblait actuellement. Quand Bolski retourna vers le prince, celui-ci était dans le fort de sa besogne.

— « Que Votre Altesse me donne toujours ce qu'elle a déjà trié, » — dit-il.

Prenant sur une petite table toute la masse de papiers qui s'y trouvait, il s'établit devant un candélabre dont la lumière vive et claire frap-

pait en son plein la triste lettre anonyme; ainsi installé, il commença son étude comparative.

Chaque lettre était de sa part l'objet d'un examen aussi minutieux que s'il avait eu à déchiffrer des hiéroglyphes égyptiens. Pas une qui ne fut passée religieusement à la loupe. Tandis qu'il faisait ce travail, de son côté de Mineleko allait et venait, continuant scrupuleusement ses recherches.

— « Prince, — dit subitement Dimitri Feodorowitch, — il y a eu un meurtre de commis dernièrement chez vous. Qui soupçonnez-vous? »

De Mineleko n'osa d'abord répondre à cette question. Nous savons qu'il n'était pas éloigné d'accuser le Roi.

— « Prince, ne me cachez rien. Qui sait de quelle utilité ne serait pas pour moi le moindre mot de vous sur cette affaire. »

Sachant qu'il ne pourrait cacher à Bolski ce que celui-ci était déterminé à savoir, de Mineleko lui dit franchement sa pensée.

— « Vos soupçons m'étonnent, et je ne puis les partager, monseigneur, — répondit l'agent.

— Alors, vous, Bolski, que pensez-vous? » — répliqua de Mineleko.

Comme s'il voulait changer brusquement le cours de la conversation, Dimitri Feodorowitch dit tout à coup:

« — Prince, n'oubliez pas de visiter le panier où vous jetez les vieux papiers. Je me rappelle comment, dans un procès pour meurtre, la tête d'une grande dame est tombée sous le couperet, bien qu'on eût perdu tout espoir de découvrir l'assassin, uniquement parce qu'un bout de papier déchiré, papier rose satiné, trouvé dans le panier à rebus, mit sur les traces de la coupable. Ah ! les femmes ! les femmes !... »

Était-ce par hasard que l'œil perçant de Bolski se trouvait alors fixé sur une photographie de l'ambassadrice ?

Comme il parlait, de Mineleko tressaillit. Il y avait une lettre qu'il n'avait pas montrée à l'agent : celle qu'il avait arrachée des mains de sa femme la nuit mémorable de l'atelier. Une lutte eut lieu en lui, lutte qu'il surmonta à la fin.

— « Dimitri Feodorowitch, — dit-il tout à coup, — j'ai oublié de vous montrer ceci. » Et il tendit à l'agent de la police secrète le bout de papier volé à la princesse.

XXIII

TOUTE la capitale de la Thessalie, encore sous le coup du drame de la veille, apprit avec stupeur, le lendemain, en s'éveillant, que, malgré l'état très grave de l'ambassadrice, le prince de Mineleko était parti pour le Caucase.

« Service urgent, dépêches de haute importance », avait-il dit pour expliquer ce départ précipité qui ressemblait à une fuite.

Au bureau du chef de la police, ce voyage, contrariait fort, car, là, on désignait l'agresseur. Bien bas encore, en attendant qu'on osât le dire plus haut, on prononçait, sans hésiter, le nom du prince lui-même.

Tout le monde accouplait cet étrange fait avec le meurtre commis chez lui, et on blâmait même le gouvernement d'avoir laissé partir cet homme,

qui était l'agresseur à coup sûr, et très probablement, de plus, un assassin.

Dans la ville, de vagues soupçons, nés surtout de la déposition des bouquetières de la forêt, se propageaient déjà. On se rappelait l'assiduité très remarquée du monarque auprès de la belle ambassadrice, l'assombrissement farouche répandu depuis lors sur les traits du prince, et, de tout cela, chacun tirait des conséquences.

Comment les faits vrais filtrent-ils malgré tout? Quel est cet effluve impalpable se dégageant d'un événement qu'on voudrait garder mystérieux, et qui, quoi qu'on fasse pour l'étouffer derrière un mur de discrétion, monte lentement, mais sûrement, vers chaque classe de la société qu'il pénètre, grossi encore par la buée malsaine et infecte des calomnies. Ce qui est certain, c'est que, partout, la vérité, cette force énorme, se fait jour, malgré et contre tout. Ici, on se chuchotait tout bas ce qui réellement était arrivé. Plusieurs personnes ayant l'habitude de se promener de bonne heure à cheval, avaient, le matin même de l'agression, alternativement croisé le Roi et Mme de Mineleko, se dirigeant vers le même but.

Mme de Mineleko, grâce à l'influence de violents soporifiques, avait passé une nuit à peu près calme.

L'ambassadeur put, avec bien des précautions, entrer dans sa chambre pour la contempler encore une fois avant de partir. Elle était dans un grand affaissement; la prostration dans laquelle elle se trouvait l'empêcha de s'apercevoir de la présence de son mari. Ce fut, à tous égards, un grand bonheur. Du reste, eut-elle été moins assoupie, la princesse n'aurait pu le voir, la garde, afin d'éviter toute émotion à la malade, ayant placé le prince derrière le rideau du lit; de cette façon, il pouvait la voir sans être vu.

Ce fut le cœur bien gros et avec un étrange pressentiment de malheur, que le prince quitta la Residenz-Stadt.

XXIV

PENDANT les huit premiers jours de sa maladie, Mme de Mineleko fut dans un état si alarmant qu'on expédia deux ou trois dépêches chaque jour au mari désespéré. De son côté, le Roi, très inquiet, envoyait plusieurs fois dans la même journée prendre des nouvelles de la malade. D'autres fois, il venait, seul ou accompagné d'une des jeunes princesses, s'enquérir en personne des progrès que le médecin constatait chez l'ambassadrice. Après d'atroces souffrances, le neuvième jour amena avec lui un mieux sensible ; la fièvre tomba, la lucidité revint à la convalescente, et bientôt elle fut en état de voir ses amis. Le Roi fut un des premiers qui demanda la faveur d'être reçu. « Il « avait — écrivit-il à Mme de Mineleko — des « choses graves à lui dire. »

En effet, Charles-Ferdinand avait beaucoup

réfléchi pendant les longues journées où la vie de cette femme, qui le passionnait d'un amour réel et vivace, avait été en danger.

Songeant à sa dernière entrevue avec « cette brute » (c'est ainsi que, dans ses pensées, il qualifiait le mari), il se demandait si jamais cette jeune femme pourrait vivre de nouveau dans le contact d'un pareil homme. Dès que Nadjeska Ivanowna avait paru à la cour de Thessalie, le Roi s'était intéressé à cette existence que chacun disait si troublée. Par toutes les questions qu'il avait posées de-ci, de-là, il lui avait été facile de conclure que cet intérieur n'était pas heureux : « Au demeurant, c'est le meilleur des hommes, — disaient les indifférents en parlant du prince, — mais d'un caractère !... d'un caractère !... » En effet, sans sa haute intelligence, sans ses qualités diplomatiques, jamais il n'aurait conservé les postes importants qui lui étaient confiés.

L'histoire de ses duels, celle de ses jalousies, de ses brutalités, tout était connu du Roi. Si tous les jeunes gens épris de la beauté de la jeune femme et venant, comme d'étourdis papillons, voltiger autour de cette brillante lumière, n'étaient pas morts, ce n'était certes pas la faute du mari, qui aurait désiré ardemment leur loger à tous une balle dans le corps. N'était-ce pas notoire que l'esclandre avec ce malheureux X*** à

peine éteinte, une seconde, du même genre, cette fois avec un prince royal, avait été sur le point d'éclater. Pour le coup, le gouvernement avait donné un peu fortement sur les doigts de l'ambassadeur, et on l'avait envoyé... dans un autre poste, changer d'air. Mais partout il en était de même ; le prince de Mineleko était incorrigible. A plusieurs reprises, l'ambassadeur avait déjà lassé la faveur de son impérial maître. Si l'on avait fermé les yeux sur sa conduite, ce n'était qu'à cause du haut rang, des grandes capacités du prince. Le Caucase avait besoin d'hommes intelligents pour le représenter à l'extérieur ; d'ailleurs, dans ce pays où l'on est habitué aux ours et aux bourrus, ne traite-t-on pas le peuple et les inférieurs comme des bêtes de somme ?

Sachant comment on pouvait prendre de Mineleko, ses amis intimes s'entendaient pour faire échouer la plupart des conflits dans lesquels il s'engageait si audacieusement. Tous se plaisaient à plaindre et à admirer la belle Nadjeska Ivanowna. Bien qu'elle supportât son malheureux sort avec la résignation, la patience d'un ange, les cœurs qui s'intéressaient à elle ne pouvaient cesser de s'inquiéter en pensant au triste avenir qui l'attendait peut-être.

— « Non ! — se disait le Roi, — cette fleur

est par trop fragile pour qu'on la laisse dans la lourde patte de ce tigre, qui, un jour, dans un moment de jalousie intense, la brisera comme un verre. »

Pour le Roi comme pour la police, ainsi que pour tout le monde en Thessalie, c'était bien l'ambassadeur qui avait cravaché sa femme et étranglé son serviteur.

Les secrétaires de l'ambassade, les domestiques de de Mineleko, même ceux qui étaient depuis longtemps à son service, se le chuchotaient aussi en secret.

De quelque côté qu'on se retournât, tous les doutes étaient dissipés. L'indignation et la rage montaient au cœur du Roi à la pensée que, sachant la vérité et pouvant la prouver, on avait été obligé d'arrêter l'enquête de la police et de laisser aller cet homme en pleine liberté, parce qu'il était ambassadeur et qu'il fallait éviter de créer des susceptibilités avec un pays allié aussi puissant que l'empire du Caucase.

XXV

Que devint Heiligenthal pendant la maladie de la jeune femme? Déchiré tour à tour par le remords, l'anxiété et la honte, il crut à certains moments qu'il allait perdre la raison. Il voulait fuir cette ville témoin de son infamie, mais, hélas! le devoir inexorable l'y retenait. Quelle excuse aurait-il pu donner pour obtenir un congé de ses chefs, lui qui venait seulement d'obtenir cette position administrative si peu de temps avant l'arrivée de de Mineleko en Thessalie. Sa vie, maintenant, se passait à trembler qu'on ne vînt un jour à découvrir que lui, considéré partout comme homme d'honneur, était l'*auteur* d'une telle lâcheté : une lettre anonyme.

Il n'osait tenter de revoir Nadjeska Ivanowna; du reste, la pauvre femme était trop malade pour qu'il pût songer à pénétrer jusqu'à elle. Il

fallait attendre que la convalescence vint terminer une œuvre qu'elle commençait lentement.

Quand enfin Nadjeska Ivanowna fut en état de recevoir, le premier admis fut le Roi.

Le jour de la visite de Sa Majesté, on avait, le matin même, ôté les bandages de la tête de la malade.

Pâlie, amaigrie, presque translucide, la princesse, un profond cercle bistré sous ses beaux yeux langoureux, était étendue sur son canapé.

Oui, Nadjeska Ivanowna était triste, préoccupée. Quoique avec une dignité très grande elle eut gardé un silence sacré sur celui qui l'avait frappée, bien qu'elle crut pouvoir compter sur la discrétion de son groom auquel elle avait commandé un mutisme absolu, la princesse tremblait que la vérité ne se fît jour. Et pourtant, malgré elle, elle se sentait au cœur une nouvelle indignation contre son mari qui, se disait-elle, devenait lâche à force de jalousie et de brutalité.

Elle songeait avec effroi à l'avenir. Lui serait-il possible de rester enchaînée à cet homme en qui la brute se réveillait à chaque soupçon, même le plus fugitif? Malgré toutes ses promesses, tous ses désirs, il ne changerait jamais! Un être arrivé à presque cinquante ans peut-il

encore modifier son caractère? Les plis en sont trop profondément creusés.

Un grand apitoiement saisit le Roi à la vue de la chère malade, apitoiement qui poussa son cœur à l'aimer d'une tendresse plus entière, plus énergique que n'avaient été, jusqu'alors, tous les feux de sa passion. Oui, à tout prix il fallait sauver cette femme de l'avenir béant de dangers qui s'ouvrait devant elle.

Sa Majesté était si émue des circonstances de ce second tête-à-tête, qu'elle parlait à peine.

— « Comme je suis heureux de vous revoir! » — dit-il tout à coup, s'approchant de la chaise longue où reposait la convalescente. »

Nadjeska Ivanowna lui fit signe de s'asseoir.

— « Vous êtes encore bien faible?

— J'ai beaucoup souffert, Sire.

— Je le savais, et croyez que je ressentais le contre-coup de chacune de vos souffrances.

— Vous êtes bon, Sire!

— Non! seulement... je vous aime! »

Nadjeska Ivanowna se sentit troublée, effrayée. Elle eut voulu ramener le Roi à des sentiments plus platoniques.

— « Je vous aime!.. je puis vous le dire, et cela sans manquer à l'honneur, car je viens vous demander d'être à moi. »

Mme de Minelcko, pendant un moment, crut à une injure; elle en pâlit.

— « Oh! ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles! — dit Sa Majesté vivement. — Vous m'avez dit, le matin du jour terrible où... où cet accident étrange vous arriva, que vous n'appartiendriez jamais à un autre homme qu'à votre mari. Eh bien, voici ce que je viens vous dire : votre mari, au lieu d'un protecteur, est un danger constant pour vous; sa jalousie, sans cesse en éveil, est une menace de mort suspendue sur votre tête. Bien que vous ayez gardé le plus grand silence sur le nom de votre agresseur, nul ne s'y est trompé. Toute la Residenz sait que les coups portés sur votre personne ont été l'œuvre du prince.

— Sire!

— Ne dites pas « non! » Sans doute, votre conduite est grande, noble; vous cherchez à défendre le père de vos enfants. Mais vous n'y parviendrez pas : tout le monde sait que c'est lui. Eh bien, il faut la quitter, cette... cette brute qui a osé vous frapper!

— Ah! que Votre Majesté ne continue pas... je ne saurais en entendre davantage, — s'écria Nadjeska Ivanowna, s'acharnant encore à défendre de Minelcko. — Oui, mon mari est

jaloux... oui, il a des défauts; mais ses qualités sont grandes...

— Oui, je sais... je sais tout cela, — interrompit le Roi; — mais, je vous en conjure, ne vous agitez pas ainsi. Vous le savez aussi bien et même mieux que moi : désormais vous ne pouvez rester avec lui. Qui vous dit ce qu'un beau jour il osera? N'oubliez pas la mort de Kassan!

— Sire!... Sire!... vous devenez injuste, et, oserai-je le dire, presque fou!...

— C'est égal, laissez-moi continuer. Il est d'une violence sans égale, et jamais maintenant il ne changera. On incline aisément un roseau dans la direction où on le désire, mais un tronc noueux et formé, quelle impulsion autre que celle qu'il a prise peut-on lui donner? »

Le Roi disait vrai; déjà, dans son for intérieur, Nadjeska Ivanowna avait souvent pensé combien par moments sa vie passée avait été effroyable; ces souvenirs pénibles la ramenaient au jour où, pour la dernière fois, elle avait vu son mari. C'était avec un frisson de terreur qu'elle se rappelait sa figure convulsée au moment épouvantable où, la cravachant ni plus ni moins qu'un chien qu'on châtie, il l'avait si ignominieusement outragée, elle, fille et femme de princes. Cette offense serait pour elle tou-

jours une tache indélébile, que rien ne pourrait effacer.

— « Écoutez-moi, — continua le Roi très doucement. — Il faut demander le divorce.

— Mais mes enfants !...

— Vos enfants ? C'est à vous qu'on les accordera, car c'est lui qui a les torts. C'est lui qui, en présence d'un témoin, votre groom, vu au loin par deux bouquetières qui ont témoigné contre lui, vous a infligé un outrage plus que suffisant pour vous donner gain de cause.

— Mais quelle est la situation d'une femme divorcée, Sire !

— Quand cette femme divorcée devient l'épouse d'un Roi, croyez-vous que quelqu'un ose lui jeter la pierre ? »

Alors... alors seulement, Nadjeska Ivanowna comprit tout. Le Roi voulait l'épouser ! Un instant, elle fut éblouie. Quel changement allait se faire dans son existence ! Elle sortirait des bras de cette brute jalouse, pour tomber dans ceux de ce Roi patient, noble et doux, grand seigneur jusqu'au bout des ongles, et qui, comme dans une forteresse inexpugnable, l'y défendrait contre toutes les tempêtes.

Mais, chose étrange, malgré tout ce que cette perspective pouvait avoir d'enivrant, Nadjeska Ivanowna ne se sentit pas heureuse.

— « Sire, — répondit-elle tout à coup, comme si elle eût eu le don de lire dans l'avenir, — laissez-moi à mon mari ! Avec lui, je suis dans mon élément ; je ne le sens que trop instinctivement : je ne suis pas née pour le bonheur. Voulez-vous savoir ce qu'un jour une bohémienne me dit en me tirant ma « bonne aventure » ? Après avoir minutieusement examiné les lignes de ma main, voici les paroles qu'elle prononça :

« Enfant, un jour, un beau Roi vous croisera
« dans le chemin de votre vie ; il vous aimera
« et voudra poser sa couronne royale sur votre
« front. Mais la couronne ne fera que planer
« sur votre tête ; elle y restera toujours en sus-
« pens. Fuyez ce Roi... Fuyez-le comme la
« peste !... Le douaire qu'il vous apportera sera
« la honte et la mort (1) ! »

« Ah sire ! pardonnez-moi si je vous raconte ces choses, mais l'impression qu'elles ont laissée en moi est de celles qui ne s'effacent pas. Malgré tout, je suis restée une petite sauvage des bords de la mer Noire. Quoi qu'aient fait mes institutrices françaises, je suis encore ce que j'étais en naissant : la tête bourrée de superstitions.

(1) Cette prophétie a été effectivement faite à la malheureuse femme dont il s'agit dans ce roman vrai.

Non, sire!... je ne réclamerai pas le divorce. Je ne veux pas devenir votre femme!

— Parce que?... — demanda le Roi.

— Parce que... parce que je soulèverais trop de colères!

— Non, c'est parce que vous ne m'aimez pas! »

Nadjeska Ivanowna se tut.

— « Eh non! vous ne m'aimez pas! — poursuivit le Roi. — Autrement, pourriez-vous raisonner ainsi avec un tel calme, une telle tranquillité? »

Nadjeska Ivanowna tremblait comme une feuille agitée par le vent. Et c'était cela que le Roi appelait être tranquille! Elle restait cependant obstinément muette.

— « J'insiste encore, Nadjeska Ivanowna! Je dirai plus : j'exige la vérité de vos lèvres. Pourquoi, en ce matin béni où j'étais seul avec vous dans le pavillon, frémissiez-vous à mon contact? Pourquoi tout à l'heure, à mon entrée, cette émotion que j'ai cru remarquer, si vous ne m'aimez pas? Nadjeska Ivanowna, je vous en prie, répondez-moi; ne voyez-vous pas que votre silence me rend fou? »

Le Roi était si beau en ce moment, sa mâle figure respirait une telle passion d'attente et d'amour, que Nadjeska Ivanowna sentit un

frisson voluptueux courir dans ses veines; d'étranges émotions, pareilles à celles que déjà Charles-Ferdinand, et lui seul dans sa vie, avait su plusieurs fois susciter en elle, remplissaient son cœur d'une admiration douce et tendre. Oui, elle l'aimait!... elle l'aimait de toutes les forces de son âme juvénile; et pourtant, elle hésitait encore.

Si seulement, en ce moment-là, elle avait écouté ses hésitations!... Si, au lieu de se laisser entraîner, aveuglée par le charme que lui infiltrait la présence du Roi, elle avait résisté!... Ce combat, le Roi le vit-il? le devina-t-il?...

Subitement, un cri de joie s'échappa de son cœur. En un instant, ses bras enveloppent cette femme aimée et des baisers délirants, qu'il ne sait plus retenir, pleuvent sur la princesse.

— « Tu m'aimes!... tu m'aimes!... Ah! ne t'en défends pas!... ne dis pas non! Tu m'aimes comme je t'aime; je le hume dans le soupir qui s'exhale de ta poitrine, dans l'haleine de tes lèvres, dans l'humidité de tes beaux yeux! Tu seras ma femme, entends-tu bien? ma femme!... la femme bien-aimée de ton Roi!... Plus d'objections : j'ai songé à tout. J'ai écrit à l'Empereur du Caucase, le priant de changer de poste le prince de Mineleko. Ma demande a été accueillie; de Mineleko ne reviendra plus ici. Au-

jourd'hui même, tu porteras au parquet ta plainte en divorce, et ta porte, pour jamais, sera défendue à cet homme !

— Et si vous cessiez un jour de m'aimer ?... » Comme un soupir douloureux, cette phrase s'échappa des lèvres de Nadjeska Ivanowna, que celles du Roi tenait hermétiquement closes sous les siennes.

— « Le soleil cessera-t-il jamais de luire ? » — lui répondit-il doucement.

Nadjeska Ivanowna était dans un moment de bonheur tellement enivrant qu'elle ne put résister plus longtemps. La tenant serrée contre son cœur, le Roi, en termes ardents, lui dépeignait l'avenir, cet avenir toujours idéal quand il est représenté par d'ardentes paroles d'amour, mais que la réalité n'atteint jamais.

Avant le départ de Sa Majesté, toutes les questions furent tranchées. La princesse enverrait chercher un avocat que le Roi lui recommandait ; elle ne reverrait plus de Mineleko, — et c'était là encore une trop légère punition, disait le Roi, car si la justice avait suivi son cours, c'était deux ans de prison, et par conséquent l'anéantissement complet de toute sa carrière, que son lâche outrage lui eût apporté, sans parler du meurtre du valet dans lequel, avec ou sans raison, la justice croyait voir les mains du

prince qui, dans ses accès de rage, devenait un fou dangereux et même criminel.

Nadjeska Ivanowna, avec colère, voulut l'interrompre.

— « Ne l'excusez pas ! » — lui dit le Roi en lui fermant la bouche par un long baiser, et en l'assurant sous les serments les plus formels qu'il l'épouserait dès que le temps imposé par la loi serait écoulé après le prononcé du divorce. Du reste, le cas de Mme de Mineleko était si clair qu'elle n'aurait pas l'ombre d'une difficulté à voir sa demande agréée.

XXVI

Monsieur de Mineleko, le cinquième soir de son arrivée dans la capitale du Caucase, et par conséquent le neuvième après son départ de la Residenz thessalienne, ne reçut pas sur la santé de sa femme les dépêches accoutumées. Des affaires très graves le retenaient, ce qui le contrariait fort, car ses malles étaient à peine débouclées que d'obligeants amis, toujours empressés à propager les mauvaises nouvelles, lui avaient très secrètement appris que le Roi de Thessalie sollicitait et avait obtenu de son cousin du Caucase le rappel de son ambassadeur. Déjà même on en désignait le successeur. Quoi que fît de Mineleko pour les connaître, il ne put savoir les motifs allégués par la cour thessalienne.

Ceci ne laissait pas que de l'inquiéter, et, pour le moment, rendait impossible son retour en

Thessalie. Sa conscience aux abois lui disait bien la cause de sa disgrâce, il croyait même la situation encore plus grave, car il savait qu'en Thessalie, où l'autocratie n'était pas absolue comme au Caucase, les tribunaux étaient indépendants du Roi. Il se disait que, malgré les efforts de Charles-Ferdinand XVIII, les bouquetières pouvaient avoir parlé d'une façon plus précise, et le groom s'être départi de son mutisme. Sa Majesté sans doute aurait grand mal à étouffer l'affaire. D'un autre côté, il connaissait les habitudes de son pays. Il savait comment, sous prétexte de vous faire changer d'air si, en haut lieu, on se trouve offensé, on vous expédie vivement et facilement sur les côtes du Pacifique. Donc, il pensait que, pour le moment, il serait plus prudent de ne rien approfondir et de rester là où il était.

Douze jours après son installation au Caucase, il reçut un choc sous le coup duquel il resta terrassé.

— « Un grand pli pour Son Altesse. »

C'était encore Vassili, le fidèle Vassili, qui, ayant suivi son maître dans sa disgrâce, parlait ainsi en lui tendant une lettre qui portait le sceau officiel.

Pourquoi, à cette nouvelle bien simple pour-

tant, un étrange battement agita-t-il le cœur de de Mineleko?

Lentement, il monta l'escalier, déterminé à n'ouvrir le pli que quand il se trouverait bien seul.

Arrivé dans sa chambre, un instant il s'accouda sur l'appui d'une des fenêtres restée ouverte; le front reposant sur sa large main, ses doigts perdus dans son épaisse chevelure, vraie crinière noire et drue que soulevait le vent, il écoutait distraitement les rumeurs confuses et lointaines qui s'élevaient des champs ensommeillés, concert harmonieux de l'eau, des arbres et du zéphire, chant du soir de la nature reconnaissante, langage divin des nuits étoilées et sereines. La lune, comme un disque d'argent, répandait une clarté qui semblait éclairer son âme ténébreuse. A toutes ces voix, à tous ces murmures répondaient les tressaillements d'une conscience en reproche: les mois, les semaines, les heures mêmes des premiers temps de son mariage se pressaient en foule dans sa tête alourdie.

Comme la petite Nadjeska Ivanowna aimait le langage muet et sublime de ces nuits-là! Qu'il se moquait alors des idées romanesques qui traversaient cette mignonne tête fantasque, toute pleine de merveilleux! A son tour, il se

sent porté vers ces beautés qu'il connaît à peine. Ah! s'il lui était donné de recommencer le passé! s'il avait su modérer son caractère sombre et jaloux, il ne se trouverait pas à présent dans cette impasse terrible!

Tout à coup, il pense au pli, reçu et resté intact; il faut pourtant se résoudre à en briser le cachet. A regret il quitte la fenêtre, et vient tristement s'asseoir près de la table, où brûle une lampe que Vassili vient d'y placer.

— « Son Altesse a-t-elle encore besoin de moi? — demande le fidèle serviteur.

— Tu peux te retirer; je sonnerai quand ta présence me sera nécessaire. »

Vassili salue profondément; de Mineleko enfin ouvre le pli...

Aussitôt, une imprécation terrible se fait entendre. Le prince debout, chancelant, la lettre à la main, regarde autour de lui; sa pupille démesurément dilatée n'aperçoit rien... rien que la nouvelle terrifiante de laquelle il doute encore.

Ce message appréhendé, c'est la demande en divorce de la princesse, très nettement formulée par son avocat: « demande » ajoutait ce dernier — « déjà envoyée au ministère. »

Pendant plus d'une heure, avec ce regard stupide qui embrasse tout et ne voit rien, l'am-

bassadeur reste là, cloué, anéanti sur son fauteuil. Une pensée seule survit à la catastrophe qui l'accable :

Ah! c'était donc pour cela que le Roi l'avait congédié! C'était pour mieux circonvenir la jeune femme... sa femme!... sa Nadjeska Ivanowna! la vie de sa vie! qu'il l'avait si vivement éloigné... « Ah! scélérat!... monstre! tu me le paieras!... je jure que tu me le paieras! Dussé-je périr avec toi, je te tuerai! »

La fureur du prince, cette fureur folle qui l'entraînait toujours à faire des choses insensées, se réveillait avec toute sa force sauvage.

Vassili attendait dans une chambre près de celle du prince. Depuis longtemps, le dévoué serviteur connaissait à ne pas s'y méprendre les symptômes précurseurs des accès de rage de son maître. Mais, l'ayant bercé tout enfant, il le connaissait si bien qu'il savait d'une façon absolue que, s'il était violent, du moins il ne descendrait jamais jusqu'au crime; aussi, lorsque tous le soupçonnaient lors de l'assassinat de Kassan, une voix intérieure disait impérieusement au frère de la victime qu'il était impossible, impossible que ce maître, qui pleurait le serviteur presque autant que lui, Vassili, que ce maître fût coupable!

Lors de l'agression de la forêt, au contraire, il

n'avait pas hésité à croire que c'était de Mineleko qui avait tout fait; la disgrâce qui, de près, avait suivi cette violence, ne l'avait point surpris.

En entendant dans l'appartement du prince les pas précipités et désordonnés qui succédaient au silence profond de tout à l'heure, Vassili se douta que quelque chose d'anormal se passait. Il eut peur:

Mon Dieu! si encore il avait seulement quelque influence sur l'ambassadeur! s'il lui était permis d'entrer et de lui dire: « Maître, mon maître! écoutez un homme qui vous est tout dévoué! Au lieu d'agir sous l'influence d'une colère impuissante, calmez-vous!... revenez à vous! »

Mais le malheureux n'osait pas. Pourtant, à la fin, n'y tenant plus, et craignant une catastrophe irréparable, il se décida à frapper doucement. D'abord, il n'obtient pas de réponse; mais il ne se rebute pas, et sa persévérance est enfin récompensée. Une voix altérée demande:

— « Qui est là?

— Monsieur l'ambassadeur, c'est moi, Vassili...

— Que me voulez-vous?

— Que Votre Excellence me permette d'entrer. »

La porte s'ouvre. Le prince était si changé,

si terrible à voir que le vieillard recula épouvanté.

— « Mon maître ! mon cher maître ! — s'écria-il, — je ne suis qu'une bête, je le sais, mais une bête qui vous est toute dévouée. Plus calme et plus réfléchi que Votre Altesse, je la supplie, comme Elle n'a pour l'instant pas d'autre dévouement autour d'Elle, de bien vouloir tout dire à son serviteur et de se laisser un peu conseiller par lui. »

Il fallait à Vassili un intérêt, un amour tout-puissant pour son maître pour oser lui parler ainsi. De Mineleko, le cœur brisé, fut touché de cette grande preuve d'affection.

— « Pauvre brave ! — dit-il. — Tu m'aimes, alors ?... tu m'aimes, malgré mon caractère, malgré mes brutalités ?... Et eux... »

Il ricana férocement et montra ce qu'il venait de recevoir et où ces adjectifs : « brute » et « bourru » étaient écrits en parlant de lui. Vassili y jeta les yeux ; en un instant, il comprit tout. Il fut atterré.

— « Monseigneur, — dit-il, — dès demain il faudra voir un avocat que vous choisirez parmi les plus célèbres ; pour ce soir, il n'y a rien à faire qu'à essayer de vous calmer, de dormir. Vos idées, après un repos, seront plus justes, plus lucides.

— Essayer de me calmer! Essayer de dormir!... — Et le ricanement de de Mineleko s'accrut encore. — Pourrais-tu dormir, toi, si quelqu'un te venait arracher le cœur?

— Non, monseigneur. Je vous sais malheureux et je veux, dans la mesure de mes forces, vous aider à recouvrer la tranquillité perdue. Mais que vous reste-t-il à faire en ce moment? »

Le pauvre vieux avait raison. Avec des mains tendres comme celle d'une femme, il commença à dévêtir son maître qui, complètement inconscient de ce qui se passait autour de lui, se laissait faire comme un enfant.

Malgré toute la fureur qui l'étreignait, de Mineleko reconnaissait combien il avait été coupable. Cravacher sa femme! une princesse de Mineleko! Était-ce étonnant qu'après cela elle demandât son divorce?

Nous ne nous étendrons pas plus longtemps sur le désespoir du malheureux.

Le lendemain, le prince de Mineleko fit appeler un des premiers avocats du barreau de la capitale du Caucase. Il résulta de cette visite que, le jour même, une sommation à l'adresse de Mme de Mineleko partit pour la Thessalie. Par ce pli, le prince faisait savoir à Nadjeska Ivanowna que, bien que son rappel du poste d'ambassadeur à la cour de Thessalie ne fût pas

officiel, il ne devait pas, jusqu'à nouvel ordre, retourner dans ce pays, et que, restant pour le moment dans la capitale du Caucase, il la sommait de réintégrer le domicile conjugal.

A cette sommation, le courrier suivant rapporta cette simple réponse : « Jamais ! » signée « Nadjeska Ivanowna de Narish. »

Ainsi, même le nom qu'il lui avait donné, elle le lui rejetait! Vraiment, tout était bien fini entre eux.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



SECONDE PARTIE

I

Le divorce du prince et de la princesse de Mineleko fut vite décidé, et le procès gagné par la princesse, qui triompha sur tous les points. La cour suprême trouva au chapitre « brutalités, voies de fait, » les charges les plus écrasantes contre l'ambassadeur. La garde des enfants échut aussi à la princesse, qui s'en était toujours montrée digne ; le père n'eut que

le droit de les voir à certaines époques déterminées par la loi, et encore les entrevues ne pouvaient-elles avoir lieu que devant témoins.

Ces événements ne se passèrent pas aussi rapidement que nous les racontons. Toutes les formalités inhérentes à un procès suivirent leur cours, et la chose ne dura pas moins de trois mois. Quand tout fut terminé, on était au mois d'août.

Le bruit du « scandale Mineleko », comme on appelait l'affaire de l'ex-ambassadeur du Caucase, se serait éteint devant d'autres nouvelles et d'autres faits divers, si, peu à peu et malgré le silence qu'en avaient gardé les feuilles caucasiennes, une histoire extraordinaire, incroyable, ne fût tombée comme un coup de massue au milieu de la noblesse thessalienne. Certes, la chose était fort étonnante ; et ce fut une vraie commotion dans Residenz-Stadt. Ce bruit singulier, le voici : On chuchotait, dans la capitale du Caucase où le procès avait eu lieu, qu'à cette partie de l'interrogatoire : « Qui a pu écrire cette lettre anonyme ? » un témoin s'était levé, demandant la parole. Cet homme était Bolski. Invité à s'expliquer :

— « Monsieur le président, — dit-il, — voici ce billet néfaste, cause de tout le mal. J'en ai découvert l'auteur ; il touche de près à l'aristocratie

de son pays, car c'est un comte thessalien. Dois-je le nommer ? »

Cette déclaration amena une stupéfaction générale ; chacun s'entre-regarda, étonné, abasourdi.

Dimitri Feodorowitch n'avait encore rien dit de sa découverte. Il craignait tant les emportements du caractère violent du prince, qu'il avait préféré tout lui taire jusqu'au jour où la justice siègerait.

Dès que de Mineleko, le premier soir qu'il l'avait fait venir, lui avait montré la missive arrachée à la princesse, Bolski avait reconnu que la lettre anonyme et ce pli venaient de la même main, quoique tous deux fussent d'une écriture déguisée. Il avait là-dessus basé son enquête.

De Mineleko, au témoignage de son agent, bondit comme un lion sous le coup de fouet du dompteur.

— « J'exige — s'écrie-t-il — que le nom de cet homme soit livré à la vindicte publique ! »

L'anxiété est extrême : on craint !... on désire !... Quel est le vil seigneur qui n'a pas le courage de ses actes ?

La voix claire et ferme de Bolski jette alors au mépris de tous un nom jusqu'alors respecté, le nom de Heiligenthal :

— « C'est le comte Waldemar de Heiligenthal ! »

— « Alors, c'est lui !... lui ! qui a tué mon serviteur ! » — avait dit le prince à ses avocats.

Le prince avait voulu poursuivre l'affaire, mais on lui fit remarquer que bien que vraisemblablement Heiligenthal fût le meurtrier, la lettre arrachée à la princesse ne prouvait rien, absolument rien. Il demandait quand elle finirait par lui accorder un rendez-vous. Était-il prouvé que ce rendez-vous ait jamais eu lieu ? Rien absolument ne l'indiquait.

Avec la rapidité de la foudre, toute cette histoire, comme une bombe fulminante, vint éclater en Thessalie.

Waldemar tenta d'abord de nier, mais cela lui fut impossible ; Bolski avait pris toutes ses précautions pour que la vengeance de de Minelko fût complète. Avec la persévérance d'un fanatique convaincu de sa cause, Dimitri Feodorowitch avait su découvrir la servante par laquelle Waldemar avait fait remettre le pli ; le témoignage de cette fille était écrasant.

La disgrâce de Waldemar fut terrible ; aucun de ses amis ou camarades de la veille ne voulut plus lui donner la main. Walpurga fut consternée du coup qui accablait son frère ; cependant elle ne perdit pas son titre de demoiselle

d'honneur. On la plaignit sincèrement, et la protection vive et affectueuse que lui accordèrent les princesses royales, très affligées du malheur qui croulait sur elle, détourna de sa tête la honte, l'anathème qui pesaient sur Waldemar; et quant à l'assassinat de Kassan, l'idée qu'il en eut été l'auteur paraissait si absurde et si impossible, il put avec tant de facilité prouver un alibi pour la nuit du meurtre, qu'on ne s'arrêta pas un instant à cette accusation. Pour montrer que plus que jamais Walpurga était bien en cour, la princesse fiancée se fit constamment accompagner par la jeune comtesse.

Walpurga aimait tendrement son frère; à présent, sa pensée se partageait également entre lui, dont elle s'inquiétait, et Conrad, qu'elle adorait. Qu'allait devenir le pauvre rejeté de tous! Plus affecté qu'il ne voulait le laisser paraître, la honte qui avait rejailli sur lui l'obsédait.

Son âme altière se refusant à reconnaître combien le repentir et l'aveu réhabilitent le coupable, il allait, soutenant à tous que cette infernale histoire de la lettre anonyme n'était qu'une odieuse machination ourdie par une ignoble fille de bas étage dans l'espoir d'empocher quelque argent. Mais quoi qu'il put dire, personne ne le crut.

Le désespoir était devenu son hôte habituel;

le remords l'accablait ; il ne mangeait plus, ne riait jamais. Comme tous, embarrassés en sa présence, affectaient ostensiblement de l'éviter, il ne sortait plus au grand jour. Attendant la nuit, comme une bête nuisible et malfaisante il se faufilait dans les chemins isolés, cherchant à respirer l'air pur dont sa poitrine desséchée aussi bien que sa tête enfiévrée avaient un si grand besoin. Malgré toute la poésie des champs endormis, malgré la senteur des haies de sureaux et d'aubépines, malgré les parfums qui s'échappaient des fleurs trop épanouies d'août, malgré l'obscurité du firmament tout piqué de mille feux, le malheureux homme restait indifférent à ces beautés. Pour lui, marcher était un besoin mais aussi une peine ; reposer, une nécessité aussi bien qu'un fardeau ; car, quelque chose qu'il eut voulu entreprendre, partout il se trouvait vis-à-vis des mêmes obstacles : son déshonneur, sa félonie. Un proverbe allemand dit que : « Celui qui creuse un trou pour autrui y tombe souvent lui-même » ; n'était-ce pas le cas du jeune homme ! Cette lettre anonyme, il l'avait envoyée dans l'espoir d'arriver à éveiller la jalousie de l'ambassadeur contre le Roi, et aussi d'empêcher que Nadjeska Ivanowna continuât avec ce dernier ce qu'il appelait ses « infernales coquetteries ». Et qu'avait-il amené ? 1° un divorce

qui livrait complètement celle dont il était si éperdument amoureux au Roi, rival bien plus sérieux que le terrible ambassadeur ; 2° sa honte éternelle, tache indélébile dont son front resterait à jamais marqué.

Quoique personne n'eut pu soupçonner que le Roi allait épouser Mme de Mineleko, — Heiligenthal pas plus que les autres ; — quoique Nadjeska Ivanowna eut vécu de la façon la plus réservée et la plus retirée pendant le temps des débats du divorce, une rumeur sourde commençait à planer dans toute la ville. On se disait tout bas, bien bas, que plus que jamais le Roi aimait éperdument la jeune et ravissante princesse.

Pour Waldemar, nature qui n'avait de noble que les parchemins de ses ancêtres, une autre cause, plus grave pour lui peut-être que le remords de son infâme conduite, ne contribuait pas peu à entretenir l'inquiétude dont son cœur était déchiré. Comme nous tous, Heiligenthal tenait à la vie; quel que soit le but que nous nous y soyons proposé, quel que soit le chemin que nous nous y soyons tracé, *vivre est vivre,* disent les sceptiques, et le jeune comte était de leur avis. Or, avant que Bolski eut, en plein tribunal, livré son nom à la réprobation générale, Heiligenthal n'ignorait point que de Mineleko

n'avait cessé de répéter à qui voulait l'entendre : « Si jamais je découvre le lâche auteur de cette lettre infernale, — et je le découvrirai, dussé-je remuer ciel et terre! — quel qu'il soit, quelqu'endroit qu'il habite, j'irai et je le tuerai ! » Maintenant, le prince savait... et il était homme à exécuter sa menace. Assurément, il trouverait moyen de mettre la main sur Heiligenthal. Déjà Waldemar croyait s'apercevoir que, depuis quelque temps, un homme, qu'il reconnaissait pour l'avoir vu autrefois attaché à l'ambassade du Caucase, paraissait le filer partout où il allait.

Il savait que, par l'influence qu'avait su exercer le Roi de Thessalie sur l'Empereur du Caucase, de Mineleko, ayant été envoyé dans les vingt-quatre heures après son procès en mission lointaine par son gouvernement dans l'Empire-Céleste pour décider une question de frontières, ne pouvait encore paraître. L'ambassadeur craignait-il que Heiligenthal ne prît la fuite d'un pays où il était maintenant un disgracié ? Certes, oui ! et il le faisait secrètement surveiller pour qu'il ne lui échappât pas. Mais de Mineleko n'avait pas besoin de craindre. Waldemar, rivé à son emploi, trop pauvre pour voyager, était obligé de rester. Le terrible ambassadeur retrouverait sa proie, quelque tard que ce fût.

II

Dix mois après ces événements, c'est-à-dire le 22 juin, le jour fixé pour la célébration du mariage de la princesse Augusta avec le prince Georges de Pattenpouff était arrivé. La cérémonie devait avoir lieu en grande pompe à l'église du château. Pour en marquer la solennité, non seulement l'Impératrice des Hindoustans, l'auguste grand'-mère des princesses de Thessalie, devait, avec son inséparable fille, la princesse Corysande, y assister, mais encore le prince de Delhi, prince héréditaire de la couronne hindoustane, avait promis de venir accompagné de sa femme et de leurs filles. Le prince et la princesse impériale de Babylone et leurs enfants y devaient être, ainsi que grand nombre d'autres personnages de sang impérial ou royal. On y remarquerait aussi le duc d'Afrique, *last but not least*, puis-

qu'il était un prince héréditaire bon à marier, fils aîné d'un de ces petits rois d'opéra-comique qui se lèvent à l'Orient, devenu la serre chaude où éclosent quantité de ces têtes couronnées destinées à être un jour, par la houle d'une révolution ou d'une guerre, aussi vite emportées que l'écume des circonstances les a facilement apportées. Maintenant, cailloux inutiles, ils deviennent, au gré et suivant l'intérêt des grandes puissances, autant de bâtons nichés dans les roues de la politique de l'Europe, qu'ils dérangent souvent.

Toutes les femmes et les fillettes de la ville n'avaient plus qu'une occupation, un souci bien absorbant : connaître le trousseau de la royale mariée, magnifique présent de l'Impératrice des Hindoustans. Tout autres questions disparaissaient devant celles-ci : Combien a-t-elle de robes? Comment, en quoi sont-elles? Quel est le nombre de ses chemises, de ses jupons? Les ménagères sérieuses, pensant plus au solide qu'aux colifichets, cherchaient à deviner combien la jeune mariée aurait de draps de lit, de taies d'oreiller, etc., etc., de caleçons, de camisoles...

Puis, c'était le chapitre des bijoux. Celui-ci, par exemple, devenait inépuisable pour ces imaginations de jeunes filles ne possédant que quel-

ques petites croix ou médaillons sans valeur. On savait que le Roi allait donner une superbe parure de diamants. Déjà, dans la vitrine de Knapp, le joaillier de la cour, se dressait le diadème, semblable à un ruissellement de feu liquide, posé sur un coussin de velours bleu de ciel. Combien d'yeux féminins, en voyant cette merveille, restaient là ébahis, enviant le bonheur de cette blonde fille de roi ! A ce trésor sans prix s'en ajoutaient bien d'autres : c'étaient une splendide rivière tout en brillants; plus loin, des boucles d'oreilles dont les perles fines, vraies trouvailles rapportées des mers lointaines, étaient grosses comme un œuf de roitelet; là, des fleurs détachées qui, semblables au ver luisant dont la clarté se trahit sous le brin d'herbe, devaient, comme des scintillements de flammes, briller bientôt dans la coiffure de la jeune épousée.

Tous s'étaient donné le mot pour créer des chefs-d'œuvre. La couturière de la cour, Fraulein Schafskopf, exhibait des magnificences en fait de robes. Que ces négligés du matin étaient beaux ! Comment ne pas aimer la femme qui, ainsi vêtue, semblait à plaisir cacher des charmes qu'elle laissait deviner ?

Quelles tortures pour Walpurga, obligée d'accompagner la princesse fiancée. A toutes

ces sorties, la pauvre jeune fille pensait davantage à son beau Conrad, qu'elle aimait si éperdument. Mais l'intensité de ses sentiments n'augmentait pas les chances de son mariage. Son père et sa mère, malgré la disgrâce de leur fils, restaient insensibles et implacables : Walpurga n'appartiendrait jamais qu'à un homme ayant rang dans la noblesse, tandis que l'anoblissement sur lequel comptaient tant Mme Haller et son fils n'avançait pas.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Walpurga s'était confiée aux jeunes princesses; elle leur avait raconté tout son roman d'amour, avec ses craintes et ses espérances. Les jeunes confidentes s'y étaient intéressées, et bien souvent en parlaient à leur père. Mais Charles-Ferdinand restait inexorable. Quelle raison y avait-il pour anoblir la famille Haller? Certes, la petite comtesse était charmante, Conrad joli cavalier; mais ce n'était pas assez. « Suffit-il qu'une fille de haute race vienne s'éprendre follement d'un bourgeois, pour que ce bourgeois obtienne des titres qui ne sont dus qu'à la naissance ou à des mérites exceptionnels? » avaient répondu les renfrognés ministres, plus ou moins tous vieux et égoïstes, à Sa Majesté qui avait daigné leur soumettre la question.

Les circonstances insolites qui venaient d'hé-

·isser la vie de Mme de Mineleko, avaient empê-
.hé Walpurga de beaucoup la voir, et aussi de
levenir assez intime avec elle pour lui demander
;on appui auprès du Roi. Du reste, la liaison
:out incertaine du Roi et de Mme de Mineleko,
le léger doute au sujet des relations de son frère
avec l'ambassadrice qui avait surgi en elle,
même avant les révélations du divorce dévoilant
le rôle de Waldemar auprès de la princesse,
eussent empêché Mlle de Heiligenthal, avec son
tact exquis, de jamais lui adresser une pareille
prière. Et maintenant, après la lâcheté de son
frère envers l'ambassadrice, elle ne pouvait assez
s'applaudir de n'avoir pas parlé.

Mme Haller devenait plus amère de jour en en jour. Son Conrad! son beau Conrad! il y avait-il son égal dans la garde du Roi, le régiment choisi de la Thessalie? Qui portait la tête avec une désinvolture aussi royale que lui? Ne le remarquait-on pas, et toujours, et partout? N'eut-on pas cru facilement qu'il était fils de prince, plutôt qu'enfant de la bourgeoisie?

Quant à Mme de Mineleko, elle ne sortait maintenant jamais qu'entre ses deux bébés sur les bras de leurs nourrices. C'était un ravissant spectacle que celui de cette mère si jeune, avec ses enfants si beaux.

La princesse n'avait pas peu souffert pendant

ce temps tout rempli d'anxiétés, d'incertitudes. De nouveau, des sentiments contradictoires se heurtaient dans son pauvre cœur. Au fond, elle s'apitoyait souvent sur le sort de son mari ; le malheureux aimait tant ses bébés ! et désormais il les verrait si peu. Et elle ? La violence même de la jalousie du prince n'était-elle pas une preuve de l'amour qu'il lui avait voué ? Cette pensée, comme une vive douleur, transperçait profondément le cœur tendre de l'épouse ainsi que celui de la mère.

Loin de lui, n'ayant plus à souffrir de ses brutalités ni de ses emportements, Nadjeska Ivanowna oubliait maintenant tous les travers du mari divorcé, pour ne plus penser qu'à ses bonnes et grandes qualités. Son âme compatissante souffrait de ses souffrances. Maintenant, pour l'excuser, lui, l'absent, le délaissé, elle cherchait à s'accuser. Malgré ses violences injustes, ses reproches blessants, de combien d'attentions dévouées, d'affection tendre ne l'avait-il pas entourée ? Ce mari bourru avait quelquefois des soins de mère. Elle se rappelait que pendant la fièvre violente qu'elle eût à la suite du duel dans lequel il avait tué X***, il l'avait veillée pendant vingt nuits et vingt jours, refusant de la confier à d'autres mains et s'obstinant à ne prendre ni repos ni trêve tant que cette chère aimée serait

en danger. Sa vie, celle de ses bébés chéris, car elle était enceinte alors, n'était-ce pas à lui qu'elle les devait ? Que de dévouement alors !... que de bonté ! Mais, à peine guérie, les soupçons, les jalousies, la vie d'avant enfin, avait repris de plus belle. Oui, il devait bien souffrir, ce lion aux ongles rognés, aux dents limées ! Hélas ! si elle était à sa place, combien elle serait malheureuse, désespérée. Ne plus voir ses chers enfants !... ne plus, à toute heure, à tout instant, étreindre sur son cœur ces adorés petits anges ! quel supplice !

III

QUELQUES soirs avant le jour où allait se célébrer le mariage de la princesse Augusta, le Roi vint rendre visite à Nadjeska. Il était radieux, car il devenait de jour en jour plus passionnément amoureux. Depuis les événements pénibles qu'elle venait de traverser et dont son cœur était encore tout saignant, Nadjeska Ivanowna avait adopté comme siennes les couleurs noire et blanche; n'étaient-elles pas vraiment les seules qui fussent en harmonie avec les pensées de son âme? tour à tour en deuil d'un passé peut-être regretté, ou pleine d'espoir en un avenir quelquefois appréhendé...

Quand on lui annonça le Roi, bien qu'elle sut qu'il venait pour accomplir la promesse faite, un léger sentiment qu'elle n'aurait su expliquer traversa son cœur.

Le temps légal après lequel elle pouvait se remarier venait d'expirer.

A peine le domestique avait-il quitté l'appartement, que le Roi, s'élançant vers Nadjeska Ivanowna, la pressa tendrement sur son cœur.

— « Doutes-tu de moi maintenant, maintenant que je viens à toi, heureux de tenir la foi jurée qui va faire le bonheur, la joie de nos deux vies?

— Ai-je jamais douté de Votre Majesté?

— Ah! brisons là les vaines formules du rang, et appelle-moi ton mari, ton esclave, ta chose, car je serai tout cela! Tout s'unit pour faire luire sur nous d'heureux présages. Ma fille aînée entre dans son nouveau bonheur dans huit jours, et nous, nous nous marierons en même temps. Notre mariage devra être tenu secret pourtant jusqu'à ce que ce soit un fait accompli, à cause...

— A cause de l'Impératrice des Hindoustans, n'est-ce pas? — exclama Nadjeska Ivanowna. — Oui, vous avez raison... *tu* as raison! — ajouta-t-elle plus tendrement, se glissant, pleine de confiance, dans les bras du Roi.

— Et quand arrive l'Impératrice? — demanda subitement Mme de Mineleko.

— Après-demain. Je reçois à l'instant une dépêche m'annonçant cette nouvelle. Elle veut

être ici quelques jours avant le mariage d'Augusta.

— Mais son rêve le plus cher n'est-il pas de vous marier avec la princesse Corysande?

— Peut-être, mais on ne commande pas à son cœur.

— Oh! Sire! —dit Nadjeska Ivanowna, prise d'une crainte instinctive, — réfléchissez bien à ce que vous allez faire avant de vous unir à moi par les liens sacrés du mariage; pesez bien tout: il en est temps encore! Je vous en prie, ne vous engagez pas de suite... attendez... attendons. Qui nous presse? Ah! si un jour vous alliez avoir des regrets, me faire des reproches! Si le monde, si surtout la famille royale allait me blâmer, me jeter à la tête que j'ai été une intrigante, cherchant à vous circonvenir! Oh! Sire!... mon Roi!...

— Rassurez-vous, ma bien-aimée, on ne vous jettera jamais que ceci à la tête... » — Et, tirant un écrin qu'il avait jusque-là tenu caché, le Roi l'offrit à la jeune femme toute tremblante.

Faisant aussitôt jouer le ressort de la boîte, le couvercle s'ouvrit et un splendide diadème tout ruisselant de pierreries apparut aux yeux éblouis de la princesse.

— « Tous les diamants que vous teniez de votre premier mari, vous les avez délicatement

rendus; le second ne veut pas vous voir moins parée. Suivant les rites du cérémonial des fêtes, vous devez faire partie du cortège royal qui conduira ma fille jusqu'au pied des autels. Dans cette suite imposante, je veux que vous surpassiez toutes les autres femmes et en beauté et en magnificence; voilà donc le bandeau qui ceindra votre front, ô ma reine adorée!

— Vous êtes bon! vous êtes généreux!...

— Ne me remerciez pas, Nadjeska Ivanowa. Le bonheur que j'épouverai à vous voir ainsi, je me le suis ménagé en vrai égoïste; tout seul, je le goûterai; car si vous passez inaperçue pour tous les flatteurs qui m'entoureront de leurs compliments creux et faux, vous brillerez pour moi de tout l'éclat d'une étoile au milieu d'un ciel pur et transparent.

— Je ne veux plus que vous fassiez de folies pour moi. Votre femme sera contente et heureuse de vivre retirée. Dans aucun cas il ne faut qu'on puisse croire que je vous ai épousé par ambition, par amour du faste. Ma position deviendra si délicate, qu'il me faudra doublement faire attention à mes moindres actions ..»

Le divorce de la princesse la laissait dans une situation de fortune très modeste. Fièrement, elle avait refusé d'accepter la pension que la loi imposait au prince de lui faire.

Son père, dans ses dernières années, de plus que ses pertes au baccarat avait joué à la Bourse, et une grande partie de sa fortune était restée accrochée aux épines et aux ronces de la spéculation. Le vieux domaine des bords de la mer Noire était maintenant le plus clair de la fortune de la jeune femme, et on peut s'imaginer le peu que rapporte une propriété pareille, située dans un endroit aussi isolé, aussi sauvage : à peine de quoi vivre pour elle et ses filles.

Mme de Mineleko (nous continuerons à l'appeler ainsi) revint sur tous ces détails, mais le Roi, impatienté :

— « Eh! que me fait votre fortune! toutes les circonstances en dehors de vous sont pour moi de si mince importance que je ne veux plus en entendre parler. Désormais, vos intérêts me regarderont seul : laissez-moi le soin de m'en occuper. »

Quelques jours plus tard, le Roi fit venir le notaire de la maison royale, et lui fit part, confidentiellement, de son mariage projeté.

— « Je veux faire une donation à ma future femme, — dit-il. — Dressez-en un acte légal. »

Le notaire obéit.

Le Roi, qui savait jusqu'où Nadjeska Ivanowna aurait poussé la délicatesse, ne s'en ouvrit pas d'abord à elle, craignant qu'elle refusât

ce don. Plus tard, quand le mariage du Roi devint une cause célèbre sur laquelle s'abattirent tous les cancans des petits esprits inoccupés, chacun au moins se plut à rendre justice et hommage à l'absolu dédain de l'argent dont Mme de Mineleko avait fait preuve.

Malgré les envieux que lui attira sa haute fortune, malgré les propos malveillants, les reproches injustes que fit pleuvoir sur elle la malignité publique, la princesse resta inattaquable sur le chapitre du désintéressement.

Dans tout cet incident, dans tous ces pourparlers, la princesse fit preuve d'une délicatesse unique.

IV

Vue

L'IMPÉRATRICE des Hindoustans arriva au jour et à l'heure indiqués. Les habitants de la petite Residenz se portèrent en foule à la gare pour voir débarquer les illustres voyageuses.

Tous les carrosses de la cour, fraîchement revernis, faisaient assez bonne figure à la réception des richissimes Hindoues. Le Roi, dans un équipage à la Daumont, entouré de ses enfants, suivi des grands du royaume, se rendit au-devant de belle-maman.

Le train spécial qui amenait la famille impériale ne se fit pas attendre; à l'heure réglementaire il fut signalé, et bientôt après, au bruit assourdissant de ses sifflets, la machine, lançant ses jets de fumée et de vapeur, fit son entrée en gare. A peine la locomotive était-elle arrêtée, que le Roi de Thessalie s'avança, grave et ma-

jestueux, vers le wagon qui renfermait de si hauts personnages. La portière ouverte, le marchepied baissé, le souverain, les jeunes princesses et les jeunes princes pénétrèrent dans la voiture royale. Après avoir salué l'Impératrice des Hindoustans et sa suite, le Roi, toujours solennel, descendit le premier et s'empressa d'offrir la main à la souveraine. Petite, forte et trapue, portant bien ses soixante ans passés, elle était entièrement vêtue de noir. Sur sa tête était posé, sous un chapeau de crêpe anglais, le bonnet de veuve à la forme Marie-Stuart tel que le portent nos voisines d'outre-Manche.

Devant cette petite femme à la figure couperosée et rouge, s'inclinèrent respectueusement toutes les autorités civiles et militaires de la Thessalie venues en habit de gala ou en grand uniforme. Un instant après, suivie de cette ravissante grappe de princesses thessaliennes, débouchait la princesse Corysande, jeune fille de vingt-six ans, forte et petite comme sa mère. Elle n'était pas en deuil; elle portait un joli costume de drap anglais, bleu-marine. Puis suivaient les dames d'honneur, les aides de camp corrects, raides, avec tout le flegme de leur race affiché sur leurs traits comme en un programme.

Tout ce monde s'installa dans les carrosses de

la Cour, et le cortège, s'ébranlant de nouveau, se dirigea vers le château royal. Il y avait foule, ce jour-là, dans les rues de la petite Residenz; tous les curieux, et ils sont nombreux, là comme ailleurs, étaient dehors. Les voitures défilèrent promptement dans les larges rues aérées, si droites qu'on les dirait tirées au cordeau. Lancées au galop de leurs attelages, elles traversèrent d'abord les grandes places publiques, bordées de monuments modernes des plus variés; puis la longue rue Royale, la première qu'il fallait suivre en quittant la gare; enfin, on fila à travers la Luisen-Platz aux huit coins, la plus belle des places de la ville. Au milieu, se dresse la « Colonne de Louis », le plus remarquable souvenir commémoratif de la capitale, élevé à la mémoire d'un des fondateurs de la dynastie. De loin, ce monument a l'air d'une tour dont la hauteur totale est de trente-cinq mètres; c'est la Colonne Vendôme de Thessalie. Comme dans celle de Paris, on peut y pénétrer et la visiter, et si l'on se sent le courage de grimper cent soixante-douze marches d'un escalier circulaire protégé par une simple rampe de fer, on y jouit d'un magnifique panorama. Du côté du sud, la vue s'arrête sur la Luisen-Platz où s'élève un second palais, de moindre importance que le château royal, mais relié à celui-ci par une ga-

lerie vitrée. C'est là que généralement habite le prince héréditaire de la Thessalie, quand il se trouve qu'il est marié. Pendant sa visite, l'Impératrice des Hindoustans y doit résider.

Les carrosses royaux, vides de leurs illustres voyageurs, attendaient un certain temps devant l'entrée de ce petit palais, où l'on installait l'Impératrice.

Le Roi, après s'être assuré que rien ne manquait à « belle-maman », se retira, suivi de ses plus jeunes enfants. Les deux princesses aînées restèrent près de leur aïeule. Il remonta dans sa berline, attelée à quatre chevaux, et l'on partit au trot; quoique les deux palais soient reliés l'un à l'autre par une galerie vitrée, les deux portes d'entrées sont sur deux places différentes.

Le débarquement de la famille impériale de tous les Hindoustans allait mettre à l'envers ce pays vraiment patriarcal, où, pendant son séjour, toutes les habitudes seraient changées. Le petit dîner intime qui, le soir même, devait suivre la réception de la vieille Reine mère, avait été remis à neuf heures. Or, pour une Cour où un rien devient événement, cette dérogation aux coutumes invétérées ferait époque certainement. Neuf heures du soir! C'était l'habitude de l'Impératrice; il fallait s'y conformer. Que de-

viendraient tous ces estomacs qui, chaque jour, d'un bout de l'année à l'autre, et cela de temps immémorial, se mettaient à table à cinq heures ?... Pour la Residenz-Stadt, cette variante paraissait extraordinaire.

Le Roi, mettant à profit les quelques instants qui le laissaient libre entre l'arrivée de la vieille Impératrice et l'heure où il lui faudrait la rejoindre, accourut vivement chez Mme de Mineleko.

— « Peut-être ne pourrai-je revenir ce soir, ma bien-aimée, — lui dit-il tristement ; — j'en suis tout affligé. Pourquoi faut-il que cette lourde tâche de Roi et de gendre me tienne éloigné de toi que j'adore et aux pieds de qui je voudrais rester sans cesse ? Mais encore quelques jours, et je ne te quitterai plus ; encore quelques jours, et je serai à toi, comme toi-même tu seras à moi, pour jamais ! Ne plus être une heure, une seule heure sans toi ! vivre de ta vie !... Oh ! ce bonheur ! qu'il est lent à venir !... »

Après cette courte apparition du Roi, Nadjeska Ivanowna se trouva bien seule... Seule ?... était-ce bien vrai, ceci ? Oh ! non, car ne vivait-elle pas avec ses souvenirs du passé, ses pensées d'avenir...

Ce soir-là, elle reçut la visite de son avocat. A peine de retour du Caucase, où elle l'avait en-

voyé pour terminer toutes ses affaires de divorce, il venait lui rendre compte de la mission accomplie.

— « Princesse, tout est fini... Le prince de Mineleko, vous le savez, avant son départ, s'est enfin, mais non sans peine, soumis à toutes les conditions du jugement de la cour suprême.

« Le refus que vous lui avez fait de la pension qu'il devait vous servir pour vous et vos chers bébés, et qu'il a appris seulement à son arrivée dans l'Empire-Céleste, lui a été pénible; son cœur d'aigle en a saigné, m'ont écrit ceux qui l'entourent. Ah! le coup qui le frappe est, même pour sa rude nature, trop fort, trop lourd : il en est atterré!

« D'abord, avant de quitter l'Europe, il voulait venir ici, vous ressaisir malgré tout et vous emmener au loin avec lui; mais des influences en haut lieu ont agi; il a dû partir immédiatement. Puis on lui a fait comprendre que toute résistance devenait inutile. Le Roi de Thessalie a opéré une vive pression sur l'Empereur. Malgré le cas immense qu'il fait de l'ambassadeur du Caucase, Sa Majesté n'a pas hésité à lui faire savoir que s'il osait tenter de rentrer en Thessalie ou vous tourmenter de quelque façon que ce fût, une fois sa mission

terminée il l'enverrait, non pas comme ambassadeur dans une autre cour d'Europe, mais bien comme gouverneur dans une station éloignée du Pacifique. Vous comprenez qu'une menace aussi terrible a dû produire son effet.

— Est-il... bien changé?...— demanda Nadjeska Ivanowna, ne comprenant pas elle-même quel étrange intérêt l'attachait encore à cet homme. Mais il était le père de ses enfants, de ses pauvres bébés, et un tel lien ne s'annihile pas si vite.

— Oui, il est bien changé; du moins, il l'était, car je ne l'ai vu qu'avant son départ pour sa mission, d'où il pourra bientôt revenir, car dix mois presque se sont écoulés déjà depuis cette époque. Vraiment, il vous ferait peine à voir! Ce n'est plus que l'ombre de lui-même. Je crois que le remords qu'il éprouve de l'action brutale à laquelle il doit le divorce, le poursuit nuit et our. Être séparé de vous, sans aucun espoir de retour, lui semble au-dessus de ses forces. Quant à M. de Heiligenthal, qu'il appelle le larron, l'assassin de sa joie, de son bonheur, je serais bien étonné si l'ambassadeur, dès qu'il se verra libre, ne trouvait pas un jour ou l'autre le moyen de lui faire payer chèrement sa lâche infamie. J'ose vous le dire, madame, parce que je vous sais bonne et miséricordieuse, je suis parti de là-bas

et je reviens ici avec la ferme conviction que M. de Mineleko est à jamais voué au malheur, car il vous aime toujours. »

Nadjeska Ivanowna resta toute la soirée perdue dans une profonde rêverie. Cet homme, désormais seul, sans femme, sans enfants, puisque la loi les lui ôtait à la fois, occupait sa pensée presque entière.

— « Le prince m'a paru désespéré de la rigueur du tribunal qui ne lui laisse que le droit trop rare de voir ses enfants, » avait dit l'avocat.

Nadjeska Ivanowna avait été incapable d'en entendre davantage, une peine immense lui serrait le cœur. Le malheureux ! quel châtiment était le sien ! Et des larmes amères montant à ses yeux, elle pleura sur les souffrances de celui par qui elle avait tant souffert.

Ses bien-aimés enfants, ses fillettes toutes blanches et roses et déjà si tendres, elle aussi, elle allait les quitter. Oh ! pas pour longtemps, par exemple ! elle ne saurait vivre sans elles.

Pendant le court séjour qu'elle devait faire avec son royal époux dans un de ses châteaux éloignés de la capitale, Nadjeska Ivanowna, pour plus de sécurité, avait décidé qu'elle laisserait avec leurs nourrices, qu'elle savait leur être toutes dévouées, ces chers petits êtres sous la protection des sœurs de la Miséricorde. Là, à

l'abri de ce pieux et inviolable sanctuaire, elle n'aurait rien à redouter du violent de Mineleko, qui, apprenant son absence, en aurait profité peut-être pour lui faire enlever, lui voler, à l'aide de mains tierces puisqu'il ne pouvait agir lui-même, ses trésors, ses seuls bijoux.

Le couvent de Sainte-Marie de la Miséricorde n'était qu'à quelques heures seulement de la Residenz. Le village où se trouvait cet asile de la piété et du dévouement n'appartenait pas au sol thessalien. Perdu dans les cimes abruptes des montagnes environnantes, il marquait la première étape au delà de la frontière du royaume de Charles-Ferdinand de Thessalie.

Cependant, les quelques jours qui séparaient encore Mme de Mineleko de son mariage avec le Roi passèrent promptement, trop promptement peut-être au gré de ses désirs.

Bientôt cette seconde union serait à jamais consommée. Pour toujours, elle allait être au Roi ! Pour toujours aussi, de Mineleko serait *à jamais* désespéré. L'année écoulée à ses côtés, temps si court et pourtant si fertile en événements, ne serait plus qu'un souvenir... La réalité, la vie telle que son imagination vive la lui avait fait souhaiter, commencerait-elle ?

Hélas ! qui pourra jamais sonder les profon-

deurs de l'âme humaine, en connaître tous les replis !

Cette femme jeune et belle, née pour le bonheur, à la veille de le saisir, se prenait maintenant à regretter presque les combats livrés, les déceptions éprouvées ; c'est qu'elle le connaissait, ce passé, et en s'en séparant l'aimait presque. Que lui réservait cet avenir, qu'elle souhaitait tout en l'appréhendant.

La veille du jour mémorable où Mme de Mineleko devait devenir la femme du Roi, celui-ci vint à l'heure habituelle.

— « Demain !... c'est demain !... — dit-il, en pressant passionnément Nadjeska Ivanowna sur son cœur. — Oui, c'est demain, ma bien-aimée, que tu seras à moi, que tu deviendras ma femme pour toujours ! »

Devant tant d'effusion, de tendresse, Mme de Mineleko restait cependant inquiète, agitée.

— « Que dira l'Impératrice des Hindoustans, Sire, quand elle saura... Que fera-t-elle alors ?

— Quand elle le saura, il sera trop tard. Ce qu'elle fera ? je ne me le demande même pas, car qu'y a-t-il à faire contre les liens indissolubles qui vont nous attacher l'un à l'autre ? »

Le front de Nadjeska Ivanowna, resté tout pensif, s'éclaircit un peu. « Le Roi a raison », pensait-elle, essayant ainsi de se rassurer, de

repousser l'idée de malheur qui, malgré elle, l'obsédait. En effet, que pourrait faire la vieille souveraine une fois le mariage accompli?...

Pauvre Nadjeska Ivanowna! si elle avait pu savoir quel faible roseau était ce Roi, sur lequel elle croyait désormais pouvoir s'appuyer.

V

Le jour tant désiré par la jeune princesse Augusta, arriva enfin.

Le soleil voulant, lui aussi, apporter son offrande à la solennité de cette fête, s'était levé gai et radieux; ses rayons d'or et de pourpre se répandaient à foison sur la capitale thessalienne. Le ciel était pur et bleu; seul, un minuscule point noir, très éloigné encore, tachait l'horizon. Toute la ville était en émoi, car dans cette pauvre petite cour, empesée d'étiquette, le mariage de la fille aînée du Roi, rendu plus fastueux encore par la présence de l'Impératrice des Hindoustans et celle de son auguste fille la princesse Corysande, était un événement digne des annales de l'histoire. Toutes les dames d'honneur, les aides de camp, les maîtres et les maîtresses du palais étaient sur pied. La cérémonie royale devait avoir lieu à cinq heures du soir, et

tout s'y passerait avec le plus grand faste, comme à la grande cour de Babylone dont cette petite cour-là était, en tous points, le reflet absolu. Une imposante procession serait formée, et, pour se donner en spectacle aux invités, elle irait, comme un long cordon qui se déroule, en promenade de gala dans toutes les salles du palais.

Restées de bonne heure orphelines de mère, les royales et charmantes princesses avaient trouvé auprès de l'Impératrice des Hindoustans, leur aïeule, tout le dévouement, tout l'amour que la mort leur avait ravis. Cette femme austère trouvait pour ses petits-enfants des tendresses, des douceurs étonnantes. Quand la feue Reine, sa fille, lui avait été enlevée, elle s'était juré de déverser sur ces jeunes têtes tout ce que son cœur renfermait de maternel; ce serment, elle l'avait amplement tenu : ses enfants, elle les aimait à la manière des sauvages, sans restriction, sans mesure.

Le mariage du Roi avec Mme de Mineleko devait précéder de quelques heures seulement celui de la princesse aînée. Tenue très secrète, la cérémonie se célébrerait dans la chapelle du château; les témoins, au nombre desquels se trouvait M. de Brandt, tout dévoué à son maître, et

deux ou trois invités, avaient seuls été initiés au grand mystère.

Malgré le soleil qui riait, malgré le va-et-vient, la gaieté qui agitaient la Residenz, la matinée de ce grand jour s'était pour Nadjeska Ivanowna écoulée lente et sombre. Négligemment étendue sur un sofa, énervée par la chaleur excessive qui tombait du ciel comme un souffle de feu, la jeune femme se laissait aller à une profonde rêverie; tout son être semblait comme immobilisé par un spectacle intéressant. Seuls, ses yeux, grands et beaux, erraient vaguement des drapeaux aux guirlandes, de celles-ci aux oripeaux qui décoraient ou plutôt déparaient la ville, en lui donnant l'aspect d'une foire au pain d'épice. Quel pouvait être le sujet de ses pensées ?...Qui aurait pu le deviner, devant l'impassibilité de ses traits ordinairement si mobiles, si parlants ? Tout à coup, une visite inopinée vint l'arracher à ses songes. Bien qu'il n'en fût pas l'heure, la grande-maîtresse du palais demandait à lui parler. Mon Dieu! qu'y a-t-il? Comme le pauvre oiseau sur la branche, la nerveuse Nadjeska Ivanowna tremble sans cesse qu'une indiscrétion ne vienne révéler et entraver ce mariage si désiré, et pourtant si appréhendé! Rassurez-vous, chère épeurée! Mme la comtesse sera heureusement la dernière à connaître l'évé-

nement; gazette vivante, malgré l'immobilité qu'elle imposait à ses filles et aux demoiselles d'honneur, sa langue affilée l'aurait vite propagé. Elle ne sait rien et, comme tout le monde, ne connaîtra la vérité que quand ce sera chose accomplie.

La comtesse de Langweilig venait pour une petite question de cérémonial. Nous disons petite, ce n'est pas exact, car ce ne pouvait être futile pour elle, dont l'étroit cerveau n'était rempli que d'idées de préséance et d'étiquette. Mieux que personne, elle s'entendait à merveille à dresser toutes les filles d'honneur nouvellement arrivées, à éteindre leur esprit et à en faire de vrais mannequins, ne remuant qu'à heure et jour prévus. Il ne fallait rien de spontané devant des Majestés; à la Cour, suivant elle, rien n'égalait la science de museler ou de garrotter tous les instincts qui pouvaient surgir.

Les deux vieilles filles de Mme de Langweilig, fleurs bien fanées, très montées en graine et chez lesquelles elle avait étouffé toute personnalité, étaient les plus parfaits spécimens de ce qu'elle savait faire. Bien que les dots de Mlles de Langweilig fussent fort minces, la maman ne désespérait point de les marier; elle allait, toujours cherchant, à travers le monde, des gendres qu'elle saurait modeler, former. Peut-être serait-

ce à cette fête qu'elle rencontrerait la perle cherchée en vain jusqu'alors et si ardemment souhaitée? C'était un peu pour cela qu'elle venait ce matin chez Mme de Mineleko; il s'agissait de savoir si, dans l'arrangement de la procession royale, elle ne pourrait faire marcher sa fille Mina avec Boris Volkarski, parent très riche et éloigné de Mme de Mineleko, arrivé par hasard depuis peu en Thessalie.

— « Ah! mon Dieu! j'étouffe! — disait Mme de Langweilig en défaisant les brides de son chapeau; puis elle s'éventait bruyamment avec un grand éventail qu'elle portait toujours pendu à son long flanc. — Vous verrez, ma chère princesse, qu'il y aura de l'orage, et un orage terrible, qui éclatera, ce soir, juste au moment du grand défilé cérémonial!

— Oui, elle a raison, — se disait avec un étrange effroi la pauvre Nadjeska Ivanowna, — il y aura de l'orage... » Orage des éléments, orage des passions qui s'entre-choqueront furieusement.

Quand Mme de Langweilig, ayant arrangé à sa convenance l'incident Boris Volkarski, se retira, il était grandement temps que la princesse songeât à s'habiller pour la cérémonie privée du mariage qui devait l'unir au Roi. Nadjeska Ivanowna était sans force; deux fois elle faillit

se trouver mal pendant que sa femme de chambre l'habillait. Jamais émotion aussi intense ne s'était emparée d'elle. La grande armoire à glace devant laquelle elle était assise la reflétait toute blanche, dans sa robe printanière de crêpe mauve.

VI

La cérémonie va commencer... Le Roi et Mme de Mineleko, tous deux très pâles, très agités, mais d'une manière bien différente, sont debout devant l'autel. Un pasteur luthérien, enveloppé de son long surplis de soie noire, a entamé les prières, les versets du rite sacré duquel tout chant, toute musique, en un mot tout ce qui peut percer au dehors, a été soigneusement exclu : on se cache, on se presse. Depuis le matin, tout est prêt pour la fête du soir. Les hautes fenêtres ogivales, drapées d'ornementations plus luxueuses que de bon goût, laissent très difficilement pénétrer la lumière du jour qui, ainsi tamisée, répand dans la chapelle un aspect sombre et lugubre qui impressionne fortement. Où donc est cette joie, cette allégresse compagne ordinaire de tout mariage conclu par l'amour ?

Cependant, la chaleur devient de plus en plus excessive, l'air brûle ; on respire du feu. Tout à coup, comme le ministre du Seigneur va pour toujours unir les deux conjoints, un éclair, parti de l'orient, vient en longs zigzags déchirer la nue et traverser, pour ainsi dire, les grands vitraux placés au-dessus de l'autel.

Nadjeska Ivanowna, très impressionnée par l'orage qui se déchaîne avec tant de furie, et aussi mue par une secousse nerveuse plus forte que sa volonté, arrache violemment sa main de celle du Roi. Pourtant, aussitôt, un pâle et triste sourire errant sur ses lèvres, elle la lui abandonne de nouveau, et pour jamais. Mais à peine la large paume du Roi emprisonne-t-elle cette main fine et élégante, frémissante comme le fragile pétale d'une rose près de s'en détacher, qu'un second éclair, cette fois plus rouge, plus terrible, brille de nouveau et, comme le puissant rayonnement d'un foyer électrique, illumine de sa clarté blafarde l'église tout entière ; alors, pendant une grande seconde, ressortent, longues et embrasées, les silhouettes de ce groupe qui, aux pieds du Maître de la vie et de la mort, tremblait comme des coupables pris au piège : c'était sinistre. Puis l'ombre se fit encore une fois, et anéantit cette vision effrayante. Enfin, dominant celle des éléments en courroux, la voix grave et

solennelle du pasteur se fait entendre; de ses lèvres tombent une à une les paroles sacramentelles: « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni... »

A peine ces paroles imposantes furent-elles prononcées, qu'un coup de tonnerre, long, terrible comme la clameur de mille canons à la bataille, sembla ébranler de la voûte à sa base l'édifice sacré; une obscurité profonde régnait toujours. Ainsi que dans tous les temples protestants, aucun cierge n'était venu, par sa douce lueur, égayer la cérémonie; les quelques témoins, émus par la tempête qui soufflait au dehors, restaient immobiles à leurs places, pensant bien qu'ils étaient à leur heure dernière. Le pasteur lui-même, malgré son calme apparent, avait été obligé d'interrompre le cours de l'office. Mme de Mineleko, comme pour s'y accrocher, serrait convulsivement la main de son royal époux, auquel elle semblait demander aide et secours.

La pauvrette!... hélas! qu'aurait-elle ressenti si elle avait pu prévoir que la protection de cet homme sur laquelle elle comptait tant, ne s'étendrait pas au delà du moment si court et si terrible passé devant l'autel de Dieu!... Que serait-elle devenue, la malheureuse, si, éclairée tout à coup d'une lumière divine, elle eût deviné que ce Roi, incapable de la défendre, n'aurait pas honte de

la laisser, elle, la bien-aimée de son choix, tomber toute meurtrie devant la fureur d'une vieille femme en délire; oui, à cette Impératrice acariâtre et despote, il la sacrifierait lâchement, sans même exprimer une plainte, un murmure.

Pendant que, toute tremblante, Nadjeska Ivanowna cherchait à se blottir contre son nouvel époux, un autre jet de feu traversa encore les ténèbres. Un roulement plus rapproché se fit entendre; puis, comme une digue qui se crève, on entendit le crépitement de grosses gouttes de pluie qui frappaient violemment les vitraux de la chapelle. L'orage montait toujours.

Maintenant qu'on voyait juste assez clair pour que les personnages de cette triste scène se distinguassent à travers l'ombre épaisse, le ministre reprit solennellement la cérémonie interrompue. Elle se termina au milieu d'un froid glaçial qui, comme un siroco froid, avait chassé au loin la chaleur lourde et accablante sous laquelle, depuis le matin, la ville était écrasée. Les dents de Nadjeska Ivanowna claquaient à se briser : c'était si long, si lugubre, ce premier échelon de son bonheur!

Quand les dernières paroles du cérémonial religieux furent prononcées, il fallut se séparer avec beaucoup de précautions. La mariée rentrerait de suite chez elle, où le Roi la rejoindrait

avant une heure. La chapelle formait un seul corps de bâtiment avec le château royal; mais dans une cour intérieure se trouvait une petite porte latérale, qui, par les salles du rez-de-chaussée, avait issue sur la Residenz-Platz.

Nadjeska Ivanowna, accompagnée de M. de Brandt, traversa la cour couverte et les salles encore désertes du rez-de-chaussée. Quand M. de Brandt ouvrit la petite porte devant laquelle une voiture attendait la jeune femme, une telle bouffée de pluie et de vent vint frapper le visage de la frissonnante Nadjeska Ivanowna qu'elle en fût cinglée comme d'un coup de fouet.

L'ouragan, maintenant, était dans son plein; les éclairs, sans interruption, succédaient aux éclairs, le tonnerre précipitait ses coups longs et rapprochés qui, comme d'autres orages, se répercutaient d'écho en écho; les montagnes, dont le demi-cercle boisé encadrait la petite capitale, étaient devenues impuissantes à la protéger contre la tempête qui, de minute en minute, allait grossissant, augmentant. Le vent du nord soufflait avec rage; les arbres alignés et droits de la Residenz Stadt se courbaient jusqu'à terre sous la force de ses rafales: rien ne lui résistait. De tous côtés, ce n'étaient que craquements sinistres pareils à ceux d'un navire qui, chassant sur ses ancres, vient se briser à la côte inhospi-

talière; la voix énorme et mugissante du vent se faisait entendre d'une manière assourdissante. De toutes parts, les toitures, les cheminées volaient en éclats, emportées comme des plumes légères. Malheur à celui qui eut osé affronter cette tourmente épouvantable; car si les maisons n'offraient qu'une bien faible sécurité, les rues menaçaient de devenir le tombeau de ceux qui les traversaient.

Où étaient à présent ces champs si florissants tout à l'heure? Qu'étaient devenues ces récoltes si fertiles, fruit d'un pénible labeur? Hélas! en moins d'un jour, en moins d'une heure, tous ces travaux d'une année entière étaient anéantis.

La ville offrait un spectacle vraiment navrant: partout ce n'étaient que débris, accumulés les uns sur les autres. Les décorations élevées si joyeusement pour les fêtes du mariage de la princesse Augusta, pendaient maintenant lugubrement; ce n'était plus la joie qu'elles annonçaient, mais bien un deuil général et difficile à réparer.

— « Oh! je ne peux pas, je n'ose pas sortir par un pareil temps! »

Ces mots s'échappèrent des lèvres blêmes de la femme morganatique du Roi.

M. de Brandt se trouvait dans une situation très perplexe. Il ne pouvait vraiment pas expo-

ser cette femme fragile et nerveuse à s'en aller par cette tempête. D'un autre côté, elle était dans le palais royal, et si quelqu'un l'y voyait à une heure où elle ne pouvait y paraître que sur un ordre formel, cela donnerait beaucoup à penser.

— « Mon Dieu ! que faire ? » se demandait-il, embarrassé. Enfin, puisque maintenant elle était la femme de son souverain et qu'elle ne voulait ni ne pouvait partir, il fallait pourtant aviser.

Se rappelant à propos qu'il y avait une petite chambre qui donnait sur la grande galerie du rez-de-chaussée, il offrit son bras à Mme de Mineleko et l'entraîna vivement dans cette pièce.

— « Enfermez-vous à double tour, madame, — dit-il, — il ne faut à aucun prix qu'on vous voie au palais en ce moment. J'irai faire part au Roi, mon souverain maître, de l'endroit où j'ai dû vous cacher, et je ferai veiller à ce que personne ne vienne vous troubler. »

Dès que Nadjeska Ivanowna fut enfermée dans la chambre, M. de Brandt alla trouver un des officiers de la garde, et, lui disant quelques mots à voix basse, il partit vivement retrouver Sa Majesté.

Par une de ces ironies qui s'entre-croisent

sans cesse dans l'existence, la pièce où M. de Brandt avait introduit Nadjeska Ivanowna était précisément un des petits boudoirs que la pauvre feue Reine avait fait disposer à sa convenance. Pendant les dernières années de sa vie, la Reine était devenue si faible qu'il lui était impossible, en rentrant de ses promenades en voiture, de gagner immédiatement ses appartements; il lui fallait, avant d'entreprendre cette longue course, jouir d'un certain repos. C'était là, donc, qu'elle se retirait. Tout y respirait l'élégance. Sur une immense chaise longue était jetée négligemment une magnifique peau d'ours blanc du plus grand prix. Bien qu'on ne fut pas riche à la cour de Thessalie, la Reine Aline, enlevée trop tôt à l'amour des siens, avait su s'entourer de ces mille riens que son goût raffiné et artistique groupait en un ensemble vraiment harmonieux.

Nadjeska Ivanowna examinait chaque objet avec une profonde attention; tout à coup, un bruit imperceptible pour tout autre que pour elle se fait entendre; il se rapproche insensiblement. Ce bruit, celui de pas précipités et assourdis, fait battre son cœur ; elle attend...On frappe doucement, et une voix aimée, celle de son Roi, de son maître, de son mari à présent, murmure faiblement :

— « C'est moi!... ouvrez. »

Elle tourne la clef; d'abord, elle ne voit que M. de Brandt qui, comme une sentinelle vigilante, va de long en large devant la porte de la grande salle vis-à-vis; mais, sous la lourde portière de peluche, un homme se glisse : c'est lui, c'est le Roi, tout frissonnant d'amour! La porte est refermée discrètement. Enfin! les voilà seuls, ces époux mariés depuis une demi-heure seulement. Que de choses à se dire!

Dès son entrée dans le boudoir, Nadjeska Ivanowna avait vivement enlevé son chapeau.

C'était une légère capote de crêpe mauve, toute ruchée de dentelle et sur le côté gauche de laquelle, dans un pouf de plumes lilas, semblait voltiger un petit oiseau fripon. La blonde chevelure de la princesse était légèrement ébouriffée, car elle ne songeait guère alors à en lisser les bandeaux vaporeux.

Le Roi, avide de connaître un trésor qu'il attend depuis si longtemps, la prend violemment dans ses bras; follement, il l'attire contre son cœur. La tiédeur de ce corps de femme s'abandonnant langoureusement l'affole; ses artères battent à se rompre. Tous ses désirs, contenus par l'héroïque honnêteté de la jeune femme, se réveillent plus ardents que jamais. Nadjeska Ivanowna, appuyée sur cette large poitrine, en sent le choc brutal dont chaque

heurt vient meurtrir ses seins fermes et blancs. A chacun des baisers que le Roi éperdu dépose sur les cheveux folâtres de sa nuque, un frisson voluptueux court dans tout son être et vient expirer jusque dans ses bouclettes légères.

— « Oh ! Nadjeska Ivanowna ! m'aimes-tu ?... Dis, dis que tu m'aimes comme je t'aime !

— Tu m'aimes donc beaucoup ? — murmura-t-elle.

— Tant, que j'aurais été te chercher jusque dans la gueule du lion ! J'ai besoin, j'ai soif de toi ! C'est toi que je veux ; que je veux pour toujours ! »

Il ne parlait pas : il bégayait ; grisé par l'attirance de ce corps souple et beau, il jetait les uns après les autres des mots délirants d'amour.

— « Ma passion et mon amour sonderont les plus secrets replis de ton cœur et de tes sens, ma femme chérie ! »

L'amour déborde en lui. Son cœur tressaille de pensées enchanteresses ; il chuchote tout bas, très bas, et supplie sa chère tremblante, se faisant tout humble. Elle se sent grisée à son tour par l'ensorcellement qui l'enveloppe, lui ; elle se laisse aller aux gestes preneurs de l'époux qui la veut, qui l'attend là, tout frémissant...

Au dehors, la tempête continuait, et M. de Brandt, inquiet, s'impatientait. S'impatienter ! ce

n'est pas une chose que se permettent habituellement des courtisans: mais M. de Brandt était très dévoué, très attaché à son maître; il tremblait à l'idée de l'esclandre qui pourrait résulter si l'on trouvait le Roi avec cette femme aimée. Le temps passait rapidement, et à cinq heures la cérémonie du grand mariage devait commencer. L'Impératrice des Hindoustans était un tel personnage qu'il ne fallait pas se risquer à la faire attendre. Pour cet esprit étroit, la moindre dérogation à ses prérogatives, la plus petite infraction aux règles de l'étiquette, eussent été une offense qu'elle n'eût pas pardonnée. Retirée dans les appartements des jeunes princesses thessaliennes, elle passait avec la princesse Augusta les dernières heures de liberté qui restaient encore à la jeune fiancée; jusqu'à la fin, en mère jalouse, elle voulait avoir à elle seule cette enfant qui, pourtant, allait se rapprocher de l'aïeule, le prince Georges de Pattenpouff ayant pris service dans la marine du pays soumis à la puissante Impératrice, et chaque absence du jeune marin serait pour elle une possession pleine et entière du trésor qu'elle ramenait. La vieille femme autocrate avait bien pesé ces raisons, et cette fois, chose rare, l'égoïsme et l'amour étant d'accord, le mariage s'était décidé.

Près de deux heures s'écoulèrent avant que le

Roi pût consentir à s'arracher des bras de sa femme. M. de Brandt devenait fou. Depuis midi, heure à laquelle avait eu lieu la célébration de son mariage secret, le Roi n'avait guère paru à la cour; cette absence prolongée pouvait être remarquée de la belle-maman. Quelles raisons plausibles lui donnerait-il pour l'expliquer? Et trois heures sonnaient! Charles-Ferdinand, faisant un effort surhumain, sortit enfin du boudoir de la feue Reine. Pauvre femme!... elle qui l'avait tant aimé et à laquelle il avait prodigué tant de serments de fidélité et d'amour! Son ombre dut tressaillir jusque dans sa tombe; l'ingrat, sur la poitrine frémissante de la nouvelle épouse, avait complètement oublié la chère morte!

— — —

VII

ENFIN ! il est cinq heures moins un quart !

Déjà toute la Cour se trouvait réunie dans la grande salle où le défilé royal allait se former. Chaque invité a tenu à honneur de répondre à l'appel du Roi ; tout le monde, en grande toilette de gala, est présent. Il ne manque plus que la famille royale de Thessalie et l'Impératrice des Hindoustans avec la princesse Corysande.

La grande-maîtresse, active comme la mouche du coche, va et vient avec force tapage, force embarras ; elle jette vivement un mot par-ci, fait une nouvelle recommandation par-là, gourmande les dames d'honneur qui, la tête empanachée comme des baldaquins ambulants, cherchent, raides et disgracieuses, à s'entr'-écraser. Rien de comique comme la rivalité de

ces robes, dont les traînes longues et flasques annoncent, comme leurs propriétaires, un rude et laborieux service. Où va donc se nicher l'amour-propre ! plus de simplicité eut été de meilleur goût, de meilleure guerre, car elle aurait mieux dissimulé la pénurie qui, en maîtresse, régnait à la cour thessalienne.

Le comte de Leerkopf, chambellan en chef, donne le dernier coup d'œil à l'organisation de cette fête mémorable. Les aides de camp en grand uniforme, la poitrine chamarrée d'ordres, sont debout derrière les dames d'honneur. Dieux ! grands dieux ! que d'or ! que de décorations !... que de clinquant ! C'est merveilleux, éblouissant, renversant, effrayant ! Mais est-il possible qu'un seul homme, dans une seule vie, ait jamais pu en tant mériter ! Quel est ce souverain ou grand-duc russe qui a dit une fois, en regardant des poitrines ainsi couvertes : « Que d'étoiles mal placées ! » Il eut pu répéter ce mot si juste en regardant, ce jour-là, toutes ces poitrines, qui disparaissent entièrement derrière le fastidieux, prodigieux nombre d'étoiles, de croix, de médailles, de palmes, de cordons, etc., etc., qui brillaient sur elles.

Les laides et maigrelettes filles de la grande maîtresse ne relevaient en rien la jeunesse dorée dont elles avaient la prétention de faire encore

partie. Certes, il y avait fort à douter que cette fête devînt un jour de triomphe pour elles, et pourtant que de frais, que d'efforts ! Avec une raideur qu'elles prenaient pour de la grâce, elles portaient assez piteusement des robes de tarlatane blanche sur des dessous de taffetas pelure d'oignon ; la longueur de la traîne s'étendait si loin, que forcément elle maintenait les adorateurs à une très grande distance. Leurs pauvres figures ratatinées et fanées étaient étouffées sous le poids énorme d'immenses couronnes de fleurs... de pommier, — oh ! pour une fois, elles avaient été prodigues, — faites de leurs mains économes. Elles n'avaient pas hésité à y jeter à profusion fleurs et feuilles ; les fruits seuls manquaient : elles n'avaient pas osé. Le jour, si favorable aux belles, semblait s'acharner contre ces malheureuses disgraciées ; pénétrant à flots dans la grande salle de réception, il se plaisait, comme un enfant malicieux, à révéler aux regards indiscrets les rides et les pattes d'oie que les pauvres vieilles filles avaient en vain essayé de faire disparaître, « pour réparer des ans l'irréparable outrage ».

M[me] de Mineleko, comme ex-ambassadrice, faisait partie du cortège qu'à elle seule elle eût rendu resplendissant.

Le soleil avait succédé à l'orage. Encore

brillant à cette heure, dans cette après-midi de juin, il pénétrait par l'une des grandes fenêtres et se posait en auréole sur ce front radieux de bonheur contenu et partagé.

Nadjeska Ivanowna, comme une jeune mariée (ne l'était-elle pas en effet ?) portait une robe de cour toute blanche. Sa chevelure bronzée faisait ressortir de ses rayons ensoleillés les ornements qui paraient cette lourde toison d'or. Ses épaules, aux attaches de statue, ses bras encore si jeunes, si fins, mais si délicieusement potelés que partout les petites fossettes s'y voyaient, tout en elle était captivant. Dans la marbrure délicate de ses seins, deux globes légèrement saillants, tout rosés d'émotion, le sang paraissait frémir de désir. La beauté tentante de sa chair, le charme subtil qui émanait d'elle, fumet grisant, enfin, toute l'apparence de la de Mineleko donnait une sensation ensorcelante de la femme. Malgré toutes ces jupes de tulle enguirlandées de lis et le damas lourd de sa traîne, elle frappait les sens aussi indélébilement qu'un timbre marque son effigie, et réveillait, aiguillonnante, la tentation chez l'homme.

Elle ne détachait pas ses regards de la porte par laquelle allait bientôt apparaître son époux et son Roi. Elle cherchait à retenir la lumière d'un bonheur intime trop prêt à jaillir de ses

yeux voluptueusement langoureux, et, cependant, les éclairs de cette joie du cœur y éclataient, malgré elle, à chaque moment. Elle en rayonnait !

Soudain, la porte du milieu s'ouvre à grands battants ; un suisse, par trois fois, frappe les dalles sonores ; une voix de stentor annonce :

— « Le Roi ! »

Charles-Ferdinand XVIII paraît. De sa main gauche, il guide la marche de l'auguste fiancée qui, trop majestueuse, mais pas assez émue, disparaît sous ses longs et vaporeux voiles blancs ; sa robe est de drap d'argent, la lourdeur et la longueur de la traîne sont telles que deux pages, qui s'efforcent de rappeler leurs devanciers des XVIIe et XVIIIe siècles, sont obligés de la soutenir : ils en semblent écrasés ; la couronne de fleurs d'oranger, inséparable compagne de ce jour, appelé bien à tort souvent jour de bonheur, brille toute pointillée d'épingles de diamants qui, dans toute cette blancheur immaculée, jettent leurs points lumineux. Derrière, viennent le fiancé et ses parents.

Quelques minutes s'écoulent... la hallebarde du suisse se fait entendre une seconde fois ; un silence respectueux s'établit. Alors, solennelle dans ses habits de deuil, s'avance lentement, gravement, ainsi que le veut toute la dignité

d'un si haut personnage, l'auguste, la grandissime Impératrice des Hindoustans. Même en ce jour, tout de fête et de joie, elle n'a pas voulu quitter la livrée de la tristesse dont son âme est pleine depuis la mort de son impérial époux ; seuls, dans cette noire toilette, le voile et la couronne sont blancs : c'est un contraste presque lugubre, que vient fort heureusement égayer un diadème d'une splendeur et d'une richesse inouïes.

Près de l'Impératrice, à sa droite, se tenait la princesse Corysande, lourde et grasse, et dont les traits sont une copie exacte de ceux de sa mère, à l'exception du teint, qui n'est pas encore aussi couperosé que celui de la vieille Impératrice.

De l'autre côté de l'Impératrice est la princesse Aline de Thessalie, aussi modestement que gracieusement vêtue ; sa vue réjouit les cœurs, sa présence fait du bien. Que de grâce ! que de bonté sur ce front blanc et lisse ! Elle s'avance, simple et triste comme si déjà, en sa vie à peine commencée, de graves et profonds chagrins en eussent abreuvé le cours ; bouton à peine éclos, frais et parfumé, elle se penche rêveuse sur sa tige longue et flexible. A quoi songe ce jeune cœur ? Qu'attend donc de sa vie à venir cette fleur délicieuse ?

Enfin, derrière, arrivent les autres personnages royaux, le prince et la princesse de Babylone, le prince et la princesse de Delhi; puis quelques petits rois et princillons sans importance; alors, les plus jeunes princesses de Thessalie et le prince héréditaire.

Le cortège se met en mouvement, le maître des cérémonies, en tête, ouvre la marche, et silencieusement, religieusement, on se dirige vers la chapelle du château.

Quelles impressions différentes que celles que donnaient ces deux cérémonies, accomplies le même jour et dans un même lieu! Celle du matin, sombre, presque lugubre, faite en secret, quelques assistants à peine comme témoins, consommée au bruit du tonnerre, à la clarté des éclairs, dans cette chapelle vide de tout excepté de ce petit groupe de huit personnes, tremblant devant l'autel comme des malfaiteurs; tandis que celle de ce soir s'annonçait gaie et brillante, retentissante d'une harmonie toute de joie et d'amour.

A cette heure, tout est bruit, animation, va-et-vient. On entend le froufrou des traînes s'essayant à se caser dans l'espace étroit qui leur est indiqué; le cliquetis des tresses d'or des uniformes et celui des sabres s'y joignent en une musique qui ne manque pas d'harmonie, d'originalité. On place et déplace les chaises; d'abord,

c'est un bruit presque confus, puis peu à peu tout rentre dans l'ordre. Alors, tout devient rayonnement dans ce petit sanctuaire : la lumière des lustres, les fleurs de pierres précieuses, les diamants des princesses massées autour de la mariée, devant l'autel, resplendissent de mille feux.

L'orgue, cet instrument sublime qui, comme le violon, exprime toutes les dispositions de l'âme, unit sa voix grave et joyeuse à celle des fanfares éclatantes et lance sous les voûtes antiques de la chapelle les accords d'une triomphale marche nuptiale.

Sa douce hymne s'élève peu à peu dans le silence enfin rétabli ; ses modulations attendries remplissent les voûtes de la chapelle, les accords s'enflent, s'élèvent, et les vibrations, de plus en plus puissantes, deviennent bientôt formidables. Le chant éclate à son tour ; les âmes, ravies par cette musique sacrée, se détachent de la terre pour s'élever vers Dieu.

Tout à coup, les sons s'éteignent, le calme se refait ; le ministre luthérien s'avance vers les jeunes fiancés et la cérémonie commence. L'émotion de l'Impératrice des Hindoustans est à son comble ; elle pense à cette douce princesse, sa fille, la plus chérie de toutes, qu'un mal rapide et impitoyable a arrachée trop jeune encore à

l'amour d'un époux, aux regrets d'une famille entière. La mariée, pour un moment aussi, oublie le bonheur qui l'étreint; elle pense à cette place que sa mère eût dû occuper et qui reste vide, bien vide, quoique l'aïeule ait fait un long voyage pour l'occuper et remplacer la mère absente!

Mais celle dont l'émotion n'a plus de bornes est la princesse Aline. Elle baisse sa tête, que soutient un cou blanc comme celui d'un cygne, et les larmes passent derrière l'éventail que ses mains tremblantes tiennent pour cacher son visage.

La cérémonie s'avance. Le pasteur a terminé, et l'orgue jette à nouveau ses sons larges et sonores, tandis que la mariée, faisant une profonde révérence à l'Impératrice des Hindoustans, s'agenouille devant elle et incline pieusement la tête pour recevoir la bénédiction et le baiser maternels.

A ce moment, pas un œil n'est sec dans l'église, car, tandis que la grand'mère embrasse tendrement sa petite-fille, tous les cœurs, même les plus indifférents, sont traversés par le souvenir douloureux de la dernière grande cérémonie qui a précédé celle-ci dans cette chapelle : l'enterrement de la jeune Reine morte. . . . . .

. . . .

Le défilé est reformé pour le retour et rentre dans les appartements royaux. Bientôt le grand banquet de gala va commencer. Mais l'Impératrice n'y assistera pas; elle se retirera dans ses appartements pour y dîner avec celles des princesses de Thessalie trop jeunes encore pour assister à une fête officielle, et aussi avec les jeunes princesses de Delhi.

VIII

Le grand banquet est dans son plein. De tous côtés sautent les bouchons des bouteilles de vin de Champagne, dont le bruit sec et pétillant rappelle assez celui des longues fusées d'un feu d'artifice; les têtes s'échauffent, les langues se délient. C'est le moment solennel des toasts; on en porte à tout et à tous: les plus brillants, les mieux débités sont les moins sincères. Chaque parti est représenté à son tour.

Cependant, dans le palais, l'encombrement des invités devient immense; depuis six heures, les voitures, arrivant l'une après l'autre, prennent la file devant le château royal et déversent leur monde dans le grand Portico de gala.

Tous les domestiques du Roi sont en livrée d'apparat.

Des hallebardiers, des grenadiers et des cui-

rassiers de la garde, des gardes du corps, de chaque côté des grandes portes se tiennent raides, immobiles, l'épée au poing. Le palais tout entier est ouvert à la fête.

A côté des tables du festin royal destinées seulement aux invités officiels et intimes, ont été dressés de grands buffets où, debout, viennent avec friandise se rafraîchir les personnages de rang secondaire.

La verrerie scintillante s'irise de tons éclatants de pierres précieuses à mille facettes, sous le flamboiement des lumières. D'énormes pièces montées surgissent, au milieu des fleurs, sur des plats d'argent massif; c'est un déploiement d'une richesse incroyable, car l'argenterie, à la cour de Thessalie, cadeaux royaux ou dons de différentes provinces ou villes, était une des seules choses réellement riches et belles que possédait ce petit royaume.

Des fruits succulents s'élèvent en pyramides sur la mousse fraîche et verte.

Autour de la table royale, les princesses, ruisselantes de pierreries, enveloppées d'un fouillis de dentelle, sont en toilette de cour; les princes en tenue de gala. Les uniformes rouges des officiers du Roi prédominent de leur ton tranchant. Il y a à cette fête des hommes de tous les partis, de tous les mondes, le *Tout-*

Thessalie militaire et diplomatique enfin.

Mais faisons un petit tour dans les salles. Voyez, ici, à côté de la princesse de Pattenpouff, mère de l'époux de la princesse aînée de Thessalie, est assis un de ces petits rois qui, dans ces derniers temps, commencent à se lever à l'orient et qui, il faut l'espérer, y disparaîtront sans trop de barricades ni de sang.

Ce Roi, bien que jeune et joli garçon, était déjà engraissé des œuvres d'un bon chef ramené à grand frais de Paris, qui, pour cette Majesté, était le paradis terrestre offrant tout l'affriand du fruit défendu. Chaque fois qu'il le pouvait, il quittait son pays et venait, incognito, chercher un dédommagement aux ennuis mortels qu'il éprouvait dans sa capitale, trou aux rues tortueuses et mal pavées, et dont les houris à l'œil allongé offraient à ses sens blasés moins de charmes que nos pimpantes parisiennes.

Un peu plus loin, à l'un des buffets, se voyait le vieux prince Stanislas de Grassau, avec sa morganatique épouse, gorgée de nourriture et dont les robes immenses avaient peine à contenir sa puissante carrure.

Cette imposante personne, dont la valeur eut été réelle, évaluée au poids, se croyait un esprit hors ligne. Oubliant que parmi les aveugles les borgnes sont rois, elle était toute fière de l'opi-

nion qu'avaient d'elle les naïfs habitants d'une petite ville de province où, dans son cercle étroit, elle siégeait en souveraine. Cette vipère à dimensions de colosse était la terreur de son entourage; devant elle, chacun baissait pavillon, tant était grande la crainte qu'inspirait le venin distillé par sa bave empestée. Le pauvre Stanislas, sachant que toute lutte était impossible avec cette mégère de basse origine, subissait son joug avec une résignation digne d'un meilleur sort.

Un petit vieillard causait avec elle. C'était le ministre des Affaires Étrangères. Extérieur détérioré, n'ayant plus ni dents ni cheveux, mais conservant toujours intact à l'intérieur ce fin cerveau qui savait si bien embrouiller la politique, et faire pêcher dans des eaux troubles son gouvernement pendant les difficultés qu'il avait suscitées ailleurs. Il changeait d'opinion comme de chemise. Généralement penché vers la droite, il se laissait cependant, pendant des moments de faiblesse, inoculer de la vaccine républicaine. *Un conservateur mordu par un radical, quoi!* comme l'a dit un spirituel écrivain.

Plus loin, on voyait le jeune Serge de Pattenpouff, ayant bu à grands traits le peu d'argent liquide que ses parents pouvaient lui donner, endetté jusqu'au cou et agrémenté, par-dessus

le marché, d'une bronchite chronique. Malgré cela, son espérance en l'avenir était ferme, car elle reposait sur une intrigue, à l'état d'embryon encore dans la cervelle de sa mère, intrigue tendant à mettre un jour dans sa lourde patte de lieutenant de hussards la main rouge, ronde et pleine d'or de la princesse Corysande, dernière fille de l'Impératrice des Hindoustans. Lui et la maman, attendant tout de la lassitude et du découragement qu'éprouverait cette princesse en voyant constamment déjouer ses efforts pour attraper au vol un prince de sang quelconque, espéraient arriver à lui faire descendre à la fin le nombre d'échelons nécessaires pour la mettre au niveau des Pattenpouff.

Ici, le spirituel Schurke, intéressé dans plusieurs sociétés financières dont les pièges... pardon... les sièges, étaient en réalité au bureau de son journal, bien que, très ostensiblement, il eût soin de les annoncer dans un des plus somptueux hôtels nouvellement élevés dans la capitale. C'est lui qui, peu avare de mots ronflants et de promesses ébouriffantes, lançait les articles pompeux sur les nouveaux emprunts où tous les pipelets et les petites bourses perdaient leurs économies si péniblement acquises.

Beaucoup de paroles, beaucoup d'encre, beaucoup de papier (ces trois choses de la pre-

mière qualité), et... et voilà tout. Pas plus de mines d'or ou de plomb, pas plus de canaux ou de chemins de fer que dans le creux de la main. Il se promenait, frais, pimpant, sautillant, tout frétillant d'être pour une fois, — une seule ! — admis dans les salons de la Cour. Il avait à son bras la comtesse de Horsteman, appelée le « phylloxera des buffets », et ce surnom était bien appliqué, car, de même que cette horrible maladie détruit nos vignes et nos vins, de même, quand la comtesse s'approchait d'un buffet, celui-ci se trouvait ravagé comme si un vent pernicieux eût soufflé dessus. Subrepticement, avec une dextérité qui approchait du merveilleux, elle emportait dans ses mains crochues, assez semblables aux longues tenailles des crabes, toutes les provisions enlevables, qu'elle faisait disparaître dans une poche profonde faite exprès pour cet usage.

Par là aussi, l'excellent chambellan de Pullnitz, bon enfant s'il en fut, qu'on se hâtait de desservir aussitôt qu'on s'en était servi, et qui néanmoins restait content de tous et de lui.

Chacun allait, venait, parlait, riait, émoustillé par la gaieté d'un repas somptueux et des rafraîchissements offerts avec profusion.

La tête couronnée qui arrivait d'Orient, très échauffée par le champagne et le vieux bourgo-

gne, rivalisait de galanterie avec les moindres officiers. En ce moment, elle plaisantait assez grivoisement avec une sémillante parisienne, très alerte, ma foi! et qui, de temps en temps, sautait à pieds joints sur le contrat de mariage, allant de droite et de gauche, comme un écureuil, au gré de ses caprices. Son mari, suivant que sa femme était bien en cour (devrions-nous dire en *basse*-cour ?), était de temps à autre ou ministre ou ambassadeur; ces dignités suffisaient à son ambition et à son bonheur.

Puis, notre vieille amie, l'ambassadrice d'un des grands royaumes du Midi, Mme d'Allhambra. Ne l'oublions pas, celle-là! on la voyait de loin; sa robe, d'un rouge très éclatant, tranchait d'une façon peu harmonieuse sur les tons morts ou doux de ses voisines; on répétait malicieusement dans le monde qu'elle aimait de préférence les couleurs criardes, parce qu'elle était... sourde.

Dans l'embrasure d'une fenêtre se tenait le baron de Kochnitz, boursier fameux. Il s'était fait bâtir un magnifique château dont le toit était tout en or (!). Mais la véritable couverture de ce moderne monument féodal, disaient les méchantes langues, n'était, depuis les dernières débâcles à la Bourse, que des hypothèques.

Plus loin, le comte de Quertz, partisan très

opposé du ministère actuel, se coudoyait avec M. de Brandt et ses collègues. Le prince de X***, qui n'allait plus à la cour depuis qu'il avait été dépossédé par l'Empereur de Babylone, y était venu ce soir-là à cause du père du prince de Pattenpouff, dont il avait été un des amis intimes et qui, par son fils, allait faire souche avec la maison royale.

Non moins gai que le festin de cérémonie était le dîner présidé par l'Impératrice des Hindoustans. La vieille Reine et ses petits-enfants avaient beaucoup causé, beaucoup ri; aussi chacun, se sentant une lourde fatigue, appelait-il un sommeil bienfaisant. Du reste, le repas touchait à sa fin. L'aïeule, embrassant ses chères princesses, allait se retirer dans ses appartements privés, lorsqu'on annonça le chambellan du prince héréditaire de l'Empire de Babylone.

— « Que me veut-il à cette heure, Black? — dit l'Impératrice à l'Écossais confidentiel qui venait lui faire part de cette visite inattendue.

— Je ne sais, Majesté, mais il dit que c'est urgent; il vient de la part du prince impérial, qui lui a fortement recommandé de voir Votre Majesté à l'instant même.

— Alors, faites entrer. »

Le comte de Schade parut et s'inclina profondément devant la souveraine.

— « Quelle affaire urgente peut donc vous amener à cette heure, monsieur de Schade? — demanda l'Impératrice.

— Majesté, Son Altesse impériale, le prince héréditaire, ne pouvant encore quitter le banquet, m'a ordonné de venir près de Votre Majesté pour savoir à quelle heure, ce soir même, Son Altesse impériale pourra avoir l'honneur de parler à Votre Majesté. »

L'Impératrice parut surprise.

— « Ce soir! Comte, est-ce si pressé? J'avoue qu'étant un peu fatiguée, je préférerais remettre la chose à demain.

— Votre Majesté me pardonnera si j'ose insister. Le prince m'a dit que la communication qu'il a à faire à Votre Majesté ne peut nullement s'ajourner.

— Mon Dieu! vous m'étonnez! je dirai même, vous m'effrayez, comte! Se serait-il passé quelque chose d'anormal? »

Le comte de Schade se tut.

— « C'est ce que Son Altesse impériale désire communiquer elle-même à Votre Majesté. »

Et, se courbant respectueusement, le comte gagna à reculons la porte de l'appartement impérial.

Quand l'Impératrice rentra dans ses apparte-

ments privés, où elle allait recevoir le prince impérial, elle devint songeuse, préoccupée. Que pouvait avoir à lui communiquer le prince impérial ? Elle se perdait en conjectures, ne pouvant en aucune façon s'imaginer de quoi il s'agissait. Peut-être de fiançailles nouvelles ?... La troisième princesse de Thessalie, la douce Mathilde, aurait-elle été demandée par le duc d'Afrique, qui depuis longtemps cherchait femme ? Ou bien ce jeune homme aurait-il fixé son choix sur la seconde fille du prince impérial de Babylone ?

La curiosité travaillait fort la vieille grand'-mère. En ce moment, malgré ses hautes prétentions à la supériorité, elle dut, dans son for intérieur, s'avouer qu'elle était, comme les autres femmes, faite de chair et d'os et aussi de faiblesse.

Le temps parut énormément long à l'Impératrice ; l'attente la surexcitait. Enfin, le prince impérial fut annoncé ; sa figure était bouleversée, agitée. En le voyant, lui d'ordinaire si calme, si flegmatique, l'Impératrice devina qu'une chose extraordinaire se passait.

— « Mon Dieu, Fritz ! qu'avez-vous à m'apprendre ? vous paraissez tout troublé.

— Je le suis en effet, Majesté. »

L'Impératrice trembla.

— « Est-il arrivé un malheur?... Augusta est-elle souffrante? »

Son cœur de grand'mère, deux fois mère pour elle et pour l'absente, n'eut d'autre pensée que celle de sa petite-fille malade. Tout en parlant ainsi, elle se levait comme pour courir au secours de son enfant.

Mais le prince impérial, la retenant du geste :

— « Je supplie Votre Majesté de bien vouloir m'entendre !

— C'est ce que je désire; mais parlez, parlez vite, je vous en conjure! Ne voyez-vous pas sur quels charbons ardents vous me mettez ? »

Malgré cet ordre péremptoire, le prince impérial se taisait. Il semblait que la communication qu'il avait à faire à l'Impératrice, fût au-dessus de ses forces.

— « Mon Dieu! que vous m'inquiétez ! — dit Sa Majesté! — Mais, je vous le répète, dites-moi vite, bien vite ce qui vous amène.

— Si Votre Majesté me promet d'être calme, je parlerai. »

L'Impératrice pâlit.

— « C'est donc un malheur, et un grand, que vous venez m'apprendre ? »

Le prince fit un signe affirmatif.

— « De qui s'agit-il ?

— Du Roi de Thessalie.

— Du Roi de Thessalie !... mais je l'ai quitté en parfaite santé, il y a à peine deux heures.

— Sa santé est toujours aussi bonne, et... qui plus est, Sa Majesté Thessalienne est dans une grande béatitude ».

L'Impératrice regarda attentivement le prince; il lui semblait qu'il devenait fou. Ce qu'il disait était si peu compréhensible, que réellement elle était excusable dans sa supposition.

— « Que le Roi soit heureux, très heureux même, comme moi, comme nous tous, de l'établissement de sa fille aînée et du brillant mariage qui se prépare pour Aline, je le comprends; et je ne vois pas là ce qui vous oblige d'une manière si pressante à remettre un repos dont j'ai tant besoin. »

Le prince, prenant affectueusement les mains de l'Impératrice, lui dit :

— « Il y a eu deux mariages aujourd'hui, Majesté! Celui du Roi a précédé de quelques heures celui de sa fille. »

Pour le coup, l'Impératrice fut certaine que le prince était frappé d'hallucination.

— « Vous ne pouvez me croire! — dit le prince, étonné du calme de l'Impératrice; — mais M. de X*** a découvert, par la femme du pasteur... que Mme de Mineleko et le Roi se sont mariés secrètement ce matin. »

L'Impératrice des Hindoustans poussa un cri terrible.

— « Mme de Mineleko et le Roi de Thessalie se sont mariés secrètement ce matin ?... »

Comment ! lui, le mari de son Aline, de son Aline adorée et morte... il avait osé à ce point outrager la mémoire de cette douce princesse ? Se marier avec une inconnue ! une particulière ! mais c'était un sacrilège !

L'Impératrice étouffant, râlant, était dans un tel état que le prince Impérial en fût complètement terrifié... La souveraine ne pouvait plus respirer ; une rougeur encore plus vive se greffa sur celle qui lui était habituelle, et le sang, lui montant à la tête, provoqua un tel accès de toux que le prince craignit que sa belle-mère ne succombât à une attaque d'apoplexie. Bondissant vers la sonnette, il allait la mettre en branle ; mais l'Impératrice fut plus prompte que lui :

— « Arrêtez ! — dit-elle, d'un ton de commandement. — Je suis calme, et je veux agir : inutile, dans cette histoire, de faire intervenir un tiers. Répondez simplement et rapidement à mes questions. La fête est-elle terminée ?

— Oui.

— Alors, tout le monde est retiré ?

— Oui.

— Le Roi de Thessalie aussi ?

— Oui.

— Seul?

— Je ne sais. Il est dans ses appartements privés, et il a donné l'ordre le plus formel de ne plus le déranger.

— Cet ordre, je le braverai, moi!

— Oh! que Votre Majesté n'aille pas faire une esclandre.

— Je ferai tout! tout! pour casser ce mariage infâme! cette union maudite! »

La rage de l'Impératrice était si grande qu'il eût été dangereux de prononcer un mot tendant à la calmer ou à excuser le Roi; sans cela, le prince aurait pu lui demander ce qu'il y avait d'infâme dans ce mariage morganatique d'un veuf avec la femme qu'il aimait, et en quoi il manquait plus à la défunte Reine que s'il s'unissait, par politique, à une princesse de sang royal.

Maintenant, il regrettait sa précipitation; car il sentait que personne au monde n'empêcherait la vieille Majesté de soulever un scandale épouvantable.

Faisant bon marché de sa dignité, affolée par la fureur, l'Impératrice ouvrit précipitamment la porte et allait s'élancer, quand le prince impérial la saisit. Une véritable lutte s'engagea entre eux. Enfin, sa force physique l'emportant

sur celle de la vieille femme enragée, il l'obligea à l'écouter. La seule concession qu'il en obtint, à la fin, fut que l'Impératrice n'irait pas elle-même à la porte du Roi de Thessalie, mais qu'elle lui enverrait son chambellan, pour lui dire qu'il ait immédiatement à se présenter devant elle.

IX

Il est plus facile, certes, de concevoir que de décrire, l'impression produite sur le Roi de Thessalie, nageant en plein bonheur avec la femme aimée en cette première nuit de noces, quand tout à coup, malgré les ordres formels qu'il avait signifiés, des coups répétés précipitamment à la porte arrachèrent les deux amants à leur béatitude.

Nadjeska Ivanowna frissonnante, terrifiée, se blottit encore plus près du cœur de son auguste époux. Le Roi, aussi bien qu'elle, comprit de suite qu'une pareille infraction aux règles de l'étiquette ne pouvait être causée que par un événement insolite.

En toute hâte, à demi-vêtu, le Roi passa dans la pièce voisine, où, d'une voix courroucée, il demanda qui osait venir ainsi le troubler.

C'était son pauvre chambellan, bien effaré du terrible message qu'il avait à délivrer.

A ces mots :

— « L'Impératrice des Hindoustans insiste pour voir Sa Majesté ce soir même, » le Roi sentit un froid parcourir tout son corps.

Elle savait donc tout ! Cette sommation expresse de le voir, séance tenante, prouvait à elle seule combien devait être immense la fureur de la vieille souveraine. Sûrement, la scène serait effroyable ! terrible !... Mais, comme tôt ou tard il faudrait en venir là, peut-être valait-il mieux s'expliquer de suite.

— « Dites à Sa Majesté que je serai à ses ordres dans une demi-heure, » dit le Roi.

Le chambellan se retira, et le Roi courut rapidement retrouver sa chère Nadjeska Ivanowna. Quand il lui fit part de la vérité, la princesse tressaillit :

— « Qui sait si je te reverrai jamais ! — dit-elle subitement, en se jetant, sanglotante, au cou de son royal époux.

— Enfant ! va ! qu'as-tu donc à craindre ? »

Il parlait sur un ton de reproche, mais tendrement, câlinement, comme une mère le ferait à son enfant malade.

— « Non, je ne te reverrai plus ! — disait Nadjeska Ivanowna, reprenant subitement un

ton désespéré. — Si l'Impératrice t'appelle à une pareille heure, c'est pour te mettre le couteau sur la gorge. Nous autres femmes, nous avons la faculté de la double vue, nous pressentons le malheur!... Tiens! — et elle toucha son cœur, — c'est écrit là... mon avenir est à jamais brisé! »

Elle était effroyablement calme, mais ce qu'elle souffrait était bien visible; le Roi ne s'en aperçut que trop au tressaillement qui faisait frissonner tout ce corps adorable. Il se précipita sur elle, l'embrassant sur ses yeux, sa bouche, ses seins, s'affolant, descendant, palpant à travers les dentelles mousseuses qui la couvrent, les perfections de ce corps qui est son bien, sa chose.

— « L'Impératrice vous attend, Sire! — dit Nadjeska Ivanowna, avec un cri de douleur. — Elle va vous donner à choisir entre me chasser, moi!... ou perdre à tout jamais sa bienveillance, sa fortune, son amitié. Qu'allez-vous faire? »

Et le sang-froid dont elle s'était armée l'abandonnant tout à coup, l'ex-ambassadrice se prit à fondre en larmes.

— « N'oublie pas que je n'ai plus que toi au monde! — s'écria-t-elle dans un douloureux gémissement.

— Le pourrai-je?... le pourrai-je jamais!... » dit le Roi, dont la chair était encore toute mordue du désir de posséder toujours cette superbe créature.

Cependant, il fallait se hâter... L'Impératrice n'était pas habituée à attendre, et malheur à celui qui eut osé la contrarier!

Une demi-heure s'était à peine écoulée depuis l'ordre de la vieille souveraine, que déjà le Roi de Thessalie se trouvait devant elle. La princesse Corysande et le prince et la princesse héréditaires de Babylone étaient auprès d'elle.

— « Vous allez chasser cette femme!... Et vous allez la chasser de suite, à l'instant, cette nuit même!... »

Telles furent les paroles frénétiques qui s'échappèrent précipitamment des lèvres haineuses de l'Impératrice. Afin de ne pas laisser un seul moment de réflexion au Roi, dont la faiblesse de caractère n'était pourtant que trop connue, M. de Brandt, ministre de l'Intérieur, et M. de Werther, secrétaire d'État aux Affaires Étrangères, avaient été demandés en toute hâte auprès de leurs Majesté et Altesses Impériales. En attendant l'arrivée de Charles-Ferdinand, un décret d'exil avait été dressé contre Mme de Mineleko; il n'y avait plus qu'à le légaliser pour le faire mettre à exécution.

— « Majesté, redevenez vous-même ! Il est bientôt minuit, et vous ne pouvez de bonne foi forcer cette malheureuse à partir à cette heure, seule, dénuée de tout. Le coup que vous voulez frapper est trop terrible ; attendez à demain : vous serez plus calme et vous aviserez plus sagement. Un tel procédé vous attirerait le blâme de tous, — avait dit à l'Impératrice le prince Impérial, pendant qu'ils débattaient ensemble ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Non ! non !... c'est de suite, à cette heure, vous dis-je, que je veux que cette femme, cette indigne créature s'en aille !... Oh ! grands dieux ! que ne puis-je moi-même la chasser ! » vociférait avec rage cette vieille Impératrice, devenue mégère furieuse.

Nous glisserons sur la scène terrible et sans dignité qui suivit. La malheureuse Nadjeska Ivanowna n'avait que trop raison !... son sort était irrévocablement décidé.

Le Roi, surpris, traqué par cette avalanche inattendue et qui s'abattait tout à coup sur lui, ne trouva pas le courage de desserrer les lèvres. « Belle-maman Impériale » ne lui permit de parler que lorsqu'elle le vit assez épouvanté pour lui jurer, sur les serments les plus sacrés, que jamais il ne tenterait de revoir cette « misérable »... qu'il avait, *presque malgré elle,* épousée le ma-

tin même et à laquelle, devant Dieu et devant les hommes, il avait promis aide et protection, amour et fidélité! Quel exemple pour son gendre de quelques heures! Où donc trouvera-t-on la bonne foi, l'honneur, s'ils ne sont pas même les hôtes habituels et forcés du cœur des rois!

« — N'hésitez pas, Sire! jurez-moi! ou sinon je vous déclare que vos enfants seront à jamais déshérités par moi », tempêta la vieille femme enragée.

Charles-Ferdinand fit preuve de bien peu d'intelligence. Avec du sang-froid, de la réflexion, il aurait dû penser que l'Impératrice, malgré sa colère, son irritation, n'irait jamais jusqu'à mettre à exécution la menace que lui arrachait une véritable démence. Elle! faire tort à ses petits-enfants, ce qu'elle aimait le plus au monde, les enfants de sa fille chérie? jamais! Son vieux cœur racorni n'avait plus qu'une seule vertu, son amour maternel; et cet amour, elle le poussait jusqu'aux dernières limites: les tigres aiment bien leurs petits!

Mais le Roi fut mou : il eut peur; homme de nom, chiffon de fait, il ne sut ni garder, ni défendre la malheureuse à laquelle il avait uni son sort. Devant la colère de sa belle-mère, étouffant volonté et amour, il la jeta indignement sur la voie publique, livrée à la risée impitoyable.

X

Une heure se passe, peut-être deux, et le Roi ne reparaît pas.

Avide de connaître ce qui s'est passé entre le Roi et la vieille et terrible Impératrice, Nadjeska Ivanowna ne peut tenir en place. Elle se lève, fébrilement elle arpente, en une marche régulière et continue, l'étendue limitée de sa chambre. Le bruit de ses pas l'effraie; elle s'arrête indécise, les yeux secs, l'air égaré, affolée par l'angoisse; enfin, exténuée de fatigue, elle se jette sur son lit. En vain, elle y cherche le sommeil : il a fui pour toujours. Elle ne dormira plus, se dit-elle.

A cette agitation horrible a succédé une invincible torpeur; la tête appuyée sur sa main brûlante, le corps anéanti, elle est là, immobile, accroupie plutôt qu'étendue. Toute la vie de cette belle créature, tout à l'heure encore frissonnante

d'amour et d'extase, s'est concentrée dans ses yeux fixes, dont le regard sombre, farouche, reste rivé sur la porte par laquelle a disparu son royal époux.

Un temps très long se passa ainsi, dans l'attente.

L'oreille tendue, la malheureuse tressaille sans cesse; à chaque instant elle croit entendre le Roi qui lui revient; mais seul, dans le silence de cette nuit lugubre, le tic-tac de l'horloge laisse tomber, uniformes et régulières, les minutes dans l'Éternité.

— « Mon Dieu ! mon Dieu ! il ne reviendra plus ! »

Émue, terrifiée, elle sent comme un vide se faire autour d'elle. « Jamais, jamais plus elle ne le reverra ! »

N'y a-t-il pas chez tous ceux qui aiment, chez la femme surtout, fleur sensible et délicate, une sorte de force invisible, aimant moral propre à les avertir des dangers inconnus, des pièges secrets ? C'est une sorte de seconde vue, de prescience, qu'on appelle vulgairement pressentiment.

Et ses inquiétudes, ses angoisses recommencent, avec son désespoir et sa crainte.

Cependant le temps passe, terrible dans sa rapidité comme l'éclair et la foudre; Nadjeska

Ivanowna se relève, droite et raide comme un spectre; elle recommence sa promenade, qu'elle veut faire longue comme la nuit qui l'entoure. Mais, enfin, la fatigue est plus forte que l'anxiété, le sommeil l'enveloppe de ses réseaux inextricables; ses paupières rougies par les larmes et l'attente s'alourdissent; elle s'assoupit : elle dort.

Elle dormait profondément, lorsqu'une seconde fois, des coups répétés près d'elle la firent s'éveiller en sursaut. Quelqu'un debout, à la tête de son lit, une bougie à la main, cherche à la faire lever.

Nadjeska Ivanowna tremble. Ciel! est-ce lui?...

Hélas! ce n'était que sa femme de chambre.

— « Je demande mille pardons à madame la princesse, — dit cette fille, — mais la grande-maîtresse du palais est dans la pièce à côté; elle prie Son Altesse de lui accorder quelques minutes d'entretien. »

Nadjeska Ivanowna, terrifiée, sent que des événements terribles l'enlacent de toutes parts. Inconsciemment, machinalement, elle répond :

— « Dites à Mme de Langweilig qu'elle ait à attendre jusqu'à demain; je lui donnerai alors l'audience qu'elle désire. »

Sous le coup d'une profonde irritation, elle

avait parlé très haut comme pour faire bien sentir à la grande-maîtresse qu'à présent elle était sa Reine, assez haut pour que ces mots parvinssent aux oreilles de Mme de Langweilig.

La grande-maîtresse n'était pas là pour plaisanter. Elle se représentait la vieille Impératrice, trépignant d'impatience, et tenant le Roi de Thessalie prisonnier jusqu'au départ de la berline de poste qui devait emmener Mme de Mineleko. Sachant qu'il allait de son intérêt d'agir avec célérité, elle se décida à ne point parlementer plus longuement et, poussant brusquement la porte, elle se trouva au milieu de la chambre.

Nadjeska Ivanowna, plus outragée encore qu'effrayée de cette violation de sa privauté, trouva le courage de se redresser.

— « Depuis quand, madame, êtes-vous en droit de pénétrer la nuit chez moi ?

— Madame, — dit la grande-maîtresse retenant avec peine une impertinence qu'elle eut lancée avec joie à la figure de la jeune femme haïe et tombée, — j'agis par ordre du Roi.

— Par ordre du Roi ?... du Roi mon époux ? — s'écria Nadjeska Ivanowna, si piquée au vif par l'insolence du regard de la grande-maîtresse, qu'elle n'hésita pas à avouer fièrement la vérité. Elle croyait ainsi, en s'établissant définitivement

dans sa nouvelle dignité, rappeler à l'ordre la sujette irrespectueuse de son mari.

— Oui, madame, Sa Majesté vient de signer un décret d'expulsion contre vous, et j'ai le devoir, bien pénible, je vous assure, de vous annoncer cette nouvelle. »

Mme de Mineleko crut d'abord que la grande-maîtresse devenait folle, ou bien qu'elle-même avait mal compris. Instinctivement, elle porta ses deux mains à son front comme pour y comprimer sa raison prête à s'échapper.

— « Je suis, madame, dans la nécessité de vous prier, de vous ordonner même de vous hâter. Une chaise de poste, attelée de chevaux vigoureux, est devant la porte ; elle vous attend. Il faut donc vous habiller promptement et partir. »

Un moment, Nadjeska Ivanowna parut écrasée ; mais revenant subitement à la réalité :

— « Vous prétendez que c'est Sa Majesté le Roi qui vous a donné de tels ordres ? le Roi qui m'aime plus que sa vie ! que son trône ! — dit-elle avec toute la fierté d'une reine offensée. — Sortez !... sortez vite !... je vous chasse ; vous êtes une misérable, car vous mentez ! »

Pour toute réponse, Mme de Langweilig présenta à la malheureuse le décret de bannissement signé par le Roi lui-même. Cette écriture, qu'elle

connaissait comme elle-même, ses yeux ne pouvaient s'y tromper !

Mon Dieu ! mais perdait-elle la tête ? était-elle le jouet d'un affreux cauchemar ?

La malheureuse, complètement anéantie, se laissa tomber sur un siège. Oui, cet écrit était bien du Roi ! Et, pourtant, elle ne rêvait pas, quand elle se rappelait qu'un instant à peine auparavant il était là, près d'elle, éperdument amoureux, tout plein de promesses pour un avenir qu'il voulait lui faire tendre et heureux !

Par un effort surhumain, elle chercha à se remettre du choc terrible qu'elle venait de recevoir.

La grande-maîtresse, triomphante, un sourire méchant dans les yeux, suivait ironiquement toutes les phases de ce combat qui se livrait dans l'esprit de la princesse.

— « Vous me montrez ce papier, soit ! — dit-elle. — Mais je suis la femme légitime du Roi ; dites donc à ceux qui vous ont envoyée, que je ne quitterai pas ce palais sans avoir revu mon époux, sans avoir entendu de ses lèvres que ce décret n'est pas une horrible duperie.

— Le Roi a tout prévu, madame la princesse, aussi dois-je à cette demande répondre qu'il lui est absolument impossible d'accéder à votre

désir. Un prix immense est attaché à cette détermination. »

Un rire strident s'échappa des lèvres crispées de la jeune femme.

— « Eh bien ! — dit-elle résolument, — s'il ne vient pas à moi, c'est moi qui irai à lui ! »

Elle se leva pour sortir, mais Mme de Langweilig lui barra intrépidement le passage.

— « Alors, je suis votre prisonnière ? la victime, sans doute, de quelque infernale machination ? — s'écria violemment la femme du Roi.

— Madame la princesse, je vous explique clairement les faits : il n'y a là ni mystère, ni guet-apens. On a signé contre vous un décret de bannissement auquel, sous peine d'y être contrainte par la force, vous devez obéir, et sur l'heure. La chose dûment établie, ce que vous avez de mieux à faire, — dit cauteleusement la grande-maîtresse, — c'est de vous conformer avec calme, pour le moment, à ce qui vous est ordonné par une volonté plus forte que la vôtre. Après, si vous le jugez à propos, vous pourrez tenter les démarches que vous croirez utiles.

— Veuillez, s'il vous plaît, puisque vous êtes si claire et si explicite, me dire pour quel crime on ose, — m'entendez-vous bien ? — on *ose* (et elle prononça ce mot d'une façon terrible) —

m'outrager ainsi, moi, une ex-ambassadrice, à présent la femme d'un Roi! »

Mme de Langweilig, quoique peu timide, n'eut pas la hardiesse de lui dire que c'était précisément parce qu'elle n'avait pas craint d'accepter la main du Roi, que cette punition effroyable et imméritée tombait sur elle : épouvantable vengeance du caprice cruel et furieux d'une vieille femme en frénésie.

— « Vous vous taisez?... et le Roi ne vient pas? — dit subitement la jeune femme. — Si c'était vrai, cependant, ce que vous dites, à quel lâche le sort injuste m'aurait-il donc unie! »

Elle frappa dans ses deux mains avec désespoir et rage.

A ce moment, le roulement d'une voiture, le claquement des fouets des postillons et le bruissement des grelots des chevaux de poste, se firent entendre au loin.

Nadjeska Ivanowna courut à la fenêtre, dont elle écarta rapidement les rideaux. Il faisait nuit noire au dehors; l'illumination de la Residenz-Stadt, jamais bien merveilleuse, même au commencement de la soirée, était éteinte presque totalement, même ce soir où tout avait été illuminé pour le mariage de la princesse. Cependant, avec des yeux de lynx qu'animait l'indi-

gnation, la princesse distingua la silhouette d'une lourde chaise de poste attelée de quatre chevaux. Elle s'avançait lentement vers le palais; le pont-levis était déjà franchi. Allant droit devant elle, la voiture s'arrêta sous les fenêtres mêmes des chambres actuellement occupées par Mme de Mineleko. Directement au-dessous se trouvait une petite porte secrète, par laquelle il avait été convenu que Nadjeska Ivanowna s'en irait furtivement, pour rentrer chez elle, avant que le jour se fût levé.

Plusieurs ombres à peine visibles pour des regards indifférents se tenaient debout, pressées les unes contre les autres, délibérant en attendant l'arrivée du véhicule. Au miroitement des képis d'étain, au flamboiement des longs sabres d'acier poli qui ressortaient, brillants, sur le ton mat des sombres uniformes, Nadjeska Ivanowna reconnut de suite la silhouette de quelques cavaliers et d'un officier, qui paraissaient se tenir prêts pour un départ plutôt que pour une ronde de nuit.

La malheureuse n'avait plus d'illusion à se faire; l'affreuse vérité se montrait tout entière dans son implacable réalité. Ainsi qu'elle-même l'avait prédit au Roi, ce mariage était le malheur de sa vie à elle! Oh! la prophétie que lui avait faite cette sorcière rencontrée dans sa

tendre jeunesse, ne tardait pas à se réaliser! Et ne savait-elle pas, maintenant, de qui venait le mal?... Qui, sinon la vieille Impératrice, eut pu jamais machiner une semblable trahison?

Elle la voyait, cette trame odieuse qui l'enveloppait de toutes parts!... Et le Roi, le faible Roi était sans doute le prisonnier de « belle-maman ». Elle avait tenu la main qui avait signé ce décret inique... Et, souveraine généralement bonne et miséricordieuse, égarée par la colère, elle n'avait agi ainsi contre la princesse que parce qu'elle avait osé prendre la place occupée jadis par la fille de cette mère, lionne rugissante et hurlante pour défendre la place de la morte que, d'après elle, personne n'était digne d'occuper.

La grande-maîtresse l'avait dit, et sans doute elle en avait mission, si Mme de Mineleko se refusait à partir de son gré et sans bruit, ce serait, nouvel outrage, la force qu'on emploierait contre elle. Cette fine et fière sensitive serait saisie et entraînée par les mains grossières et brutales de soldats et de policiers ignobles; son corps d'aristocrate aurait à subir de ces attouchements qui, par eux seuls, flétrissent une femme. Hélas! et elle n'était qu'au commencement de son calvaire!... Une résignation sublime

fit place à la révolte qui l'avait secouée d'abord. Son parti fut vite pris.

— « Laissez-moi une heure pour m'habiller, — dit-elle froidement à la comtesse de Langweilig.

— Soit; mais faites diligence, je vous en conjure, car j'outrepasse mes droits. »

Mme de Langweilig fut effrayée du sang-froid étrange qui s'était emparé de Mme de Mineleko.

— « Me laisserez-vous au moins la liberté d'être seule dans ma chambre, madame? » — dit-elle fièrement à la grande-maîtresse.

Ce vœu même ne pouvait être exaucé; l'imagination furieuse et exaltée de la vieille Impératrice la rendait injuste, indécente presque. Craignant que la jeune femme ne lui échappât, il avait été défendu à Mme de Langweilig de perdre de vue, ne fût-ce qu'un instant, l'ex-ambassadrice.

— « Hélas! madame, j'ai l'ordre de ne pas vous quitter, même pendant une seconde.

— Allons! je suis complètement prisonnière, — dit, toujours sur le même ton glacial, Mme de Mineleko; — il faut me résigner. »

Mme de Langweilig, elle-même, commençant à être consternée du mandat brutal et inique qu'elle avait à remplir, baissa la tête presque avec honte.

— « J'essaierai de vous déranger le moins possible, madame, — je saurai être discrète. »

Mme de Mineleko, aidée de sa femme de chambre, s'habillait vivement, mais dans un silence complet. A chaque fois que le détail de la toilette faisait frôler les mains de Nadjeska Ivanowna par celles de sa caméristе, cette dernière les sentait froides comme une boule de neige durcie par la gelée; et alors, un tressaillement la pénétrait jusqu'à la moelle des os. L'effroyable tranquillité de Nadjeska Ivanowna était grosse de menace, et, malgré elle, la grande-maîtresse en était inquiète.

Quand Mme de Mineleko fut habillée et que les quelques petits objets lui appartenant furent rassemblés dans un sac de voyage (on se rappelle qu'elle n'était venue que provisoirement, pour passer la première nuit de noces auprès de son mari), elle se dressa devant le comtesse :

— « Veuillez, madame, être témoin — dit-elle — que je laisse ici les bijoux dont m'a fait présent le Roi de Thessalie. Quand la méchanceté et la calomnie s'acharneront contre moi, ce qui est inévitable et très proche car on trépigne sur le malheur autant qu'on s'incline devant le succès, quand les mensonges les plus absurdes, les plus faux se débiteront sur moi, je vous donne, madame, la mission de les contredire, si

on ose jamais m'accuser de cupidité. Maintenant, je suis prête; veuillez, je vous prie, m'indiquer le chemin que j'ai à suivre pour exécuter les ordres que vous avez reçus. »

Elle dit cette phrase sur le ton de commandement, comme si elle était encore l'ambassadrice du Caucase, la représentante de sa souveraine, une czarine du Caucase; et ce fut avec la démarche d'une reine, avec la dignité qui convenait à son malheur, qu'elle franchit cette porte qu'elle avait, quelques heures plus tôt, ouverte si joyeusement.

Pleins de respect et d'admiration pour tant d'outrages si fermement supportés, les assistants de cette pénible scène s'inclinèrent profondément sur le passage de la princesse, qui s'éloignait pour toujours de ces lieux témoins de ses triomphes, de son amour.

Craignant une résistance désespérée, plusieurs gardes du palais avaient été massés dans l'antichambre.

— « Tant d'hommes pour une seule femme ! » dit Mme de Mineleko, avec une amertume hautaine et dédaigneuse.

Il n'y avait presque plus d'éclairage dans les couloirs, et l'immense escalier monumental était rempli d'ombre qui donnait le frisson. Un silence presque absolu régnait dans le vaste château féo-

dal, d'où ces gens, sur l'ordre d'une Impératrice vieille et vindicative, chassaient cette frêle femme atteinte si cruellement dans sa pudeur et dans sa dignité d'épouse, dans tous ses sentiments de délicatesse féminine.

D'en bas, montait pâle et vacillante une lueur dont les reflets se projetaient dans l'escalier, donnant aux arabesques de la rampe de fer forgé des courbures et des lignes fantastiques qui se projetaient en ombres chinoises sur les lambris des grandes murailles. Là, apparaissaient, immobiles et sévères dans leurs cadres surannés, les glorieux ancêtres de Charles-Ferdinand XVIII. Leurs yeux mornes et ternes semblent s'animer, l'indignation, la commisération y éclatent tour à tour. Est-il possible qu'un des leurs, descendant de leur race, le sang de leur sang, ait pu forfaire à ce point à l'honneur! Traître et parjure à ses serments, ils le rejettent de leur ban, ce Roi assez faible pour souffrir que cette femme jeune et belle soit chassée, la nuit, par des mercenaires, comme si elle eût été coupable d'un crime de lèse-majesté.

Comme elle descendait, digne et fière, les rayons de la lune, voilée jusqu'alors par d'épais nuages, pénétrant tout à coup par les grandes baies des hautes fenêtres vinrent, comme un

nimbe argenté, se poser sur le front altier de la princesse de Mineleko.

Nadjeska Ivanowna s'était jusqu'alors maintenue calme et imposante dans son malheur. Sentant braqués sur elle des regards, les uns indifférents, les autres intéressés à sa disgrâce, elle avait tenu à honneur de ne rien laisser paraître du chagrin qui l'abreuvait; du reste, un dernier espoir la soutenait encore. Il lui semblait impossible que le Roi, tout à l'heure encore à ses pieds, pût la laisser partir sans venir, au dernier moment, éperdu de remords et d'amour, s'élancer au-devant d'elle et lui faire de ses bras un rempart inexpugnable. Sur le point de franchir pour la dernière fois ce seuil qu'elle avait passé en reine et qu'elle quittait en proscrite, elle jeta, malgré elle, un long regard désespéré sur ces murs inhospitaliers. Mais rien!... rien! que la grande-maîtresse, sa femme de chambre et les officiers de la gendarmerie qui l'entouraient.

— « Y a-t-il une couverture de voyage dans la voiture? » dit subitement une femme de service, accourue à ce dernier instant.

C'était la vieille et fidèle femme de chambre de la princesse Aline, qui, envoyée sous ce prétexte, venait en réalité, par sa présence, protester contre l'injustice de l'aïeule et manifester, en un

salut qu'elle apportait de la part de sa jeune et royale maîtresse, toute la sympathie de cette dernière pour la pauvre fugitive.

Non! il n'y avait pas de couverture de voyage. Dans l'imprévu de ce rapide départ, on n'avait pas eu le temps d'y penser. Ce fut dans un plaid écossais appartenant à la douce Aline de Thessalie, que des officiers de gendarmerie enveloppèrent les pieds glacés de Mme de Mineleko, installée enfin dans la lourde voiture de poste qui devait l'emporter au delà de la frontière.

— « Son Altesse Royale envoie ses tendres amitiés à Mme de Mineleko! » s'écria la vieille femme de chambre de la princesse.

Telles furent les dernières paroles amies qui parvinrent aux oreilles de la pauvre Nadjeska Ivanowna.

Dans la nuit froide et sombre qui suivait cette journée d'orage, les bras levés de cette femme agitant son mouchoir en signe de sympathie, le groupe des gardes du palais sur le pas de la porte, la regardant fuir, telles furent les dernières visions de la princesse en quittant le château royal. Mais non!... pas les toutes dernières... car, levant machinalement la tête en passant devant le petit-palais, elle vit, collés derrière les vitres d'une fenêtre plus éclairée

que les autres, le visage bouleversé du Roi et celui tout triomphant de la vieille Impératrice la suivant, lui de ses yeux hagards, elle, les siens étincelants de haine et de colère. Puis tout s'évanouit, le massif véhicule emportant dans la nuit et dans le cloître cette jeune femme, allant cacher loin du monde sa disgrâce et son désespoir.

XI

LA chaise de poste allait toujours, courant de la vitesse de ses quatre chevaux. Les taillis du petit bois qui s'étendait derrière le palais royal furent vivement traversés. Au loin, déjà bien en arrière, le grand édifice tout noir, avec son profond fossé, ses hautes murailles, ses tourelles du moyen âge et ses flèches élancées, disparaissait à l'horizon.

Maintenant, on traversait une grande nappe de lumière que la lune jetait, comme un long ruban blanc, sur la campagne très boisée qui entourait la capitale de la Thessalie.

Le fouet du cocher retentissait, presque sinistre, dans le silence de la nuit; la voiture broyait lugubrement les feuilles et les branches dont l'orage du matin avait jonché la terre.

Le vent poussait de longs gémissements. L'écho s'en répercutait dans la chaîne des monta-

gnes d'alentour. C'était la nuit avec son cortège de terreur, c'était la solitude et les ténèbres profondes au milieu des campagnes. Les cailloux semblaient *grincer des dents* sous les roues de la voiture.

Le soupir du vent courait rapide à travers la forêt, dont la voyageuse inconsciente approchait malgré elle. Les roues pesantes, en passant bruyamment, réveillaient les couvées d'oiseaux endormis dans les branchages. La voix de la nuit s'élevait de tous côtés. Les formes crochues des hauts buissons qui couraient le long de la chaussée éclairés par l'astre pâle, avaient l'air de gnomes hideux dont les formes bizarres effrayaient les nerfs ébranlés de Mme de Mineleko.

L'air devenait plus vif à mesure que la nuit s'avançait, mais Mme de Mineleko, dans son coin, presque inanimée, ne sentait pas le froid qui engourdissait ses membres. Elle était tellement bouleversée, absorbée par les événements rapides de ce jour néfaste, qu'elle se croyait en proie à un affreux cauchemar; elle se demandait même si elle n'était pas un personnage fantastique des *Contes d'Hoffmann*, fuyant dans cette nuit sinistre.

De longs instants s'écoulèrent, tristes et lents, dans le cahotement de cette voiture où Nad-

jeska Ivanowna se trouvait seule avec sa femme de chambre. L'arrivée au premier relais, l'arrachant à la torpeur qui l'avait envahie, la rappela aux angoisses de la réalité. Maintenant allait commencer la pénible ascension de ces hautes montagnes, dont les chemins abruptes et sinueux devenaient, en avançant, de plus en plus pénibles à franchir.

Mme de Mineleko, au lieu d'aller directement à la plus proche frontière, avait profité de la seule faveur qui lui avait été accordée, « pourvu qu'elle quittât promptement les États du Roi. » Elle se dirigeait donc sur Montaboro, première ville dans les montagnes ne faisant plus partie de la Thessalie. C'était là qu'étaient en sûreté ses deux chères enfants, ses deux dernières consolations. Bannie du monde, rejetée de celui qui lui devait aide et protection, elle allait demander à Dieu ce que lui refusaient les hommes. Mme de Mineleko, fille d'une mère chrétienne dont le père, prince polonais, était mort pour la défense de sa foi et de son pays, était elle-même catholique; c'était donc au couvent des sœurs de Sainte-Marie de la Miséricorde, grand et sinistre cloître, qu'elle allait vivre à présent, essayant dans cette retraite d'oublier, sinon de pardonner.

En plein jour, une excursion à travers ces

montagnes était chose difficile; aussi, dans les ténèbres de la nuit, ce voyage devenait-il presque impraticable. Cependant, les ordres étaient formels et l'escouade de gendarmerie qui, selon les désirs de l'Impératrice, entourait la voiture de la fugitive, avait pour consigne de ne pas interrompre, sous aucun prétexte, la marche, jusqu'à ce que l'exilée fût hors des États thessaliens.

Comme souvent, dans la vie, quand le malheur est à une porte il ne semble pas près de la quitter, il en devait être ainsi pour Nadjeska Ivanowna, qui, aussi bien par le chemin à parcourir que par sa compagne, avait encore bien des ennuis à essuyer pendant cette pénible ascension.

La tempête épouvantable de la journée avait occasionné de bien grands dégâts, dont les épaves, éparses çà et là, obstruaient la route et rendaient plus long, plus fatigant ce triste voyage. De tous côtés, ce n'étaient que blocs énormes de pierres, qu'arbres entiers déracinés par la furie de l'orage, poteaux télégraphiques abattus sur le sol détrempé par les pluies du matin, éboulements de rochers qu'il fallait, un à un, enlever pour pouvoir continuer lè voyage.

La femme de chambre, superstitieuse paysanne à la tête bourrée d'apparitions mys-

tiques de diables et de saints, devenait une torture de plus pour la pauvre affligée. Il lui fallait, elle dont le courage était si éprouvé, relever celui de cette fille qui, frissonnante, faisait une foule de signes de croix devant ce paysage, dont la désolation terrible s'accroissait encore des ténèbres de la nuit, car, dans ces montagnes fortement boisées, les rayons de la lune avaient peine, dans les parties ombreuses, à pénétrer au travers ces arbres aux troncs noueux, dont les branches entre-croisées étaient encore chargées des lourdes gouttelettes de pluie que le moindre mouvement déversait sur le sol.

Dans une misérable chambre d'auberge dénuée de tout, les voyageurs durent attendre que des chevaux frais et dispos fussent attelés de nouveau.

— « Que la Sainte Vierge ait nos âmes ! — chuchotta Glascha, s'approchant tremblante et terrifiée de sa maîtresse ; — car il me semble que c'est dans l'enfer qu'on nous conduit. »

Sous des apparences cauteleuses, cette fille cachait une âme vile et noire que la princesse, avec son caractère franc et droit, n'aurait jamais pu deviner. Pour un « oui », pour un « non », bien que fortement salariée, elle eut abandonné sa pauvre maîtresse au danger de s'en aller seule, dans la nuit noire, confiée à ces cochers

étrangers qui se changeaient sans cesse aux différents relais, et à une escouade de gendarmerie.

Mme de Mineleko, assise sur l'unique et misérable escabeau de bois de la taverne, restait plongée dans un mutisme profond. Elle avait refusé de toucher à la mauvaise nourriture, la seule que cette misérable cabane pût offrir, et que l'officier de l'escouade avait lui-même fait préparer pour elle. La vieille paysanne à moitié endormie, jetait des yeux étonnés et ravis sur cette belle et blanche créature, dont les doigts chargés de bagues étincelantes attiraient son attention. Nadjeska Ivanowna, débarrassée de ses gants, pressait de ses mains glacées son front brûlant prêt d'éclater; sa toque, bien que légère, paraissant d'un poids insupportable à sa tête endolorie, avait été rejetée au loin. Débarrassée ainsi de toute entrave, sa lourde et soyeuse chevelure châtain, mise en désordre par les cahots de la voiture, retombait presque dénouée sur le manteau de peluche vert foncé qui la couvrait à peine. Sa beauté si remarquable n'était pas seule à éveiller l'attention; une vive curiosité s'emparait des esprits à la vue de cette femme inconnue qu'escortait militairement tout un détachement de gendarmerie. On la regardait avec stupeur, se demandant qui elle

pouvait être, car dans les plus pauvres cabanes on avait les portraits de la défunte Reine et des princesses (la famille royale de Thessalie étant très populaire dans le pays), et cette femme, sûrement, n'était pas, se disaient entre eux les paysans étonnés, une d'elles. Qui donc était-ce?

Bientôt, la voiture fut prête à nouveau.

— « Madame la princesse est-elle disposée à poursuivre son voyage? » — demanda respectueusement l'officier.

On ne faisait cette demande que pour la forme, car l'eut-elle ou non voulu, l'exilée devait continuer sa marche en avant. Mais les hommes avaient reçu l'ordre formel de traiter cette jeune infortunée avec tous les égards dus à son rang.

Nadjeska Ivanowna était tellement absorbée par ses tristes méditations, qu'elle n'entendit pas tout d'abord. L'officier réitera sa demande une seconde fois. Alors, se levant effarée comme sortant d'un rêve :

— « Partons, si tout est prêt, » dit-elle, sa voix, comme une voix inconnue, sonnant étrange à ses propres oreilles. En effet, que pouvait lui faire d'aller ou de venir? de rester ici ou d'avancer là?

Elle suivit les hommes, qui se remirent en marche.

Dans cette nuit profonde, le ciel ne laissait

percer d'autre étincellement que, par-ci par-là, le miroitement d'un éclair à travers un lourd et noir amoncellement de nuages. Tout était trouble, diffus. Il semblait qu'on entendît l'haleine de fantômes et de revenants courant auprès de la voiture, le croassement d'oiseaux malfaisants dans les airs, et que, enjambant les vents, les hydres de l'Apocalypse volaient, annonçant sa dernière heure à la terre.

Tout à coup, chose étrange, une phosphorescence envahit le ciel. Dans ce pays montagneux, la nature est remplie de phénomènes, explicables par l'électricité qui seule peut les enfanter. Glascha, effarée, fit de nouveau le signe de la croix.

— « Madame la princesse, regardez... regardez donc! » — dit-elle, montrant l'horizon.

Alors, presque rasant cette phosphorescence, à un moment donné une longue file noire d'oiseaux de passage zébra le ciel. Puis, comme s'ils avaient soufflé sur la lueur, elle s'éteignit subitement.

Mme de Mineleko tressaillit : c'était un vol de corbeaux, oiseaux de mauvais augure et dont la présence annonce toujours de nouveaux malheurs. Alors, un grand souffle de vent s'éleva, puis, se gonflant, il devint furieux, arrachant subitement de la terre et faisant tournoyer en

l'air tout ce qu'il y rencontra comme en un fantastique tourbillon. La peur, touchant à la démence, grandissait de plus en plus dans le cœur de Glascha.

— « Sainte Vierge de miséricorde! ayez pitié de nous! Si nous étions seulement arrivés au but de notre voyage! — dit-elle, en se signant constamment. — Madame la princesse, voyez! Oh! le ciel est en colère! Mon Dieu! qu'allons-nous devenir? »

Nadjeska Ivanowna ne répondait pas, mais elle-même était toute saisie des phénomènes sinistres qui rayaient les nues. Elle remonta en voiture, et le morne voyage reprit triste et sombre. L'obscurité était encore très grande, et le chemin devenait de plus en plus raide; de temps en temps, de grandes gerbes d'ombres tremblantes se dessinaient à travers la route escarpée et difficultueuse. Par moments, la rumeur du vent devenait plus assourdissante, et un malaise, le malaise particulier qui saisit dans les solitudes inconnues et grandioses, s'emparait de Nadjeska Ivanowna et de sa camériste.

Et tandis que la voiture monte toujours, tandis que résonnent pesamment les pas lourds du cocher descendu de son siège pour en alléger le poids, tandis que le silence de la nuit est troublé par le trépignement des chevaux essouf-

flés et lassés et le cliquetis des sabres des gendarmes, une grande tristesse envahit l'âme de Nadjeska Ivanowna. Un cri douloureux déchire son cœur, une prière sublime, celle du Sauveur sur le calvaire, s'échappe de ses lèvres : « *Eli, Eli, lama sabactani!* » La malheureuse succombe, elle aussi, sous le poids de sa croix!

— —

XII

Lorsque Nadjeska Ivanowna se réveilla pour la première fois dans la pieuse retraite où elle venait chercher paix et consolation, il était presque deux heures de l'après-midi. Après avoir embrassé ses chers bébés, sa première pensée fut pour celui qui la sacrifiait si cruellement, si injustement. Sans doute elle allait recevoir de lui une lettre, un message, un télégramme. Oh! oui, il lui donnerait par un moyen quelconque un signe de vie, d'intérêt, d'amitié! Bien qu'elle fût payée pour connaître la fragilité du cœur de l'homme, cette pauvre immolée ne pouvait croire que ce Roi que, la veille encore, elle avait vu si rempli d'amour, si frémissant de tendresse, l'eût déjà et pour toujours oubliée, abandonnée. A cette heure de détresse, comme elle se rappelait les serments de constance, de fidélité éternelle qu'il lui prodiguait lorsque

tremblante, craintive, elle le prenait pour confident de ses appréhensions de l'avenir!... Ses appréhensions... Hélas! comme elles s'étaient promptement justifiées!

Complètement affaissée par le découragement, le désespoir, la pauvre princesse de Minelcko essayait, mais en vain, de revenir à la réalité des choses. Rien de ce qui l'entourait n'était fait pour déverser un peu de baume dans ce cœur tout saignant. Le temps, gris et pluvieux, semblait le reflet de cette âme si malheureuse. Un jour incertain pénétrait faiblement par l'étroite fenêtre de la petite cellule où elle se trouvait; ses pauvres yeux, éteints par les pleurs abondants qu'elle avait versés, erraient presque sans le voir sur le panorama grandiose mais sinistre qui se déroulait devant elle. Pareil à ceux que le Dante dépeint dans son « Purgatoire, » ce paysage offrait une vue vraiment magnifique. Une solitude immense s'étendait de toutes parts ; le bruit effrayant des cascades, tombant des cimes escarpées pour se précipiter follement en tourbillons de poussière humide à travers le dédale des vallées et le chaos des montagnes, troublait seul le silence. Pas une chaumière, pas un toit, rien!... que le ciel. Des blocs gigantesques de granit, leurs énormes crevasses remplies de bruyères et d'épines croissant libres et sauvages, surplom-

baient les gorges étroites, hérissées de montagnes dentelées; au loin, l'horizon, borné par des neiges éternelles, était tout couvert de nuages que le vent, grossi par la sonorité de l'air, amoncelait d'abord pour les disperser ensuite. Tout était mélancolie dans ces lieux, assombris par le vol lourd des corbeaux et celui des grands oiseaux de proie qui planent silencieusement dans l'espace. Le grandiose du spectacle, le poids du ciel, la sévérité de cette nature farouche et sauvage empoignent l'âme, l'oppriment, l'oppressent, malgré l'air pur qui l'entoure. Tout à coup, la grosse cloche du monastère a retenti; il est deux heures, l'heure du dîner. Nadjeska Ivanowna, arrachée à ses rêves tristes et profonds, songe enfin à s'habiller; elle se passera d'aide, car aucune sonnette n'est là pour lui permettre d'appeler sa femme de chambre... Combien est loin le luxe auquel l'aristocratique princesse est habituée! Ici, rien que le strict nécessaire : tout confort, tout bien-être même, est exclu de cet asile austère: un lit de fer, un escabeau, une table et un lavabo, voilà tout le composé de la chambre où Nadjeska Ivanowna doit passer les jours de sa tristesse.

Sa toilette achevée, elle s'engagea dans le corridor froid et humide qui conduisait au réfectoire. Cette haute salle, d'un aspect vraiment

lugubre, était déjà remplie de religieuses et d'élèves. En traversant le couloir qui en précède l'entrée, Mme de Mineleko croisa ses chers bébés qui, dans les bras de leurs nourrices, partaient pour une courte mais hygiénique promenade. Très impressionnées par le milieu dans lequel elles se trouvaient, ces femmes rieuses et babillardes étaient devenues tout d'un coup graves et taciturnes. A peine, maintenant, voulant suivre autant que possible la règle de la communauté, osaient-elles bouger, même devant leur maîtresse qu'elles aimaient pourtant bien. Le changement bien involontaire, ou plutôt inconscient, de ces femmes à l'accueil ordinairement si expansif et si cordial, heurta violemment le cœur tendre et sensible de la jeune femme. Comme tous ceux qui souffrent, elle était devenue susceptible ; la moindre chose la froissait au vif. De grosses larmes s'échappant de ses yeux vinrent s'abattre sur les joues potelées de ses enfants, qu'elle embrassa passionnément comme pour se dédommager auprès de ces êtres innocents de l'abandon de tous.

Le repas frugal s'accomplissait dans le plus profond silence ; le bruit des fourchettes, des verres étaient les seuls qui vinssent l'interrompre. Tout était souvenir, comparaison pour Nadjeska Ivanowna. Quelle différence, se disait-elle,

entre ce dîner et celui d'hier, pris à la table du Roi son époux, au son de la musique du régiment des gardes! Tout alors était joie et pompe... et aujourd'hui!!!...

L'aspect des religieuses recueillies dans leurs robes de bure, portant sur la poitrine la large croix du Crucifié et le rosaire au côté gauche, donnait froid à l'âme.

Soudain, la voix aiguë d'un cor de chasse se fait entendre; les échos d'alentour vont la répercutant d'espace en espace. Ce signal connu, ce signal aimé fait lever bien des yeux tenus jusqu'alors obstinément baissés.

— « C'est la poste, — dit la mère supérieure, près de laquelle Nadjeska Ivanowna avait été placée. Une rougeur furtive marbra les joues pâles et tirées de la malheureuse jeune femme. — Ce qui m'étonne, — poursuivit l'abbesse, — c'est qu'elle vient à une heure qui ne lui est pas ordinaire. — Puis, se tournant vers une des religieuses servantes : — Sœur Marie-Madeleine, allez demander à la sœur tourière ce que ce peut être. »

Nadjeska Ivanowna, toute tremblante, faisait pitié à voir.

— « Vous ne mangez pas, madame? » dit la mère supérieure, voyant rester pleines les assiettes de la princesse.

Quelques instants s'étaient écoulés quand sœur Marie-Madeleine entra. Tout bas, bien bas, elle dit quelques mots à l'oreille de la mère supérieure. Celle-ci, après avoir écouté, se retourna vers Mme de Mineleko.

— « C'est un message apporté pour vous, madame, par un courrier spécial, de la capitale de la Thessalie, » dit-elle.

A cette nouvelle, Nadjeska Ivanowna vit comme un nuage passer devant ses yeux. Elle se leva, chancelante, sentant ses genoux se dérober sous elle, et quitta péniblement le réfectoire.

Debout, un homme, tout couvert encore de la poussière du voyage, attendait dans cette partie de la communauté où le sexe opposé est encore admis. Portant respectueusement la main à son chapeau, comme pour exécuter une sorte de salut militaire, il présenta à Mme de Mineleko une grande enveloppe cachetée au sceau ministériel. Pleine de transe et d'angoisses, Nadjeska Ivanowna, laissant le courrier dans le hall du monastère, s'éloigna pour, seule, bien seule, connaître le contenu de cette lettre si désirée. Qui sait? peut-être était-ce une parole explicative du Roi, un mot de tendresse de l'époux d'hier? A peine eut-elle jeté les yeux sur cette missive, qu'elle reconnut avec désespoir que l'écriture n'était pas celle de Charles-Ferdinand.

Un pressentiment vague serra son cœur comme dans un étau, ses mains tremblaient tellement, qu'incapable de les maîtriser elle eut grand'-peine à rompre le cachet royal; pourtant, armée de courage et d'impatience, elle le brise : c'était un communiqué du ministère, « offrant à « Mme de Mineleko, au nom du Roi, le titre de « princesse de Rodrom avec la terre, le château « et les revenus dépendants de ce titre, propriété « particulière du Roi située hors de ses États, à « la condition expresse pour elle de ne jamais « plus remettre les pieds sur le territoire de la « Thessalie et d'abandonner pour toujours ses « droits d'épouse du souverain. » Et c'était tout. Pas une ligne, pas un mot, pas un signe du Roi !...

Un cri terrible s'échappa de la poitrine de la malheureuse princesse ; mais aussitôt, la fierté dominant l'indignation, le second, qui montait frénétiquement à son gosier, expira, étranglé par la force de sa volonté. Pas une parole de reproche, pas un murmure ne vinrent trahir le tumulte de son âme; seule, une pâleur livide répandue sur les traits fatigués de la jeune femme, décelait le combat qui se faisait en elle.

Voulant bien marquer tout son dédain pour cette nouvelle insulte, elle se contenta de répondre avec un crayon qu'elle avait toujours sur elle.

D'une main ferme, que rien n'agitait plus cette fois, elle écrivit au verso de l'envoi :

« La femme du Roi ne se vendant pas, refuse « ce marché infâme; elle soutiendra ses droits, « et luttera pour les maintenir. Voilà la réponse « irrévocable qu'elle transmet au souverain de « Thessalie. » Et chaque mot, pour faire voir qu'elle resterait inflexible dans sa résolution, elle le souligna par trois fois.

XIII

QUAND le messager fut parti, emportant la réponse de Mme de Mineleko, la dignité et la force qui l'avaient soutenue jusqu'alors l'abandonnèrent complètement. Se sauvant vivement dans sa misérable cellule, elle put enfin soulager son cœur si abreuvé d'outrages et d'opprobres, et laisser éclater librement les sanglots qui l'oppressaient.

Ce cauchemar qu'elle voulait secouer était donc une affreuse réalité ? Tout était donc fini entre le Roi et elle? Fini ! et à l'heure même où le mariage s'était consommé !

Nadjeska Ivanowna pleura longuement, tout son corps jeté en travers de son lit, dans un abandon de désespoir déchirant. Qui avait-elle maintenant pour l'aider ou la soutenir dans cette lutte atroce qui allait commencer ? Personne ne viendrait, par une parole affectueuse, relever

son courage abattu ; pas une main amie n'essaierait de panser la blessure de son cœur ! « Plus rien... rien au monde que vous seul, ô mon Dieu ! Ne m'abandonnez pas, je vous en supplie ! » Courte, mais fervente prière qui, de l'âme de cette pauvre martyre, s'éleva jusqu'au ciel. Sans doute, le Seigneur en fut touché, car l'efficacité ne s'en fit pas attendre. Après avoir laissé un libre cours à ses larmes, Nadjeska Ivanowna sentit peu à peu ses idées se coordonner dans sa pauvre tête. Malgré le délire dans lequel elle vivait depuis la veille, une pensée traversa son esprit.

L'ambassadeur du Caucase, dans sa folle jalousie contre le Roi, s'était secrètement mis en rapport avec des avocats appartenant aux partis en opposition contre le gouvernement. Elle se rappelait que son mari parlait surtout d'un monsieur Klug, chef reconnu de l'opposition. C'était un homme qui, par sa valeur personnelle et par sa popularité dans le pays, inspirait une certaine crainte au ministère.

— « C'est — se disait Nadjeska Ivanowna, — à M. Klug qu'il me faut m'adresser. » Un courrier partait le soir même de Montaboro (le pays où se trouvait le monastère de la Miséricorde) ; elle en profiterait pour écrire au célèbre avocat de la Residenz.

Un peu réconfortée par cette pensée, la princesse écrivit toute la tragique vérité à M. Klug, insistant fortement pour qu'il vînt la trouver sans perdre un seul instant. Cette lettre faite, la jeune femme se sentit plus calme. Pour plus de précaution, elle descendit au petit village et jeta elle-même sa précieuse missive à la poste, ne voulant à aucun prix la confier à une personne tierce ou même la mettre dans la boîte du couvent où, matin et soir, un facteur venait prendre la correspondance des religieuses et des élèves.

Cette nuit-là, un sommeil réparateur s'abattit enfin sur la pauvre créature; elle dormit profondément, et le lendemain, quand la cloche du cloître se fit entendre, elle s'éveilla, toute illuminée d'un grand rayon de soleil qui, emplissant la cellule, tombait en plein sur son oreiller.

La matinée passa lentement au gré de la malheureuse femme. M. Klug avait reçu à huit heures du matin la lettre de son illustre cliente; parti de suite, quelque diligence qu'il fît il n'arriva qu'à cinq heures du soir devant le sombre cloître de Sainte-Marie de la Miséricorde.

Quand l'avocat mit pied à terre devant les lourdes portes du triste édifice, le soleil, encore dans toute sa force, l'éclairait vivement et faisait briller gaiement de mille feux divers toutes les vitres de la façade. L'aspect de cet asile de l'ou-

et de la paix était moins lugubre, moins sinistre que quand Nadjeska Ivanowna, quarante-huit heures auparavant, y pénétrait pour la première fois par une nuit orageuse et noire. Les statues peintes des christs sanguinolents qui, de vingt en vingt pas, s'élevaient dans la montagne abrupte, paraissaient eux-mêmes moins tristes, moins effrayants dans ce paysage désert qu'ils décoraient de leurs grandes et imposantes figures; car, dans ce pays catholique, limitrophe de la Thessalie, comme en Italie, partout on voyait à l'extérieur des villes et des maisons des fresques et des peintures. Partout, aussi, des statues en stuc peint de la Vierge et de Notre-Seigneur.

Nadjeska Ivanowna introduisit M. Klug dans sa chambre. L'entretien qu'elle eut avec lui fut long.

— « La première marche à suivre — dit M. Klug — est, puisque le mariage a été tenu secret pour tout le monde, d'en faire publier la nouvelle dans la *Gazette officielle,* organe ministériel du Roi. On ne peut se refuser à cette insertion, puisque le Roi a lui-même signé le registre du mariage et que, de plus, il existe un acte légal d'une donation faite en votre faveur lors de son union avec vous. Je vais m'adresser au pasteur et, à la rigueur, au ministre des cultes, pour obtenir la copie du registre de

l'église ; j'agirai de même auprès des conseillers qui ont dressé l'acte civil. Ensuite, madame la princesse, il faudra, par tous les moyens, arriver à forcer le gouvernement à lever le décret d'exil injustement lancé contre vous. A moins de délit grave contre les lois d'un pays, on ne peut pas expulser une sujette de son propre territoire. Or, vous, madame, par votre mariage morganatique, êtes devenue non seulement la femme du Roi, mais encore la première citoyenne du royaume. Ce qui ne doit pas exister pour une étrangère, est à plus forte raison honni, rejeté pour la femme du Roi. Aussi, je vous jure que quoi que puisse dire ou faire la vieille Impératrice, justice vous sera pleinement et dument rendue ; et cela malgré la terrible méchanceté, malgré la suprême autocratie de cette souveraine. »

Dès que son défenseur l'eut quittée, Nadjeska Ivanowna se sentit délivrée du poids horrible sous lequel elle succombait depuis quelques jours. Toute la communauté remarqua avec plaisir, car déjà elle avait su gagner bien des cœurs, l'heureux changement qui s'opérait en elle. Avec la confiance, l'appétit reparut. Elle qui, depuis son arrivée, avait à peine touché aux mets qui lui étaient présentés, trouva excellente la frugale nourriture du cloître, et le soir même y fit grandement honneur.

M. Klug l'avait félicitée sur le choix qu'elle avait fait de ce monastère comme retraite. « Vous êtes ainsi à l'abri de la malignité de vos ennemies, qui seraient très heureuses de lancer contre vous quelque indigne calomnie. Je vous conseille fortement d'y rester jusqu'à nouvel ordre de ma part », lui avait-il dit en prenant congé d'elle.

XIV

MINUIT sonnait à toutes les horloges de la Residenz-Stadt, lorsque, tout fumants, les chevaux de poste du célèbre avocat s'arrêtèrent devant sa porte.

Mme Klug l'attendait anxieusement. Son mari lui avait appris en même temps et la nouvelle stupéfiante du mariage secret du Roi, et celle non moins incroyable du bannissement subit de la nouvelle épouse. Tous ces faits imprévus et étranges avaient à un haut degré intéressé la femme de l'avocat. Cette femme excellente, très pratique et peu capable de s'exciter pour quoi que ce fut, n'avait pu littéralement penser à autre chose pendant les quatorze heures qu'avait duré l'absence de son mari.

M. Klug, tout en soupant, répondit à la curiosité légitime de sa femme en lui tout racontant.

— « A propos, — dit Mme Klug, — j'ai rencontré Walpurga de Heiligenthal cette après-midi. Sa famille s'oppose plus que jamais à son mariage avec Conrad Haller; la pauvrette en est toute triste et en deviendra sûrement malade, car les deux jeunes gens s'adorent.

— Toujours du roman! des complications dans la vie! » — dit en soupirant M. Klug.

M. Klug, ne perdant pas un instant, envoya dès le lendemain matin une protestation au Roi et à ses ministres, contre le bannissement de sa cliente :

« On ne peut exiler les sujets d'un pays sans « en faire connaître le motif, — disait M. Klug, « — et Mme de Mineleko, par le fait même de « son mariage avec le souverain régnant, est « devenue la première citoyenne du royaume ».

Cette requête fut adressée non seulement à la cour et au ministère, mais encore au tribunal suprême, où une plainte fut déposée.

L'Impératrice des Hindoustans avait décidé qu'elle emmènerait le Roi de Thessalie passer avec elle quelque temps dans son empire. Elle attendait, pour mettre son projet à exécution, que les huit jours de congé accordés au jeune Pattenpouff à l'occasion de son mariage fussent expirés.

Depuis la rupture du Roi avec la princesse de

Mineleko, la vieille souveraine ne le quittait pas plus que son ombre, craignant toujours que, pris de quelque velléité, il ne retournât auprès de sa femme. Le pauvre Roi était absolument l'esclave de sa belle-mère.

La vieille Impératrice était comme toujours avec lui, lorsqu'on remit au Roi la réclamation de Nadjeska Ivanowna, à laquelle M. Klug avait joint la lettre officielle du Roi offrant à Mme de Mineleko un titre, des terres et une pension pour prix de sa retraite et de son silence, et la réponse qu'elle y avait faite. A la lecture de la réponse fière et ferme de la jeune femme, le Roi pâlit.

— « Que renferme ce pli ? » — demanda impérieusement l'Impératrice.

Charles-Ferdinand, sachant qu'il était inutile de chercher à se cacher de sa belle-mère, lui tendit la missive. L'Impératrice la lut d'un bout à l'autre.

— « A ceci, — dit-elle de sa voix brève et cassante, — il faut répondre par une demande en divorce.

— Mais on n'obtient pas un divorce sans cause !

— Cette créature (avec quel ton de mépris ce mot ne fut-il pas prononcé !) est une misérable, sans cela elle ne serait jamais arrivée

à vous circonvenir ainsi. Certes, il sera facile, en fouillant dans son passé, de trouver mille infamies qui seront des causes toutes puissantes pour annuler ce mariage maudit, et il n'est pas douteux que les tribunaux vous donnent gain de cause. »

Pauvre Nadjeska Ivanowna ! Ses seules grandes infamies si fort reprochées, consistaient en cette beauté radieuse, ce charme infini avec lesquels, sans le chercher, sans le vouloir même, elle gagnait tout le monde.

L'Impératrice, en pérorant, en tempêtant ainsi, oubliait que le Roi de Thessalie, bien près de sa cinquantaine, était assez mûr pour être regardé comme capable de savoir ce qu'il voulait faire ; il n'était plus de cet âge où l'inexpérience et la bonne foi peuvent être surprises. Certes, on ne pourrait jamais invoquer sa juvénilité, sa naïveté comme circonstances atténuantes.

— « Il faut de suite envoyer chercher Haller et connaître son avis. C'est lui qui présidera le tribunal qui aura le jugement à prononcer ; eh bien ! il faut le disposer en faveur de notre juste cause. »

Par ces quelques mots, l'Impératrice se condamnait elle-même ; car si la cause était si juste, pourquoi penser à disposer le juge en sa faveur ?

Le Roi ne répondit pas. Dans son for intérieur il sentait combien sa faiblesse le rendait ridicule, coupable, et il ne se dissimulait pas la fausse position dans laquelle il se trouvait, tant à l'égard de son peuple qu'aux yeux de toute personne sérieuse, sage et bien pensante. Sa conscience, harcelée de remords, ne lui laissait plus ni trêve ni repos. Depuis le jour de son mariage, il ne connaissait plus le sommeil; hanté sans cesse par la pensée des souffrances injustes que sa lâcheté, diraient les uns, que le sacrifice de son bonheur à l'avenir de ses enfants, diraient les autres, avait infligées à une malheureuse femme, soucieux, inquiet, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Jusqu'alors, le bruit de son mariage secret était resté à l'état latent; on pouvait espérer qu'avec le temps, ce grand maître, il finirait par s'étouffer; mais maintenant que Nadjeska Ivanowna avait, très adroitement du reste, placé ses intérêts entre les mains du chef de l'opposition, il n'y avait plus à compter longtemps sur la discrétion et le silence.

Une heure à peine après avoir reçu le premier avis, le Roi en eut un second.

Celui-ci venait des bureaux du *Journal officiel*, et avisait le Roi que M. Klug avait exigé que l'annonce du mariage du souverain fût insérée dans les colonnes de la feuille publique.

— « C'est le droit de ma cliente, — avait-il dit, — et je le maintiendrai envers et contre tous. »

Cette fois, c'était le commencement d'une lutte dont le beau côté n'était pas pour le monarque.

Pour le coup, la colère de l'Impératrice ne connut plus de bornes.

— « Vous allez formellement défendre une chose semblable ! » s'écria la « belle-maman ».

Le Roi de Thessalie fit appeler son secrétaire privé.

— « Laissez-moi lui parler, » — dit l'Impératrice, craignant que le Roi ne fût pas assez positif dans ses ordres.

L'arrivée du secrétaire demandé n'eut pas lieu de suite. Il y avait assez loin de la pièce où il travaillait aux appartements réservés de l'Impératrice où le Roi, à présent, était obligé de se tenir toute la journée.

En l'attendant, le Roi, très embarrassé du rôle grotesque que lui faisait jouer « belle-maman » enragée, fit semblant de feuilleter un livre, tandis que l'Impératrice, pourpre de colère et d'essoufflement, allait de long en large comme un animal enfermé dans sa cage, trop étroite pour le contenir.

Dès l'apparition du secrétaire :

— « Moll, — s'écria l'Impératrice après lui

avoir fait part de ce qui se passait, — vous allez de suite vous rendre au bureau du *Journal officiel ;* là, vous direz que le Roi défend... — entendez-vous ? — défend, sous peine de destitution pour les rédacteurs, que cette annonce paraisse dans aucun journal. »

Le secrétaire, se courbant jusqu'à terre devant la souveraine, partit pour exécuter promptement l'ordre royal. A peine était-il à la porte que l'Impératrice, se ravisant, le rappela :

— « A propos, M. Moll, le Roi désire parler au président du tribunal suprême. »

Le Roi, stupéfait, tenta d'esquisser un geste de dénégation ; mais l'Impératrice ne parut y faire aucune attention.

— « A quelle heure Sa Majesté désire-t-elle voir le président de la coür ? — demanda M. Moll, se tournant vers le Roi.

— Mais à... à... — balbutia le Roi.

— A quatre heures, cette après-midi, M. Moll, — interrompit la vieille souveraine.

XV

Le lecteur a, comme nous, suivi les amours sans espoir de Conrad Haller et de Walpurga de Heiligenthal.

Mme Haller, qui adorait son fils, ne pouvait plus supporter la vue de son chagrin. Nous savons combien, même avant le début de ces amours, elle était dévorée d'ambition et avait follement souhaité que le Roi anoblisse sa famille. Maintenant que cet anoblissement devenait une condition *sine qua non* du mariage de son fils avec Mlle de Heiligenthal, elle poussait jusqu'à la frénésie les vœux qu'elle faisait pour obtenir cet honneur.

Plus que jamais elle était plongée dans cette disposition d'esprit, lorsque le secrétaire du palais fut annoncé.

Il ne faut pas oublier que le mariage du Roi avait été tenu si secret, qu'un très petit nombre

de personnes en avaient eu connaissance. M. Haller savait que M. Klug venait d'adresser sa protestation au tribunal suprême, mais comme il n'était pas encore rentré depuis le matin, sa femme (à laquelle du reste il ne racontait pas tout) ignorait encore l'événement.

A peine l'envoyé du Roi fut-il parti, que la voiture ramenant M. Haller s'arrêta devant sa porte. Mme Haller, très préoccupée du message laissé par le secrétaire, courut à la rencontre de son mari. Que lui voulait-on? Le faisait-on demander pour lui parler enfin du titre de noblesse tant désiré?

— « Mon ami, il faut que tu te dépêches, car le Roi t'attend à quatre heures précises en audience particulière. »

M. Haller, au lieu d'avoir l'air étonné, dit seulement en sourant :

— « Ah ! le Roi me fait appeler ?

— Pourquoi ce sourire énigmatique ?

— Parce que je me doute de ce qu'on me veut au palais.

— Mais quoi donc ? Raconte-le moi.

— Oh rien !... rien... » — dit Haller avec réticence, s'asseyant vivement devant la table servie.

Mme Haller congédiait toujours les domestiques pendant ce repas du goûter. Tout étant pré-

paré sur la table, elle préférait, de ses mains courtes et potelées, servir elle-même son mari ; seule avec lui, on pouvait causer plus librement. Ce jour-là, fort intriguée, elle était déterminée à tout faire pour savoir ce que pouvait lui cacher le président.

— « Allons ! dis-moi tout ce que tu penses. Tu sais si je suis discrète ! » dit-elle, tandis qu'en femme pratique elle mettait sur l'assiette de M. Haller un des morceaux qu'il préférait. Sachant qu'au bout du compte le secret qu'il voulait garder serait, sous peu, celui de tout le monde, M. Haller raconta à sa femme la protestation que M. Klug avait dressée au nom de Mme de Mineleko.

Mme Haller eut un tel geste de stupéfaction et d'étonnement, qu'elle manqua d'en renverser sa chaise.

— « Que me dis-tu là, mon ami ?... Pourtant... tout ceci ne m'explique pas pourquoi le Roi veut te parler aujourd'hui même. Tu n'es pas avocat ?

— Non, mais je serai sous peu *son* juge ».

Et M. Haller, qui depuis des années avait souffert des humiliations que les siens avaient reçues à la Cour, eut dans la voix une intonation d'orgueil si prononcée qu'elle n'échappa pas à sa femme.

Pendant quelques minutes, tous deux restèrent livrés à leurs pensées. Évidemment, si le Roi envoyait chercher Haller, c'était pour tâcher de le disposer en sa faveur. Il y avait peut-être quelque chose à tirer de cette situation. Ce fut à Mme Haller que vint cette pensée. De suite, ses idées se reportèrent sur son fils, son beau, son cher Conrad, maintenant tout pâli, tout meurtri de chagrin; son Conrad qui, jetant éperdument sa tête lassée sur les genoux de sa mère, lui avait dit, le matin même, qu'il en finirait avec la vie s'il ne pouvait obtenir la main de sa Walpurga bien-aimée !

Mme Haller connaissait si bien l'immense loyauté et l'intégrité inaltérable de son mari, qu'elle eut un vrai froid et chaud dans tout son être en songeant aux idées qui l'agitaient en ce moment.

Dire à Haller :

— « Promets au Roi de faire prononcer le jugement en sa faveur s'il t'accorde ton anoblissement et celui des tiens », eût été un tel outrage à cette longue vie toute remplie d'honneur et de probité, que pour rien au monde elle ne l'eût tenté.

Avec toute la subtilité qui n'appartient qu'à la femme, n'ayant plus l'air d'attacher aucune im-

portance à cet appel du Roi, elle poussa un profond soupir.

— « Qu'as-tu, ma chérie? — demanda Haller qui adorait sa femme et son fils.

— Je suis toute bouleversée de l'état de Conrad.

— Pauvre garçon! Quel ridicule préjugé le sépare de son bonheur!

— Ridicule, en effet. Et dire qu'on n'y peut rien!

— Non, rien, absolument rien! à moins qu'à la fin la famille de Walpurga ne cède, car quant à un anoblissement, il ne faut plus y compter. »

Haller, avec toute la sincérité de sa franche nature, exprimait de la façon la plus simple et sans aucune arrière-pensée, justement l'idée que sa femme voulait lui inculquer.

— « Ce qui est horrible,— poursuivit Mme Haller,— c'est que le docteur Schlötz dit que l'anémie qui a commencé à se déclarer il y a à peine trois mois, empire d'une façon effrayante; tous les efforts de la médecine restent impuissants à l'enrayer. Hélas! n'avoir qu'un fils!... un fils unique! et le voir ainsi livré à une mort certaine! — Et Mme Haller, toujours fort émue à la pensée de perdre son Conrad, exagérant encore son mal avec intention, pleura amèrement.

— Allons! allons, ma mie!... essayait de dire

Haller sur un ton consolant, — ne t'abandonne pas ainsi au désespoir! Conrad est jeune; si la famille de Heiligenthal reste inexorable, eh bien! nous le forcerons à voyager, et il oubliera...

— Oh! pour cela, jamais! Tu ne connais pas Conrad comme moi, sa mère, je le connais. C'est une nature profonde, il n'oubliera jamais. Son cœur est donné, il en mourra, s'il le faut, mais il ne le retirera point.

— A cet âge, ma chère, le cœur se reprend aussi facilement qu'il se donne!

— Jamais! jamais! Ah! si tu l'avais vu, ce matin encore! Il était plus blanc qu'un linge; même de ses lèvres, le sang semblait parti. Où sont donc tes yeux, si tu n'as pas remarqué ce changement effrayant? Mon Dieu! je la vois, lente, mais sûre, cette mort qui nous enlèvera notre Benjamin, si on ne lui donne pas bientôt la jeune fille qu'il aime tant. Mon ami, tu es intelligent, tu es fort de ton expérience et de tes services; il faut que tu arrives à obtenir le consentement de la famille de Heiligenthal.

— Mais tu sais bien que j'ai tout fait! A présent, il n'y a plus rien à espérer.

— Je le sais, je le sais bien! et cependant, il faut tenter encore. Oh! si tu pouvais clairement voir quel danger plane sur notre fils! »

Haller n'avait pas besoin que sa femme lui fît observer toutes ces choses. Il avait, avec grande angoisse, remarqué chaque phase de la mélancolie profonde et incurable de Conrad ; il en était très inquiet ; le sommeil et l'appétit l'avaient quitté, en même temps que la gaieté disparaissait du cœur de son enfant bien-aimé.

— « En sortant du palais, j'irai trouver Schlötz, — dit-il, — et je lui parlerai très sérieusement du voyage que j'ai en vue pour Conrad. »

Ce disant, le juge du tribunal suprême se leva de table, embrassa sa femme et se retira dans son cabinet de travail, où différentes choses urgentes réclamaient son attention. Tout en essayant de fixer sa pensée sur les affaires importantes confiées à sa sagesse, M. Haller ne pouvait détacher de tout ce qu'il faisait la vision pâle et triste de Conrad, de ce fils unique si supérieurement beau, la gloire, et, avant son mortel chagrin, la joie de la maison. Mon Dieu! si sa femme disait vrai! S'il perdait cet enfant!

Cent fois par heure cette terrible pensée lui revenait, et en songeant aux Heiligenthal, cause de tant de maux, il s'irritait furieusement contre ces gens qui auraient dû remercier la Providence de trouver un tel parti pour leur

fille; car n'importe quel autre fiancé ne l'eût-il pas quittée après la disgrâce de son frère? tandis que l'impérieuse mère de Walpurga, dans sa fierté stupide, n'était, depuis cet événement, devenue que plus hautaine et plus amère.

XVI

Le président fut exact. Ponctuellement, à quatre heures, il se trouvait debout devant l'Impératrice des Hindoustans et le Roi de Thessalie.

— « Votre Majesté m'a fait appeler. En quoi puis-je lui rendre service ? »

En prononçant ces mots, le président du tribunal suprême s'inclina très profondément devant Leurs Majestés; l'entrevue commençait. Ce fut la vieille Impératrice qui, suivant son habitude, prit la parole pour son gendre :

— « Monsieur le président, vous avez sans nul doute reçu aujourd'hui même de M. Klug la protestation de la princesse de Mineleko contre son bannissement du territoire thessalien.

— En effet, Majesté; et même, s'il m'était permis, je ferais observer à Votre Majesté que la cliente de M. Klug me paraît fondée en sa

plainte, surtout si son mariage avec Sa Majesté le Roi, mon souverain maître, a été légalement accompli. Or, si mes renseignements sont justes, rien n'est plus certain.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas, quand même, moyen de trouver un biais qui expliquerait une décision contraire de la cour? — demanda l'Impératrice.

— Je regrette d'être obligé de dire à Sa Majesté que même au risque de s'attirer la défaveur de son souverain maître, la cour ne peut rien décider que d'après des faits positifs; les lois du pays sont formelles. Tout mariage est reconnu légal et légitime quand les formalités exigées par le code ont été remplies. La jurisprudence n'admet le divorce que dans des circonstances très graves et très rares, que, comme légistes, il nous faut scrupuleusement rechercher sans qu'il nous soit permis de les apprécier personnellement.

— Et, en dehors de l'adultère, quelles sont ces circonstances?

— Par exemple, si une des parties contractantes avait caché des empêchements légaux, ou s'était mariée avec des papiers non en règle. Mais là n'est pas le cas, puisque d'un côté se trouvait le Roi qui, comme premier de son royaume, doit connaître les lois de son pays et

s'y soumettre, et, de l'autre, une princesse, ex-ambassadrice, dont la grande famille et les antécédents sont si bien connus.

— En tout cas, nous demandons que le tribunal ajourne sa décision sur la question de l'expulsion, et nous comptons qu'il nous donnera le temps suffisant pour faire les recherches utiles au gain de notre cause. »

Après ces mots, le Roi et l'Impératrice, saluant M. Haller, lui firent comprendre que l'audience était close.

A peine le chef du tribunal suprême était-il sorti, que l'Impératrice, attachant des yeux courroucés sur son gendre, s'écria :

— « Eh bien ! êtes-vous assez pris ? Mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel labyrinthe vous êtes-vous jeté ! Comment vous en tirerez-vous ? je suis curieuse de le savoir, » — dit avec mépris l'arrogante vieille femme, qui, auteur du mal, s'érigeait en juge maintenant.

Le pauvre Roi, ne se départant pas du rôle passif qu'il s'était imposé, garda un silence résigné.

L'Impératrice, avec un superbe dédain, haussa les épaules :

— « Allons ! la seule chose qui me reste est de chercher comment je pourrai, moi, vous tirer de cette vilaine affaire. Laissez-moi seule un ins-

tant. C'est l'heure de l'audience que je donne à mon ministre ; il faut que je me recueille. »

Quand entra lord Selfish, qui, dans ce voyage, accompagnait Sa Majesté, il la trouva si préoccupée que le vieux et intime serviteur osa lui en demander la cause. L'Impératrice, si rigide en tout ce qui touchait aux égards dus à son rang, ne songea pourtant point à s'offenser de cette familiarité, qu'excusait d'ailleurs de longues années d'un entier dévouement. Elle hésita d'abord à lui répondre ; puis, sachant qu'après tout il était son meilleur conseiller, elle se ravisa et lui raconta le peu d'espoir qui lui restait depuis son entrevue avec le juge du tribunal suprême.

— « Cependant, Majesté, dans ce que vous voulez bien me confier, j'entrevois une légère lueur d'espérance.

— Laquelle ? Dites, dites vite ! C'est donc toujours à vous qu'il est réservé de relever mon courage abattu.

— Le juge n'a-t-il pas dit que le mariage devenait illégal si une des parties contractantes avait caché des empêchements prévus par la loi, ou s'était fait marier avec des papiers non en règle ?

— Oui, mais où voulez-vous en venir ? Pour ma part, je ne vois pas là une circonstance donnant lieu à espérer.

— Mais, mon Dieu ! ce n'est pas si rare de trouver une illégalité dans des actes. Une femme née sur les bords de la mer Noire pourrait bien avoir quelque chose qui ne soit pas en règle dans ses papiers ; puis, c'est si loin, la mer Noire ! et si peu civilisé ! Combien de ces grands seigneurs russes ont eu des filles sans avoir de femmes légitimes !

— Mais je crains que ce ne soit pas notre cas.

— Moi de même ; mais on peut toujours voir. Votre Majesté a à sa cour un homme, Sir Maurice Stephen, qui, d'après ses nombreux séjours au Caucase, connaît beaucoup de hauts personnages et aussi les usages et coutumes du pays. Pourquoi ne pas l'envoyer à la découverte ?

« Votre Majesté ne m'a-t-elle pas dit qu'en opérant une pression sur le tribunal suprême, on gagnerait du temps pour ajourner sa décision sur la question de bannissement ?

« Puis, je ferai observer à Votre Majesté qu'elle a une autre corde à son arc. Votre Majesté vient de mentionner le président du tribunal. On ne peut pas prévoir jusqu'à quel point la promesse d'une décoration ou d'un titre pourrait influencer sa manière de voir, et faire pencher sa décision du côté bien naturellement désiré par Votre Majesté et désirable à tous les points de vue. Dès que je quitterai Votre Majesté, je

me renseignerai, tant sur M. Haller que sur les autres juges appelés, comme lui, à siéger lors du procès à venir.

— Soit. Vous êtes toujours d'un si excellent conseil, mon cher Selfish, que je vous donne tout pouvoir pour mener à bonne fin cette malencontreuse affaire. Du reste, rien n'entravera vos démarches, car j'emmène le Roi en Hindoustanie aussitôt que je le pourrai. Laissez-moi seule maintenant ; il faut que je coordonne mes idées embrouillées. » Et le ministre hindoustan, se courbant jusqu'à terre, quitta sa souveraine.

XVII

L'AUDIENCE avec sa souveraine terminée, lord Selfish réfléchit à ce qui devait se faire. Après quelques efforts de réflexion, il se dit qu'afin d'arriver aux renseignements les plus détaillés, c'est toujours à des femmes qu'il faut s'adresser. Il se rendit donc tout droit chez la seule qu'il connût un peu, chez la grande-maîtresse, l'acerbe comtesse de Langweilig.

Il avait de la chance. C'était précisément le « jour » de cette première dame du palais. Un cercle de femmes aux visages et aux vêtements aussi fanés les uns que les autres, assises en rang d'oignons, entourait le dictateur féminin de la Residenz. Mme de Langweilig était vêtue d'une robe de soie noire d'une coupe ancienne, qui avait certes figuré dans son trousseau et qu'on avait dû constamment élargir à mesure que la dame prenait une ampleur nouvelle. Elle por-

tait en guise de broche un camée monumental représentant les *Trois Grâces*, d'où partait une longue chaîne de montre. Il ne dépendait pas d'elle qu'il n'y pendît toutes les jolies femmes de la Residenz et d'ailleurs, sans cela c'eût été besogne vite faite ! ! ! Elle décrétait, selon son habitude. Ah ! dame ! quand *elle* avait parlé, il ne fallait pas qu'une divergence d'opinon s'élevât, sans cela, tout se gâtait.

Quand lord Selfish entra chez Mme de Langweilig, subitement un silence glacial se fit. On avait justement parlé à mots plus ou moins couverts du mariage du Roi avec Mme de Mineleko, et Mme de Langweilig avait fait comprendre qu'elle en savait bien plus long qu'elle ne le voulait dire sur cette « aventurière ». Mais à l'arrivée du ministre de l'Impératrice, elle crut prudent de donner un autre tour à la conversation.

Lord Selfish eut positivement un instant peur d'attraper en lui une part du poison qui circulait, tant il y en avait à qui mieux mieux dans toutes ces bouches. Si tout le mal que l'on disait des femmes absentes eût été vrai, la Thessalie eût été pire que Sodome et Gomorrhe. Pressé et passablement ennuyé de toutes ces dames, haut placées, mais assommantes, pour abréger sa visite il arriva droit au fait. A peine eut-il mentionné le nom de Haller, que Mme de Langweilig et ses

voisines n'eurent rien de plus pressé à faire que de lui conter l'amourette sotte, mais obstinée, de Walpurga de Heiligenthal avec le fils du président. Malgré la disgrâce du frère de Walpurga, nous le savons, les Heiligenthal n'en déclaraient pas moins qu'ils ne consentiraient jamais à ce que leur fille se mariât dans la bourgeoisie.

— « Et le Roi — exclama triomphalement Mme de Langweilig — a trop de dignité pour jamais vouloir anoblir le président Haller, fils d'un petit commerçant et marié à la fille du pharmacien de la cour ! »

Et cette certitude ravissait Mme de Langweilig, qui pensa avec un soupir à ses deux propres fleurs fanées, si tristement délaissées, se desséchant sur leurs tiges.

Lord Astucio Selfish en avait assez appris. Prenant congé du rang d'oignons féminin, il rentra vite au palais et demanda une nouvelle audience à Sa Majesté, pour lui faire part de sa découverte du point vulnérable chez le président.

— « Ah ! Selfish ! brave, brave Selfish ! que vous êtes prompt et expéditif ! Vite, ordonnez que Haller apparaisse devant moi de nouveau ! »

Lord Selfish eut beaucoup de mal à persuader à Sa Majesté que ce ne serait pas diplomatique d'agir si hâtivement. Cependant, sachant de

longue date comment il fallait s'y prendre pour mener ce caractère tyrannique, emporté, il parvint à la faire patienter. Plusieurs jours après seulement, l'Impératrice fit revenir le président. L'entrevue fut brève, mais décisive. L'Impératrice dit clairement à M. Haller qu'elle ne voulait aucunement l'influencer, mais que s'il se trouvait qu'il y eût lieu d'annuler le mariage et que le jugement du tribunal fût tel, elle lui donnait sa parole d'honneur que le Roi l'élèverait dans la noblesse pour ses services exceptionnels.

— « J'ai appris — dit la souveraine avec un gracieux sourire — que si ceci se réalise, tous les empêchements à une certaine chose qui vous tient au cœur se trouveront levés. »

Haller, presque offensé au début de l'entrevue, quitta la souveraine tout soucieux. Il osait à peine dire à sa femme et à son fils qu'il était en son pouvoir de leur donner le bonheur suprême qui leur rendrait la vie. Mais quand il observa les traits de Mme Haller altérés par un chagrin incessant ; quand il vit la main si pâle de Conrad, et si amaigrie qu'elle en paraissait diaphane sous les rayons rosés de la lampe, le soir, lorsqu'il tournait distraitement les pages d'une brochure quelconque, il se sentit presque criminel, ayant la puissance de transformer le désespoir de ces deux êtres, qui lui

étaient si chers, en un délire de bonheur, d'hésiter à parler. Ah ! c'est que cette tenaille intérieure terrible, qui déchire tant de trames habilement agencées, la conscience, était encore debout en lui, quoique vacillante. Oserait-il bien décider, par un arrêt indestructible, de la vie d'une pauvre femme si terriblement outragée et si injustement punie !

Mais, hélas ! la lutte entre sa conscience et son amour des siens, peut-être même aussi, à la fin, son ambition personnelle, était trop inégale pour durer longtemps. De plus en plus, le noble, le vertueux, le grand en lui s'écroule. Il voudrait se croire encore le magistrat intègre, quand il n'est déjà plus que le mari et le père faible, tremblant devant la vie menacée de son fils. Vaincu à la fin, il raconte aux siens son entrevue avec l'Impératrice. Il leur dit qu'il ne cédera pas, et, en le disant, il sent qu'il ment, il le sent rien qu'au cri passionné sorti des lèvres de son fils unique et qui le remue et le frappe comme la lame d'un poignard plongé en plein cœur.

— « Mon père ! mon père ! je serai donc heureux ! ! ! »

Et le fils tombe dans les bras de sa mère qui sanglote de joie. Et ils entourent le père, l'implorent, lui disent comment Nadjeska Iva-

nowna a été une femme indigne, comment c'est elle, fiancée au frère de Walpurga, qui l'a lâchement abandonné et a ainsi créé tous les malheurs du malheureux, parce qu'un parti plus riche, plus illustre s'était offert. En termes de feu, tous deux lui représentent de quelle façon elle a dû circonvenir, ensorceler, affoler le pauvre faible Roi, jusqu'à ce qu'à bout de désirs, qu'elle avait su toujours se refuser à satisfaire, il a cédé et l'a enfin épousée secrètement. Ils sont là, comme deux avocats de l'accusation, écrasant la prévenue sous le poids de leur éloquence, éloquence sortie chaude, fougueuse, des passions terribles qui les agitent. A qui mieux mieux, ils la flétrissent, la ravalent, celle sans le corps meurtri de laquelle il leur manquerait le marchepied qui doit les hisser au bonheur. Ils sont si persuasifs qu'ils amènent presque le juge à partager leur conviction.

Quand ils ont fini, le sort de Nadjeska Ivanowna est à tout jamais décidé.

XVIII

Tandis que ces malheurs affreux fondaient sur l'infortunée Nadjeska Ivanowna, des événements non moins tragiques étreignaient dans leur cercle de fer les deux hommes qui l'avaient tant et si mal aimée.

Un soir, comme Waldemar de Heiligenthal rentrait tard chez lui, son domestique l'avertit que depuis une heure déjà deux messieurs l'attendaient. A cette nouvelle, bien simple en apparence, cependant, le comte devint très pâle. Malgré lui, une émotion, semblable à celles qu'on éprouve dans les grandes crises de la vie, le secoua fortement. Il savait que depuis deux jours le prince de Mineleko avait achevé la mission lointaine dont l'avait, à dessein, chargé son gouvernement pour l'éloigner de la Thessalie durant les premières effervescences de la rage qui bouillonnerait en lui, chaude et dangereuse, après

la perte de son procès. Certes, ces messieurs étaient envoyés par lui. Se sentant la gorge serrée et craignant une faiblesse à l'instant où il lui fallait le plus d'énergie, il se dirigea vers un buffet et avala d'un seul trait un grand verre d'un vin d'Espagne.

Arrivé dans le petit cabinet de travail où avaient été introduits les visiteurs, il se trouva vis-à-vis du prince Gariatinski et d'un autre secrétaire de l'ambassade du Caucase, qui devaient tous deux changer de poste, l'un pour rejoindre le prince de Mineleko qui allait partir comme ambassadeur en Bosnie, l'autre pour aller comme attaché d'ambassade à Paris. Très courtoisement, le prince Gariatinski lui remit un pli cacheté aux armes du prince de Mineleko.

Voici ce qu'il lut :

« Waldemar de Heiligenthal, vous avez agi « comme un espion et comme un lâche. Quoique « indigne de croiser le fer avec un prince de Mi-« neleko, qui ne compte pas moins de deux « czars du Caucase parmi ses ancêtres, je suis si « avide de vengeance, j'ai si soif de votre sang, que « je vous déclare que si vous refusez de me don-« ner satisfaction en me rencontrant au delà des « frontières de la Thessalie, pays dont l'accès « ne m'est pas libre, je viendrai quand même

« vous y chercher, vous y tuer. Je serais venu « il y a des mois déjà, si je l'avais pu.

« Boris Michaïlowitch,

« Prince de Mineleko. »

On juge de la fureur du frère de Walpurga. N'était le grand calme des deux témoins du prince de Mineleko, certes, un incident regrettable eût eu lieu. Mais, grâce à leur tact et à leur modération, tout se passa avec convenance.

— « J'attendrai à la frontière de Thessalie celui qui ose m'insulter ainsi, et je lui donnerai satisfaction, — dit le comte de Heiligenthal. — Du reste, je vous enverrai mes témoins ; ils conviendront avec vous de tous les détails. »

. . . .

Deux jours après, de grand matin, un petit nombre d'hommes s'approchaient en silence d'une des clairières de la forêt d'I..., située en dehors du territoire Thessalien. A leur tenue correcte et sévère, à leurs allures mystérieuses et graves, on pouvait facilement comprendre qu'un événement capital se préparait.

Les témoins parcoururent attentivement le terrain, examinèrent minutieusement une dernière fois les armes des deux adversaires, mesurèrent scrupuleusement les distances d'où ils de-

vaient tirer, puis le plus âgé, après avoir placé dos à dos les ennemis, frappa les trois coups réglementaires. Le duel ne fut pas de longue durée ; au signal donné, le prince de Mineleko et le comte de Heiligenthal s'avancèrent.

Au cri « Feu! » lancé par Gariatinski, une double détonation se fit entendre, une légère fumée bleuâtre monta en spirale dans l'air, et un homme, dont les mains battirent le vide, vint tomber lourdement aux pieds de son adversaire. C'était Boris Michaïlowitch. La balle de Waldemar l'avait traversé de part en part. D'abord ses amis le crurent mort; mais après avoir reçu les premiers soins du médecin qui assistait au combat, il rouvrit péniblement les yeux.

« — Je suis perdu! » — balbutia-t-il. Déjà il pouvait à peine parler.

Heiligenthal, très pâle, les lèvres serrées, regardait ce sang qui coulait abondamment. Il était, dans son émotion, presque aussi blême, aussi affaissé que celui qu'il venait de blesser à mort.

. . . .

Boris de Mineleko ne succomba pas de suite, malgré les hémorragies et les autres accidents qui vinrent aggraver sa situation. Le médecin avait déclaré qu'il ne passerait pas la nuit, mais le matin il respirait encore et se trouvait, croyait-il,

un peu mieux. Il put même prendre quelques heures de repos. Pendant toute la nuit, il n'avait cessé de réclamer la présence de Heiligenthal, qui seul pouvait lui apprendre une chose qu'il désirait savoir avant de quitter la vie. Il était si pressant dans sa demande, que Heiligenthal, très ému de cette mort dont il était cause, promit de ne point partir avant d'avoir satisfait au désir du prince.

Vers le soir, comme Waldemar arpentait sa chambre, Gariatinski vint le chercher.

— « Je vous prie — dit-il — de me suivre sans perdre une minute. Il est bien mal ; il demande instamment à vous voir. Venez, les moments sont comptés, il n'a plus que quelques heures à vivre. »

Heiligenthal suivit le prince Gariatinski le long des tristes couloirs de l'hôtel, désert à cette époque de l'année.

Arrivés devant la porte d'une chambre, Gariatinski frappa doucement.

— « Entrez », dit une voix de l'intérieur.

C'était celle de la garde-malade qui veillait Boris Michaïlowitch. Gariatinski et Heiligenthal entrèrent silencieusement.

Ils se trouvèrent subitement, pour eux qui sortaient de la clarté du grand jour, dans une pièce qui leur parut complètement obscure.

Mais leurs yeux s'habituèrent peu à peu à cette pénombre, et bientôt Heiligenthal distingua facilement tous les objets qui l'entouraient.

Dans une alcôve, sur un lit bas et étroit, était étendu le corps d'un homme qu'il aurait pris pour celui d'un inconnu, tant il était changé, s'il n'avait pas su qu'il avait véritablement devant lui Boris Michaïlowitch.

Qu'était devenu ce visage plein de force et d'énergie farouche ? Maintenant, les joues creuses et émaciées, la peau décolorée, tendue sur ses pommettes saillantes, les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, rendaient cette sombre et triste figure tout à fait méconnaissable.

Fortement impressionné par cette ruine qui était son œuvre, Heiligenthal essayait de cacher l'émotion qui, malgré lui, l'étreignait de toutes parts.

— « Vous m'avez demandé, prince ? » — dit-il d'une voix étouffée, en s'approchant du lit sur lequel gisait le moribond.

Alors, une voix faible, étrange, qu'il ne connaissait pas, lui répondit dans un râle rauque :

— « Oui, je désire causer avec vous pendant... pendant que la force m'en reste encore. »

De sa main exsangue, il fit un geste. Gariatinski

et la garde, le comprenant, se retirèrent. Une fois les deux hommes seuls, la voix du mourant reprit :

— « Je désire... je désire vous entretenir d'une certaine nuit de mai de l'année 188..., au lendemain de laquelle le corps de mon pauvre Kassan fut trouvé étranglé dans mon jardin. Vous savez que la police n'a jamais pu découvrir le coupable ni lever le plus petit coin du voile qui enveloppe ce mystère... Cependant, vous, peut-être, pouvez me l'expliquer... »

Et les yeux du moribond se fixèrent sur Heiligenthal, comme s'il voulait le percer de part en part.

— « Cette nuit-là, il me semblait avoir fait un rêve terrible... Un homme se serait introduit chez la princesse de Mineleko... Vous le voyez, mes moments sont comptés... C'est un moribond qui vous prie de tout lui avouer comme à un confesseur. »

Une quinte terrible secoua le malheureux que ces quelques mots avaient fatigué ; sa voix s'arrêta, une légère écume rose monta au coin de ses lèvres, puis le sang, sortant à flots, vint inonder le mouchoir que Boris Michaïlowitch avait vivement porté à sa bouche. Heiligenthal frissonna dans tout son être. Comme on en a vite fait avec la vie d'un homme !

A la voix toute puissante de sa conscience, toute bourrelée de remords, au cri sincère de son âme repentante, le jeune homme sentit, pour la première fois, se fondre ses instincts mauvais et égoïstes.

Tout le monde avait eu connaissance du mariage du Roi avec Nadjeska Ivanowna; ce n'était donc pas de la femme du prince de Mineleko, mais seulement de celle qui l'avait été, que Heiligenthal aurait à parler.

Boris Michaïlowitch, rappelant à lui toutes ses forces près de lui échapper, continua péniblement :

— « Je suis convaincu maintenant que c'est vous, et non le Roi, qui pénétrâtes chez ma... chez Mme de Mineleko, et que ce que je croyais alors un rêve était une réalité. »

Heiligenthal se taisait. Eut-il voulu parler qu'il ne l'eût pu, tellement forte et insurmontable était l'émotion qui le prenait à la gorge.

— « Vous devez vous rappeler combien la soirée fut lourde ce jour-là. Pendant l'après-midi, j'avais eu une névralgie terrible. Le médecin m'avait fortement frictionné d'un mélange chloroformé. La dose en était-elle trop forte ?... Je ne sais. Toujours est-il que j'étais en proie à une singulière agitation nerveuse. Bien que très fortement sous l'influence du soporifique, il

me fut impossible de prendre un instant de repos. Torturé, lanciné que j'étais par les angoisses de la jalousie la plus excessive, ma pensée entière se concentrait sur l'amour que le Roi affichait hautement pour ma jeune femme, et, à part cette idée fixe, mon esprit était incapable de songer.

« La chaleur était intense ; l'air raréfié manquait à mes poumons oppressés. Des nuages gros et noirs s'amoncelaient dans le ciel qui devenait de plus en plus menaçant. Sous cette atmosphère de plomb, un sommeil léthargique m'envahit peu à peu. Ne sachant encore si j'étais éveillé ou endormi, je crus pourtant entendre près de moi un bruit sourd et persistant. Était-il réel? ou appartenait-il au rêve que je faisais et duquel il m'arracha ?...

« A ce bruit succéda un long soupir, puis une sorte de râle...

« Je ne bougeai pas. Mes jambes, comme paralysées, ne savaient plus se mouvoir; mon corps n'obéissait plus à mon esprit, et pourtant il n'était pas insensible aux douleurs physiques, car je sentais la névralgie me lanciner toujours. Malgré la pesanteur de mes membres, je croyais que, mort, j'étais emporté dans des sphères inconnues; que je voltigeais dans l'espace. Tout mon être semblait vibrer d'une

électricité bizarre. Quand, par un effort surnaturel, je réussis à ouvrir les yeux, je n'avais aucune notion des objets sur lesquels ils se posaient. Tout ce qui restait vivant en moi n'appartenait plus qu'à cette surprenante vie spirituelle qui me possédait. Une sueur glacée, comme celle de l'effroi le plus grand, perlait sur mon front ; mon cœur battait à se fendre, comme si j'avais peur. Et le son mat et sec persistait toujours. Me réveillant de plus en plus, je m'aperçus que ce bruit, que je croyais être celui de mon cœur, appartenait plutôt à un autre être qui semblait se traîner près de moi péniblement. Je crus entendre une voix qui m'appelait... celle de la princesse... Je fis un nouvel effort pour me lever : peine inutile ; un poids immense me clouait à ma place. Pourtant, à la fin, pris d'une rage folle, j'y réussis. Par un mouvement automatique, saisissant une bougie, j'ouvris la porte de ma chambre. Au même instant, un corps, celui d'un homme, disparaissait vivement par la fenêtre à l'extrémité du couloir qui donnait dans le jardin. Je m'avançai aussi rapidement que me le permit le vertige qui ne m'avait point encore quitté ; mais, arrivé à cette fenêtre, au moment où, élevant ma lumière, j'allais peut-être apercevoir le fugitif et le reconnaître, le vent, s'engouf-

frant dans le corridor, me plongea dans une profonde obscurité. « C'est le Roi ! — me dis-je ; — c'est le Roi !.. » Complètement réveillé, je voulus me diriger vers la chambre de ma femme. Mais un malaise subit s'emparant de moi, je dus, en tâtonnant, regagner mon appartement, où je n'eus que le temps de tomber inerte sur mon lit. Le lendemain matin, mon fidèle Vassili vint m'apprendre le meurtre de son frère. Je compris tout. Je n'avais pas seulement rêvé : il y avait de la réalité, de la terrible réalité dans ce songe ! Et maintenant, dites-moi, Waldemar de Heiligenthal, comme si vous étiez devant Dieu, de vous ou de ma femme lequel a été l'assassin de Kassan ? car, seul un de vous deux, ou vous deux ensemble, avez pu le tuer !!! »

Ce long récit avait complètement épuisé de Mineleko. Il lui avait fallu les efforts inouïs d'une volonté de fer pour aller jusqu'au bout, et des haltes interminables, provoquées par la faiblesse ou par des accès de toux, l'avaient souvent interrompu. Heiligenthal écoutait dans un silence absolu.

Depuis quelques instants déjà Boris Michaïlowitch avait cessé de parler, et Waldemar hésitait encore à répondre aux questions que lui posaient les yeux interrogateurs du malade. Une lutte intérieure acharnée se livrait dans

son âme; sa pâleur devenait mortelle. Laisserait-il l'ex-ambassadeur mourir sans connaître ce secret terrible? Enfin, se faisant violence :

— « Prince, — dit-il, — je vous dois la vérité; je vous la dirai tout entière. Cet homme, qui s'était introduit la nuit chez votre femme, vous l'avez deviné, c'était moi! »

Un accès de la vieille passion endormie sembla vibrer encore dans les prunelles presque éteintes du mourant. Pareil à un tigre atteint par la flèche du chasseur, il essaya, malgré la mort qui déjà l'enveloppait de ses voiles impénétrables, de se relever comme pour terrasser son ennemi : ses forces l'abandonnèrent.

— « Cette misérable femme m'a donc trahi! Elle était votre maîtresse!!!..

— Arrêtez!... ne blasphèmez pas!.. — s'écria Heiligenthal, grandi de toute la majesté du devoir à remplir. — Il n'y eut qu'un coupable, qu'un lâche! Ce coupable, ce lâche est ici devant vous! Prince de Mineleko, celui que vous aperçûtes, le meurtrier de Kassan, c'était moi, et sur la croix du Seigneur, sur ma tête, je vous le jure, elle est innocente!... Ah! ne me regardez pas avec une telle horreur... Oui, j'ai été vil, criminel! mais si vous saviez jusqu'à quel point j'ai expié quoique ayant échappé à la loi, même vous, vous res-

sentiriez de la pitié!... Ah! laissez-moi parler, et ne m'interrompez pas!...

« Votre femme refusait obstinément de me recevoir seul, mais, éperdu de passion, j'étais déterminé, quoi qu'il pût advenir, à la posséder. N'importe à quel prix, il me la fallait! Mais elle, dont l'amour avait été si grand quand nous étions fiancés, était alors esclave de la foi jurée et résolue à rester à jamais fidèle au mari dont elle portait si dignement le nom.

« A plusieurs reprises, je lui avais demandé passionnément qu'elle m'accordât un rendez-vous, mais, inexorable, elle avait rejeté ma prière. Ne sachant ni maîtriser l'ardeur de mes désirs, ni imiter l'exemple de cette noble et pure créature, je n'hésitai pas à employer le seul moyen qui me restât: ce que je n'ai pu obtenir par la persuasion, je l'obtiendrai par la force et la ruse, me dis-je. Je sondai Glascha. Avec quelque argent j'eus vite fait de ses semblants de scrupules. Vers le milieu de cette nuit terrible, elle m'introduisit dans le jardin par la petite porte bâtarde que vous connaissez. Avec de la cire, elle avait pris l'empreinte de la clef qui restait le jour à cette entrée et s'en était fait faire une pareille, pour que je pusse m'en servir au départ. Tous dormaient dans le palais de l'ambassade; Glascha et moi, aussi vils l'un que l'autre, avancions

en silence, retenant notre souffle et, comme des bêtes venimeuses, rampions dans l'obscurité. Un instant, je voulais presque me retirer; mais Glascha m'avait prévenu que vous aviez pris une potion pour dormir, et m'assura que vous n'entendriez rien... Sans souliers à nos pieds afin d'éviter le plus léger bruit, nous arrivâmes jusqu'au cabinet de toilette de la princesse. Ce cabinet n'était que rarement fermé à clef; vous le traversiez pour entrer chez votre femme, cette fille me l'avait dit. « Restez ici, accroupi derrière cette grande psyché, » me chuchota-t-elle. J'obéis, et elle me quitta. Quelques instants après, j'entendis des pas qui s'approchaient; c'était la princesse, qui venait faire sa toilette de nuit. Ses cheveux défaits se déroulaient sur ses épaules nacrées, le peignoir de dentelle qui l'enveloppait laissait voir la cambrure de son beau corps de cire. Elle était divinement belle, éperdument tentante. Toujours immobile là où Glascha m'avait placé, elle ne pouvait d'abord me voir. Subitement, je lui apparus. Epouvantée d'abord, elle se remit vite, et fit preuve d'une grande présence d'esprit. Elle ne poussa pas un cri... pas l'ombre d'un... Elle se dressa comme une panthère, souple et nerveuse, prête à s'élancer sur sa proie. Son indignation était si terrible que j'en eus le frisson jusque dans la

moelle des os. S'approchant de moi, blême, effroyable, l'image d'une Euménide en furie : « Je vous ordonne de partir ! — siffla-t-elle.— Je vous chasse comme un chien que vous êtes, pis que cela, comme un valet ! » Elle était si résolue, si vivante ; un tel feu jaillissait de ses prunelles agrandies, qu'elle semblait vouloir transformer en un fer rouge l'infamie de mon action, et l'y imprimer sur mon front en une marque indélébile. J'essayai de l'attendrir, mais elle râlait toujours les mêmes mots : « Lâche !... Misérable !... Partez !... Sortez !... » Elle était si belle dans sa colère pudique, que mes désirs ne connurent plus de bornes ; oubliant tout, je la saisis dans mes bras avides. Qui sait jusqu'où la démence de ma passion allait me pousser, mais, bondissant en arrière comme une louve accroupie, elle se précipita vers la cheminée, se ramassant pour s'élancer sur sa proie ! Là, un coutelas russe était posé ; elle s'en empare, et, de sa main nerveuse et frêle, elle me le plonge violemment au premier endroit qui se présente à ses coups. J'étais frappé à l'épaule. Quoique la blessure ne fut qu'une égratignure, la douleur que j'en ressentis m'arracha un cri, et le sang jaillit. Au même instant, Nadjeska Ivanowna, profitant de ma faiblesse, me poussa avec violence vers la porte, l'ouvrit et me jeta

au dehors. Alors, comme je l'entendais tirer violemment ses verroux, les deux mains d'un homme qui surgit subitement devant moi dans l'obscurité totale du couloir me saisirent. Éperdu, ne me rendant pas compte de ce que je faisais ni à qui j'avais à faire, tellement ma surexcitation nerveuse était grande, avec une force surhumaine, et pour qu'il ne put crier, je pris l'homme à la gorge. De mes mains, devenues deux tenailles, je le serrai... je le serrai de toutes mes forces ! Pas un gémissement, pas un râle ne pouvait sortir de sa bouche. Mais, même dans l'obscurité, je vis la lueur de ces deux yeux ronds effrayants, épouvantés, qui sortaient de plus en plus de leur orbite à mesure que ma pression s'enfonçait davantage. Je n'ai jamais ressenti une sensation aussi bestiale. Son corps remuait, se tordait sous la chaleur du mien. Puis, tout à coup, plus rien... rien !... Il ne bougeait plus. J'eus un moment d'effroi terrible, là, dans ce couloir sombre, seul avec ce cadavre. Il était impossible que je le laissasse devant la porte de la princesse. L'unique point lumineux était la clarté de la fenêtre au fond du couloir. Il fallait essayer d y traîner le mort et de l'en précipiter, afin qu'on crût à un accident ou à un suicide ; mais, malgré la surexcitation qui décuplait mes forces, mes bras se

brisaient presque sous le fardeau de ce corps.

« A force d'efforts surhumains, je parvins pourtant à arriver à la fenêtre. Ma tête et mon cœur étaient dans une telle effervescence que l'instinct seul de la bête me guidait... Tout à coup, j'entendis remuer dans la chambre que je savais être la vôtre. Terrifié, éperdu, affolé, sentant qu'il n'y avait pas un moment à perdre, je lançai le cadavre au dehors. Le son horrible et mat de sa lourde chute me donna le frisson le plus épouvantable que j'aie jamais ressenti! Mais je n'eus pas le temps de définir mes sensations, car la porte de votre chambre s'ouvrit. Électrisé par le danger que je courais, je me précipitai après lui. Ce fut une seconde d'agonie terrible que celle où je tournoyai dans le vide; mais, par un miracle du ciel, malgré la hauteur de la fenêtre et grâce au gazon sur lequel je tombai, je ne m'étais rien cassé, pas même donné une entorse!...

« Vous vous approchâtes de la fenêtre par laquelle je venais de disparaître; quoique tout étourdi de mon bond frénétique, en me relevant, je vous vis, mais vous, vous ne me voyiez pas. Vos yeux fixes de somnambule regardaient dans le vide. Vous le dites vous-même, une bouffée d'air éteignit votre lumière. Ce fut mon salut. Je profitai de cet instant d'obscurité pour

me sauver, dans une course d'une vitesse prodigieuse. Me servant de la clef que la femme de chambre m'avait remise, je sortis du jardin. Toutes les chances me favorisèrent ce soir-là, car, à peine étais-je rentré, exténué, chez moi, qu'un orage de pluie et de grêle éclata qui noya littéralement la terre. L'empreinte de mes pas dans votre jardin, cet orage les effaçait à coup sûr.

« Les premiers jours qui suivirent, et ne sachant pas combien la princesse en saurait sur ce qui s'était passé, j'ai tremblé qu'elle ne parlât, sinon du meurtre, au moins de ma visite nocturne. Ce qu'il m'a fallu de courage pour me joindre trois jours après au pic-nic royal, vous ne sauriez le croire ; et si je m'y suis rendu, c'est parce que je n'avais aucun autre moyen de l'approcher et de la sonder sur ce qu'elle savait de l'assassin et si elle ignorait que ce fût moi. Je ne fus pas long à comprendre que, n'ayant rien entendu que, sans doute, un bruit étouffé dans le corridor, terrifiée, elle s'était tenue enfermée, me croyant aux prises avec son mari et craignant d'aggraver la situation en se montrant ; qu'ainsi, ne sachant rien de positif, elle, comme tout le monde, vous soupçonnait, vous, plutôt que moi.

« Si, le jour du pic-nic, j'ai porté votre

attention sur l'empressement du Roi auprès de l'ambassadrice, c'était sous l'impulsion d'une jalousie féroce ; mais il s'y mêlait encore un calcul diabolique : l'espoir de vous ôter toute idée que je faisais la cour à Mme de Mineleko, et d'éviter que vos soupçons au sujet du visiteur nocturne ne tombassent sur moi.

« La princesse m'avait chassé comme un chien. Je me disais que c'était parce qu'elle aimait le Roi. Si elle me repoussait ainsi, elle ne devait pas se donner à un autre, et je l'en empêcherais à tout prix ! C'est dans cet état d'esprit, dans cette effervescence de jalousie furieuse, que je vous dénonçai le rendez-vous du Parc-aux-Cerfs.

« Vous le voyez, je sors mon cœur de ma poitrine pour le mettre là, à nu, devant vous, dans toute sa hideur ! Ah ! quand on n'est pas un criminel de métier, racorni, endurci, aucun châtiment de la loi n'égale les tortures intimes qui vous rongent. Même la puissante plume de Shakespeare, dépeignant le délire de Macbeth après le meurtre de Banco, n'atteint pas à l'intensité de bouleversement des sensations alternatives de terreur et d'espoir, qui font courir constamment la chair de poule jusque sous les racines des cheveux ! On est damné, damné à jamais ! Plus un seul instant de paix ! plus une heure de

sommeil! Toujours la sueur froide de la terreur pénétrant jusque dans vos entrailles. Au moindre pas qui foule le sol, au moindre coup de sonnette, on voudrait se cacher, disparaître... Devant le regard le plus candide, le plus indifférent, on frissonne...Quand une porte s'ébranle, qu'une bouche s'ouvre pour parler, on a un tressaillement. Ah! pour échapper au remords hideux, on voudrait s'enfuir, s'étourdir! Mais qu'on aille jusqu'au bout du monde, il vous suit partout, parce qu'*il est en vous!* Et on continue de vivre, avec ce poignard effilé enfoncé dans sa plaie et y entretenant toujours la blessure saignante. On sent que la raison échappera, à la fin, dans un pareil effondrement de l'équilibre total. A demi-fou, on songe au suicide; mais l'horreur de disparaître dans la tombe suivi de son crime, vous retient. Ah!... — ici il poussa un vrai rugissement, — voyez-vous! c'est un soulagement de crier tout ceci à quelqu'un qui puisse vous dénoncer, vous traquer, bête malfaisante et criminelle, et faire que la loi et les hommes vous accablent, vous écrasent, pour qu'il soit enfin éteint et annihilé, dans les débris sanglants que le panier de la guillotine emporte, ce remords qui vous dévore et vous affole!... »

Heiligenthal ne pouvait achever... Comme il parlait, de Mineleko, tout à coup, essaya con-

vulsivement de se soulever en poussant un râle : « J'étouffe... Je... »

Il ne put même terminer ce mot. Une quinte déchirante l'étrangla, puis un filet de sang, d'abord tout mince, s'échappa de ses lèvres et inonda sa chemise. Puis ce filet, s'élargissant, sortant de sa bouche comme une source bouillonnante, devint torrent. Heiligenthal courut à la sonnette. Au premier coup, on vint. De Mineleko râlait, étouffait, se débattait avec la mort. C'était effroyable, et cependant, animé d'un souffle de haine vengeresse, il essayait encore de se faire entendre : « Le Roi... le Roi... » bégaya-t-il, et le délire commença, le reportant sans doute aux jours cruels et sans repos qu'il avait passés dans la conviction de l'amour du Roi pour sa femme.

Ainsi s'éteignit, dans une mort violente, cet homme, nature passionnée et sauvage, mais grand caractère.

XIX

Dans le couvent, les jours s'écoulaient lents et désolés pour la malheureuse Nadjeska Ivanowna, qui n'ignorait rien des événements qui agitaient la cour de Thessalie. Glascha, qu'elle avait à son service depuis sa seizième année, l'avait quittée presque aussitôt arrivée au couvent. Quoique le prince de Narish eut, autrefois, sauvé cette créature de la misère où elle croupissait, fille de moujik, dans le fin fond d'une misérable isba russe située à je ne sais combien de verstes d'une ville quelconque, gagnant à peine, par un pénible labeur à l'aiguille, quelques kopecks par jour, elle n'avait pas hésité à abandonner sa maîtresse exilée et malade. Cette âme vile, cause par sa trahison de tous les malheurs de la princesse, avait aussi tout à fait oublié le

temps où, avant d'entrer à son service, petite fille, elle courait sur les routes poudreuses après le Tarantass du prince de Narish, dans lequel était assise la riante petite Nadjeska Ivanowna avec ses vieilles naniusckas russes, pour lui mendier quelques kopecks, et où, ne recevant que des coups de son père, constamment ivre du vodka où passait tout ce que gagnait la mère, elle n'avait que ces moments-là de bons qu'elle devait à la charité de sa présente maîtresse et du père de celle-ci.

Le refroidissement, causé par le voyage, dont Nadjeska Ivanowna souffrait tant depuis son arrivée au monastère, la retenait toujours enfermée dans sa chambre, et aux douleurs aiguës que l'air vif de ces hautes régions lui faisait ressentir dans la poitrine, aux soucis sans nombre qui l'assaillaient malgré les murs épais derrière lesquels elle s'était refugiée, un nouveau malaise était venu s'ajouter.

Un mal qu'elle n'osait s'avouer l'avait fait tressaillir dans le plus profond de son être. Son instinct de femme, son cœur de mère, sentaient s'agiter dans son sein la chère petite créature à laquelle elle donnerait le jour. Cet enfant, celui du Roi ingrat, du père sans justice, elle l'aimait déjà, et ses entrailles étaient émues à l'idée du précieux trésor qui s'y cachait.

Son enfant!... Celui-là, comme ses chères filles, serait à elle, à elle seule. Entre ces trois petits êtres, sous la protection directe du Dieu des affligés, des malheureux, qu'aurait-elle encore à craindre de la malignité des hommes?

Maintenant que ses devoirs maternels augmentaient, elle voulait vivre, vivre résignée au milieu de ses tourments, heureuse malgré ses peines. Ses enfants seraient désormais son seul bonheur, sa seule joie, ses seuls amours; avec eux, par eux se préparaient encore de bons et beaux jours pour l'infortunée qu'une grande infamie avait meurtrie d'une manière si vive, si imméritée.

Le cœur compatissant des bonnes religieuses s'était ému de tant d'outrages, de tant d'injustice. Ces femmes, dures pour elles-mêmes, se contentant de si peu, vivant de presque rien, se firent tendres et ingénieuses pour cette frêle et fragile créature. Dans ce couvent austère, une chambre riante, presque coquette, fut découverte et ornée; un confort relatif fut prodigué à la jeune femme, dont la santé délicate donnait quelque souci à ces recluses, devenues ses compagnes, ses amies.

Tant de soins, tant de tendre pitié relevaient un peu l'âme découragée de la princesse de Mineleko; mais malgré ses promesses à elle-même,

malgré sa volonté de les tenir, de longues heures se passaient encore tristes et désolées auprès de son feu solitaire et morne.

Les sentiments d'amertume qui traversaient le cœur ulcéré de cette femme si cruellement et si lâchement blessée, n'étaient pas de ceux qui se surmontent en un jour. Cette grande infâme qu'on appelle la vie, avait fait à l'âme de cette fleur suave et douce une plaie que rien ne guérirait jamais.

En ranimant de ses mains glacées le feu qui s'éteignait souvent, faute d'aliment, elle évoquait toutes les phases de son existence, depuis sa plus tendre enfance jusqu'alors. Chaque fois, elle constatait avec horreur qu'avec ses dix-neuf ans avaient expiré les derniers jours où elle avait pu croire encore au bonheur! Elle évoquait dans ses douloureuses rêveries le souvenir de ce vieux château désert où s'étaient écoulées les années riantes de son enfance, de cette mer solitaire et sauvage qui baigne les côtes méridionales de la Caucasie, du lac Bournasol jusqu'à Saint-Nicolas.

Elle revoyait encore ces rivages bas et sablonneux, aux brouillards noirs et épais. Comme elle se rappelait avec délice ces soirées d'hiver passées dans une salle bien close, bien chaude, entre ses bonnes vieilles gouvernantes, qui tour

à tour lui faisaient une lecture intéressante ou gaie, et son père, son père bien-aimé qui lisait son journal. Ce père, ce bon père, le seul homme auquel un lien véritablement sérieux et cher l'avait unie, qui avait tout fait pour la rendre heureuse et auquel, par une fatalité sans nom, elle devait le malheur de sa vie! Ah! au fond de son tombeau, que devaient dire ses mânes, réveillées par les pleurs et les sanglots de cette fille adorée?

Comme tout était paix et bien-être dans l'intérieur de la vieille maison où elle avait vu le jour! Elle les entendait, ces vents violents qui, en hiver, soufflent avec rage et soulèvent ces noires et soudaines tempêtes qui s'abattent si inopinément sur cette mer qu'elles ont baptisée de leur nom : la mer Noire! Quel amusement pour elle, insouciante du malheur et de la souffrance qu'elle ignorait alors, quand, par les froids rigoureux, s'étendaient ces grandes nappes d'eau glacée sur lesquelles glissaient, enjoués et rapides, d'élégants couples de patineurs.

Oui, elle revoyait tout cela : ces pays abrupts, ces vastes steppes, ces verstes solitaires et sans fin où, montée sur un fier coursier, elle galopait des heures entières, laissant l'âpre bise de la mer fouetter son visage. Et puis cette grande chambre où elle couchait, doux nid placé tout près de celle du père. Tous les matins, elle di-

sait sa première prière dans les bras de cet homme qui avait si tendrement abrité son enfance; puis, plus tard, elle avait été séparée de ce cœur aimant et unie à ces deux malheureux, l'un, jaloux et bourru; l'autre, faible et indigne de ce que le bonheur et l'avenir d'une femme lui fussent confiés. Nadjeska Ivanowna, voulant secouer ces souvenirs qui l'obsédaient, essaya bravement de s'occuper de ses charmants bébés.

Elle n'était plus riche maintenant, et avec les avocats qu'elle aurait à payer, il fallait songer à se suffire avec peu de chose; aussi entreprit-elle tous les travaux à l'aiguille nécessités par ces chers petits êtres.

Elle commença par tailler les vêtements dont ils auraient besoin, et se donna, comme à une ouvrière, une tâche régulière pour chaque jour. Ainsi, ses idées voyageraient moins, elle deviendrait plus calme; car, elle le sentait bien, à penser constamment elle en deviendrait folle. Alors, bien déterminée à réagir, elle s'asseyait sur sa chaise longue et, baissant sa tête adorable sur son ouvrage, elle commençait résolument.

Mais plus elle enfonçait l'aiguille dans l'étoffe légère, plus ses souvenirs se concentraient sur les dernières semaines, sur l'outrage impardonnable dont elle avait été victime. Alors, ses

doigts languissaient, à peine tiraient-ils son fil. Silencieusement, de grosses larmes tombaient comme des perles sur la fine batiste qu'elle voulait changer en robes coquettes. Elle essayait bien de retenir ses pleurs dans ses « saphirs translucides », comme le Roi avait baptisé ses yeux, dans cet heureux temps où elle croyait à son amour ; mais plus l'effort était grand, plus les larmes s'échappaient impérieuses et abondantes. D'abord une roulait, puis deux, puis d'autres, et d'autres encore... et toujours... jusqu'à ce que ce corps fragile et nerveux fut secoué dans la pâmoison des sanglots.

Dans de tels accès, l'ouvrage glissait de ses genoux à terre ; elle se cachait la tête dans son mouchoir, qui bientôt était tout trempé de ce déluge de pleurs. Quand une sœur ou une des nourrices entrait, elle se relevait en sursaut et, détournant la tête, elle essayait de paraître occupée à chercher dans un tiroir une chose introuvable ; car l'infortunée avait la pudeur de la douleur et de la honte imméritées que le Roi avait laissé crouler sur elle.

Dans son immense chagrin, cette âme fière et délicate était réservée : elle le gardait héroïquement pour elle seule.

Cependant, M. Klug n'écrivait pas. Que se passait-il donc ? « Hélas ! — se disait-elle amè-

rement, — cette lutte sera celle du pot de terre contre le pot de fer ; ce procès, que mes avocats m'engagent à tenter contre le Roi, m'écrasera; il me faudra succomber sous son poids ! Que tirer, en effet, de cette épouvantable comédie, bonne tout au plus à jeter un peu de poudre dans les yeux du monde !... Ah ! la pauvre créature qui a eu foi en la parole de son souverain, sera brisée comme du verre, je ne le sens que trop ! Et pourtant... il est impossible que la loi ne soit pas pour moi la protection qu'elle est pour les autres ! Pourquoi deux poids, deux mesures ? Mes droits d'épouse sont là ; ils doivent être maintenus, respectés ! Que mon mari soit roi ou simple mortel, personne n'admettra que, sans aucun motif, sinon celui de sa pusillanimité, il me vienne chasser de sa demeure, la nuit même de notre union. S'il le pouvait impunément, quelle différence y aurait-il donc entre la femme coupable et celle qui est restée pure et innocente ? Oh ! tout ce qu'il y a en moi de fier et de digne se révolte à ce souvenir ; le cœur des honnêtes gens se soulèvera au récit de tant de malheurs immérités, il sera ému devant tant de haine, et ma cause sera gagnée. Du reste, j'ai foi dans le mérite, dans le talent de mes défenseurs. M. Klug me l'a dit : « Il y a une justice en Thessalie ; » cette justice sera pour moi !

Mon mariage est un fait aussi légal que loyal : la lumière se fera facilement jour. Derrière cette demande en divorce, la trame du piège affreux tendu à la faiblesse du Roi percera tout à coup, et mon triomphe, pour s'être fait attendre, n'en sera que plus éclatant... »

Pauvre, pauvre créature ! Tout ce raisonnement n'est que trop vrai, trop censé ; mais contre qui lutte-t-elle ? quels sont ses adversaires ? Un Roi ! souverain de la cour où les débats doivent se déployer, souverain du pays où sa cause doit être jugée !... Mais, la malheureuse, elle ignore donc, dans la candeur de son âme, que si la justice est quelque chose de saint, de sublime, rien n'est plus vulgaire et plus terrible que l'ambition, la flatterie, la platitude de ces hommes qui, souvent, n'ont de justice que leur nom de « juges ». Dans bien des cas, la politique, le désir d'arriver au pouvoir, d'écraser un rival, sont les seuls mobiles de ces êtres auxquels la société confie le sort de tant d'éprouvés qui espèrent en eux, et qu'ils laissent impunément écraser avec une désinvolture cynique !

Et puis, que ne sera-t-il pas fait pour s'attirer les bonnes grâces de cette vieille furie, l'Impératrice des Hindoustans ? Celle-là, pour n'opérer que sourdement, n'en agit que plus sûrement ; elle est à craindre, très à craindre, cette motrice

infatigable à laquelle tous obéissent, sans amour, mais avec une si grande terreur. N'était-ce pas assez d'un tel ennemi, et en fallait-il davantage pour ployer en deux ce faible roseau, si souvent agité par le vent des passions et de la haine ? En définitive, que lui reprochait-elle, cette femme implacable ?... De l'avoir offensée en la mémoire de sa fille morte, depuis de longues années. Dérision de la vie humaine ! N'est-ce pas, plus que jamais, le cas de dire avec Boileau :

... « Pour honorer les morts, fait mourir les vivants ».

Tant de combats intérieurs, de pensées contraires, d'espoirs suivis de découragements, usaient, minaient la pauvre Nadjeska Ivanowna. Douée, pour ainsi dire, de seconde vue, elle devinait la fin horrible à laquelle rien ne saurait la soustraire ; et alors, comme un agneau sous la hache prête à le frapper, elle laissait péniblement tomber sa tête émaciée par la douleur, mais rendue encore plus belle par la résignation. Son cœur, gonflé de chagrins amers, brisé de tant de coups injustes, trouvait enfin un peu de calme dans les larmes abondantes qu'elle versait seule dans la solitude, dans l'abandon.

XX

Un matin, toute à la lecture d'un journal qui, pour elle seule, franchissait les portes de l'austère demeure, tout à coup, elle se lève effarée, un tressaillement terrible s'empare de tout son corps ; elle rejette vivement la feuille publique, pousse un cri déchirant et tombe aux pieds d'une religieuse, sa sœur en sacrifices, qui se trouvait avec elle en ce moment. Quel événement peut donc avoir ému à ce point cette pauvre jeune femme, sur laquelle toute peine, tout malheur nouveau semblait pourtant sans prise ?...

Sœur Marie, malgré l'indifférence qu'elle a jurée à toutes les choses du monde, jette un regard inquiet sur le « Nouvelliste ». Elle y lit avec stupeur ces quelques lignes, qui suffisent pour expliquer l'émotion de la pauvre recluse :

« Un duel à outrance vient d'avoir lieu près

« de X..., sur la frontière de la Thessalie. Les « deux adversaires, ennemis jurés, étaient le « prince de Mineleko et le comte de Heiligen- « thal. L'issue du combat n'était pas douteuse ; « la haine de ces deux hommes était telle que « l'un d'eux devait rester sur le terrain. Ce fut « l'ex-ambassadeur du Caucase. Frappé d'une « balle qui le traversa de part en part, il expira « en maudissant la princesse sa femme, pour « la coquetterie de laquelle il avait dû si souvent « exposer sa vie. »

Nouvel et méchant outrage ! Mensonge éhonté ! On sait que, dans ce racontar, un seul fait était vrai : la mort de Boris Michaïlowitch de Mineleko.

Cette nouvelle inattendue, imprévue, frappa au cœur l'infortunée Nadjeska Ivanowna. Revenue d'un long évanouissement, elle resta pendant quelques heures dans un accablement affreux.

Des réflexions amères l'assaillirent. Peut-être — se disait-elle — que si elle avait franchement avoué à son mari la visite nocturne de Heiligenthal, — ce qu'elle n'avait pas fait pour éviter justement un dénouement tel que celui qui venait d'avoir lieu, et aussi parce que, le meurtre une fois accompli, elle ne pouvait pas compromettre la vie de Heiligenthal qui, après tout,

avait été son premier amour, — rien de tout cela ne serait arrivé! Elle aurait peut-être vaincu momentanément la jalousie féroce de son mari par sa franchise, et lui aurait prouvé son innocence. Ah! comme le prince avait regardé, sur ce marbre, le sang qui avait jailli de la légère blessure qu'elle avait faite à Heiligenthal.

D'un autre côté, bien réellement, au moment du meurtre et même à présent, elle ne cessait de se demander qui avait tué Kassan, car elle ne savait rien de ce que la confession tragique du comte avait appris au prince. Mais ce qui arrive doit fatalement arriver, se disait cette nature superstitieuse. La prophétie faite par la bohémienne au sujet de cette couronne qui lui échapperait au moment même où elle la mettrait, ne pouvait manquer de s'accomplir. . .

. . . .

Après la mort du prince, Nadjeska Ivanowna se demanda quel nouveau malheur allait encore crouler sur elle. Cette vaillante nature, pour laquelle les épreuves n'étaient pas encore achevées, s'attendait à tout! A cette certitude d'être vouée au malheur à tout jamais, que la mort du prince confirmait encore, une pâleur plus intense que de coutume s'étendit sur les traits charmants et déjà si décolorés de cette pauvre martyre, qui devait en garder les stigmates jusqu'au jour

où, délivrée enfin des soucis, des tribulations de ce monde, la princesse de Mineleko rendrait à la terre sa dépouille si torturée, si mortifiée par tous les sacrifices... Mais n'anticipons pas.

Un malheur vient-il jamais seul? Oh non! aussi, quelques jours après avoir appris d'une façon si épouvantable la mort de celui qui avait été son époux, le père de ses chères et aimées petites filles, le courrier lui apportait des lettres peu encourageantes sur l'issue de son procès: « Le « Roi — lui disaient ses avocats — voulait rom- « pre leur union, parce qu'*il avait été dupe* ». C'était la seule allégation qu'il put donner, car, malgré les efforts inouïs de la vieille Impératrice, Sir Maurice Stephen n'avait pu, au Caucase où il avait été dépêché, rien découvrir d'illicite tant dans le passé de la princesse que dans celui de ses ancêtres. Toutes ses fouilles dévouées et intéressées restèrent infructueuses; mais sans pour cela servir en rien la cause de l'accusée.

M. Klug écrivait en ces termes à sa cliente:

« Malgré toute la douleur que j'en éprouve, « et pour votre innocence si palpable, et pour « la justice outragée, j'ai, madame la princesse, « le regret de vous annoncer que peu d'espoir « me reste sur la fin trop prévue de votre af- « faire. Ce n'est plus en face du droit que nous

« nous trouvons, mais seulement vis-à-vis de « la raison du plus fort qui nous écrase. Quoi « qu'il en soit, je lutterai, et je lutterai jusqu'à « la fin. Comptez sur mon dévouement, qui « vous est tout entier acquis ».

Tous ces avis ne faisaient que confirmer Nadjeska Ivanowna dans les pressentiments qui l'obsédaient et ruinaient de plus en plus sa constitution ébranlée.

Quelques jours après, elle reçut, à sa grande surprise, la visite de M. Klug. Comme cet homme célèbre ne se dérangeait que dans les très grandes occasions, elle eut un froid au cœur quand il lui fut annoncé.

Hélas ! elle n'avait que trop raison. M. Klug, n'osant confier une si mauvaise nouvelle à un message écrit, voulant en atténuer le choc affreux en la lui communiquant avec tous les ménagements possibles, venait lui faire savoir le pire ! c'est-à-dire l'annulation de son mariage avec le Roi. Il prenait un intérêt poignant à cette victime si douce, si résignée et si belle; il était presque aussi consterné qu'elle par ce verdict si inattendu, si inique, rendu par les juges.

Quand Nadjeska entra sans bruit dans la chambre, comme une pâle ombre qui se glisse, le vieil avocat fut très frappé du grand change-

ment que ces quelques semaines avaient opéré en elle. Il crut voir le spectre de ce qui avait auparavant été elle, quand cette femme si pâle, en long peignoir de deuil, parut dans la pénombre de la sombre cellule. Son vieux cœur racorni battait si violemment quand il lui fit part de ce nouveau malheur, qu'il fût étonné de la morne résignation avec laquelle elle l'écouta sans l'interrompre.

—« L'avis des juges, madame,—dit M. Klug, — a été très discuté. Ce n'est que la voix prépondérante du président Haller, voix toute puissante, qui a décidé votre triste sort ».

Nadjeska Ivanowna se taisait toujours. Seules, ses petites mains, refroidies comme deux boules de neige et qui se tordaient l'une dans l'autre, laissaient voir l'émotion qui la minait et la déchirait. Le dernier mot jeté, en prenant congé d'elle, par M. Klug, fut un jet de lumière pour la princesse :

—« Malgré qu'il me soit pénible de mentionner le nom de Heiligenthal devant vous, — avait-il dit, — puisque c'est le comte Waldemar qui a tué le prince de Mineleko en duel (ce jeune homme a d'ailleurs disparu depuis et personne n'a pu découvrir sa trace), une nouvelle que j'apporte de la Residenz aura peut-être quelque intérêt pour vous, madame la princesse. La

famille de Heiligenthal a enfin consenti aux fiançailles de leur fille avec le jeune Haller, fils du président du tribunal, que le Roi vient d'élever dans la noblesse : — *en récompense de ses longs et fidèles services!...* »

L'intonation ironique de Klug, en prononçant ces dernières paroles, n'échappa pas à Nadjeska Ivanowna. C'était parce qu'il avait prononcé contre elle, que ses ennemis l'avaient élevé si haut !

Quand M. Klug fut parti, elle ne versa pas une larme, ne montra aucun chagrin visible. Elle était pétrifiée, presque abêtie. Ah ! si elle avait seulement pu dissiper ce poids énorme, qui oppressait son cœur, en sanglots déchirants ! Mais rien, rien ! Pas un mot ! pas un cri ! Seulement de longs soupirs s'exhalaient, l'un après l'autre, de son cœur déchiré.

La comédie, dans tous ces débats, était visible, hideuse. On reste vraiment stupéfait à la pensée qu'un pareil fait puisse se produire en plein XIXe siècle. Cependant, n'est-ce pas, ou jamais, l'ère de la justice ? Mais, bast ! quoi qu'on fasse, tant que l'humanité subsistera il en sera toujours ainsi.

Ce dernier coup fut le comble pour la pauvre Nadjeska Ivanowna. Se sentant abandonnée, rejetée des hommes cruels et injustes, elle tourna

ses yeux vers le Consolateur des affligés, le Soutien des faibles. La coupe étant trop pleine, l'infortunée songea à la déverser dans le cœur de ces confidents que l'Église sème avec une si touchante pitié sur le chemin des éprouvés. Elle comprenait à la fin que l'existence terrestre n'est qu'un labeur pénible qu'il faut avoir accompli pour mériter un état plus parfait. La perte de son premier mari, le dénouement de son procès furent les malheurs qu'elle crût ses derniers.

— « Ma sœur, — dit-elle, — ma sœur, je voudrais voir un confesseur. Tout ce qui m'était cher dans la vie s'écroule autour de moi. Plus seule que jamais, je souhaite la mort ; mais pas avant d'avoir appris à aimer mes ennemis, à leur pardonner. » Quoique, depuis plusieurs semaines, harcelée sans trêve, sans jamais jouir d'un seul instant de détente, son âme ne s'était pas aigrie, tellement elle renfermait d'élans d'où jaillissait l'étincellement d'une lumière future.

La religieuse, effrayée et émue de tant de résignation désespérée, essaya de relever le courage abattu de la malheureuse femme; ses paroles, comme une douce rosée, tombaient goutte à goutte sur cette âme endolorie, mais en vain. Pour se rendre aux désirs inquiets de la pauvre

malade, elle appela le confesseur si demandé, si attendu.

Par un heureux privilège du ciel, clément une fois pour l'infortunée, c'était un de ces prêtres trop rares, hélas ! doux et miséricordieux. Cet homme, dont la race, ainsi que le bon en toutes choses, semble s'éteindre, resta longtemps avec sa pénitente; l'onction de son langage indulgent et compatissant fortifia cette âme chancelante, à laquelle il n'eût fallu qu'un peu d'amour pour la rattacher à l'existence.

Mais la vie semblait se retirer peu à peu de ce corps si affaibli; sa santé s'altérait de jour en jour. Écrasée par l'inquiétude, le sommeil fuyait obstinément ses pauvres yeux gonflés par les larmes.

Cependant, les mois s'écoulaient; ainsi que le chagrin dans son âme, l'hiver envahissait peu à peu la terre. Jusqu'alors, la végétation luxuriante des coteaux environnants avait donné quelque gaieté à la retraite où Nadjeska Ivanowna était venue enfouir sa honte et son outrage. A présent, ce parc immense, entouré de murs épais et élevés, n'offrait plus qu'une vue attristante. Les longues avenues, si ombreuses encore, il y a quelques jours, n'ont plus maintenant que l'aspect d'une forêt d'arbres à longues ramures, dépouillés de leurs feuilles, et qui paraissent

autant de squelettes s'élevant vers les cieux, pour y demander aide et secours pour cette nature que la mort semble étreindre.

C'est dans une de ces allées sombres et étendues, que Nadjeska Ivanowna aime à venir se perdre. Dans cette solitude où le vent glacial rafraîchit un peu son front brûlant de fièvre, dans la quiétude profonde de ces bois aux arbres à demi décharnés par l'automne, où parfois, dans le grand silence : « même les vents retenaient leur haleine », selon l'expression sublime de Byron, elle aimait à errer, et les parfums âpres du sol semblaient fortifier son âme endolorie.

Lorsque, la nuit, le vent d'automne mugissait lugubrement à travers les créneaux de la vieille abbaye, elle ne dormait guère ; aussi, usée par la douleur, affaiblie par les tourments, elle venait s'assoupir dans ces endroits retirés et y goûtait, ayant pour couche un banc solitaire et le ciel pour abri, le repos absent durant les longues heures de l'insomnie.

Une après-midi, elle s'y attarda plus que de coutume ; la soirée était calme et voilée de brouillard, aucun zéphire ne soufflait dans les cheveux bronzés de la pauvre souffrante, qui marchait lentement, son chapeau à la main, exposant ainsi sa tête enfiévrée aux bienfaits d'un air frais et pur. Malgré la douce tranquil-

lité de cette nature en deuil, elle ne put, ce jour-là, trouver le plus petit sommeil; mais, rafraîchie par sa promenade, calmée par le repos profond qui l'entourait de toutes parts, elle se sentait mieux. Par un grand détour, elle se disposait à rentrer chez elle, quand elle entendit subitement parler dans un bosquet de lauriers voisin.

Elle reconnut bientôt la voix d'une des grandes élèves, « les aînées », comme on appelait les plus anciennes, qui s'entretenait avec une religieuse du monastère. La jeune fille était une Thessalienne, cousine de Walpurga de Heiligenthal; son accent, et plus encore son discours, ne le dévoilèrent que trop à Nadjeska Ivanowna.

— « Que je suis triste et malheureuse de partir, ma sœur ! — disait l'élève. — Mais maman ne veut pas que je reste plus longtemps dans la maison qui abrite cette misérable de Mineleko.

— Ne jugez pas si vite, ma fille, et surtout ne soyez pas sévère, dans la crainte d'être injuste ! Voyez comme cette pauvre infortunée est douce et triste! c'est un modèle de résignation; jamais un murmure, jamais une plainte. Il serait à souhaiter que, toutes, nous sachions imiter sa soumission dans les épreuves que le Ciel nous envoie.

— Je ne dis pas, ma sœur, mais cela n'em-

pêche pas qu'elle n'ait dû faire quelque chose de bien affreux...

« D'après ce que l'on dit d'elle, on peut s'attendre à tout de sa part. Il paraît que, rusée comme pas une, elle a extorqué la moitié de la fortune du Roi. Elle l'aurait complètement ruiné, elle aurait même ruiné le royaume, si l'Impératrice des Hindoustans n'était intervenue. Oui, malgré tout le chagrin que j'aurai de ne plus vous voir, je suis presque heureuse à l'idée de ne pas avoir à rencontrer cette vilaine femme. »

Bondissant sous cette infâme calomnie, Nadjeska Ivanowna allait s'élancer hors de sa retraite et s'écrier :

— « Vous mentez! les vôtres mentent! le Roi, l'Impératrice, tous mentent! Je n'ai rien pris, rien voulu! J'ai tout refusé! même jusqu'au moindre cadeau que le plus pauvre fiancé offre à sa fiancée. Je vous le répète, c'est un odieux mensonge! Moi seule suis l'outragée! moi seule suis la victime! moi seule ai le droit de me plaindre, d'accuser! »

Mais la raison dominant l'affront sous lequel elle avait tressauté, elle se dit avec déchirement :

— « A quoi bon chercher à me justifier? m'écouterait-on seulement? Ne suis-je pas l'holocauste du Roi, de ce Roi que l'on croit et que l'on ché-

rit! Ne suis-je pas l'immolée de cette Impératrice dont tout le peuple vénère le nom! Que feraient mes réclamations, mes appels à la justice, à mon bon droit? »

Un long regard, tout pesant de résignation, porté sur un des Christs dont les bras étendus l'appelaient à lui, comme pour l'étreindre sur ce cœur qui avait tant aimé et tant souffert, calma un peu cette malheureuse dont la vie n'était plus qu'un pénible calvaire. Un sanglot affreux s'échappa de sa poitrine haletante, sa tête tomba lourdement dans ses mains décharnées; et, ainsi abîmée dans son désespoir, elle resta longtemps, ne sentant ni le froid qui montait, ni le brouillard qui descendait.

Hélas! quand le malheur nous écrase sous sa griffe glacée, nous avons beau nous débattre, essayer de nous réhabiliter, il faut que nous ployions, que nous succombions sous le faix. Du reste, qu'y a-t-il à faire contre la malignité du monde, si prompt à porter ses jugements, vrais ou faux, si lent à les rétracter? Ne vaut-il pas mieux attendre tout du temps, ce grand justicier des opprimés et des oppresseurs! Mais la pensée ni d'une plainte, ni d'un murmure, ne venait effleurer cette âme fière et délicate; la généreuse créature avait la pudeur de son martyre, de son profond délaissement. Quand, indi-

gnée et souffrant des blessures de la vie, du sifflement des vipères acharnées après elle, elle sentait la révolte envahir son cœur ulcéré, bien vite, elle venait cacher sa douleur dans les larmes répandues silencieusement dans l'étroit refuge de sa cellule. Et était-elle si malheureuse, au fond? Depuis la visite de l'homme de Dieu, une grande quiétude, une paix profonde inondaient son âme; elle sentait que si la vie et les hommes l'avaient cruellement frappée, elle n'en restait pas moins digne et moins respectable par la noblesse et la résignation avec lesquelles elle avait traversé toutes les phases de ses épreuves. Sa conscience, ce juge que rien ne peut faire transiger, ne lui disait-elle pas qu'il y a gloire à mourir innocente autant que honte à vivre coupable; que son rôle, comparé à celui de ses bourreaux, elle ne l'eut pas voulu changer! Oh! non! non! mille fois non!!... Peu à peu, et entièrement maintenant, la sécurité dans l'immensité du Dieu consolateur était entrée dans son cœur, qu'aucune vilenie humaine ne saurait plus effleurer. Le Créateur, dans toute sa majesté, dans tout son mystère, apparaissait à sa créature, qui, subitement éclairée d'une lumière nouvelle et inconnue jusqu'alors, tombait à genoux et adorait son Dieu, son Père. Comme les chrétiens des premiers temps, un

enthousiasme surhumain transportait son âme dans les régions éthérées de l'immensité, et elle se prenait à aimer ses souffrances, son martyre, parce qu'elle croyait à une divine compensation. O sublimité de la Foi! jusqu'où vont les profondeurs de tes consolations!

XXI

SEPT mois se sont écoulés depuis les derniers événements. Nous sommes en mai.

Au mois de mars précédent, Nadjeska Ivanowna est devenue mère ; elle a donné le jour à un malingre petit garçon : le fils du Roi !

Cet atome dans la création, ce sang de son sang, elle l'aime avec une passion toute pétrie de larmes, toute cimentée de douleurs. Plus ce pauvre petit être lui a coûté de chagrins, de pleurs, plus elle se sent portée vers lui. Né dans un état voisin de la gêne, elle l'entourera de soins, de délicatesses, de luxe même, que son amour maternel saura lui procurer. Elle l'aime de tous les regrets que pour lui seul elle ressent à l'idée que, sans l'intervention de l'Impératrice des Hindoustans, cette naissance, presque une honte aujourd'hui, ferait le bonheur d'un

Roi! A ce pauvre enfant, né d'un amour aussitôt perdu qu'éclos, elle demande pardon de l'abandon de son père, pardon du jour qu'elle lui a donné, des joies, du bien-être dont il est privé. Pauvre femme! que ne souffre-t-elle pas, que n'a-t-elle pas souffert! Sa grossesse, si tourmentée par les alternatives qu'elle eut à traverser, fut pénible et lourde; ses couches, faites dans d'aussi malheureuses conditions, la rendirent bien malade. Plusieurs fois, il y eut à craindre autant pour l'enfant que pour la mère; car, de l'enveloppe usée de ce cœur tendre et sensible, la vie se retirait, lentement mais sûrement.

Les médecins, pour ranimer cette flamme près de s'éteindre, l'avaient envoyée à S***, petite plage de l'Adriatique. Là, loin de tout bruit, elle avait loué une modeste villa au pied de laquelle les flots venaient se briser.

Plus blanche que le blanc peignoir dans lequel elle était comme enfouie, elle restait de longues heures couchée sur sa chaise longue, admirant l'étendue infinie des flots qui là-bas, là-bas, bien loin, aussi loin que ses pensées pouvaient aller, se confondaient avec le ciel. D'autres fois, quand le temps était beau, l'air pur et serein, on la transportait péniblement sur une des terrasses

de la petite maisonnette, et elle y restait autant que ses forces le lui permettaient.

Son visage, tout amaigri par la meurtrissure de ses larmes, tout pâli des teintes trop connues de la mort, disparaissait sous une mantille de dentelle espagnole. Avec amour et pitié, cette mère agonisante regardait avidement son fils, ce fils si chétif que les bras robustes de sa nourrice vénitienne paraissaient devoir broyer comme un brin de paille. L'expression de cette petite figure, toute bleutée par l'anémie qui provenait des souffrances de la mère, était douce et comme appartenant déjà à un autre monde. Parce que la mère avait été victime et martyre, ce pauvre enfant, retenu à la vie par un bien léger souffle, était à jamais marqué du sceau de la faiblesse et de la souffrance.

Ce n'était donc pas assez d'elle pour souffrir ! il fallait encore à ces bourreaux inhumains que l'innocent expiât et mourût.

Toutes ces pensées se heurtaient, s entre-choquaient dans le cerveau affaibli de la pauvre malade. Un peu de repos, de calme et d'affection, et peut-être la nature eût-elle résisté ; mais rien ! rien... que l'abandon... la douleur... les regrets. En fallait-il davantage pour achever cette sensitive, étiolée par le chagrin ?

Comme aux plus beaux jours caniculaires, ce

ciel de printemps était d'un bleu intense ; le soleil, devenu un magnifique globe incandescent, s'enfonçait dans les vagues, toutes couvertes d'algues marines ; chaque maison de la petite ville de S*** était embrasée des dernières lueurs du jour : on eût dit un immense incendie prêt à tout dévorer. C'était un spectacle splendide ; mais bientôt, une longue traînée rougeâtre demeura seule à l'horizon, comme si c'était le sang de son cœur meurtri qui tintait cette mer. Peu à peu, le pays reprit son aspect accoutumé, et enfin disparut presque entièrement sous les ombres du crépuscule qui envahissait la terre. La cloche de l'église se faisait entendre au loin ; sa voix joyeuse et claire lançait ses notes gaies et perlées, annonçant que l'heure de l'*Ave Maria,* du repos et de la prière était venue.

La journée avait été brûlante sans être lourde ; les tons chauds du soleil couchant annonçaient un lendemain tout plein de promesses pour les baigneurs et les touristes.

Une douce brise, qui s'élevait du large, apportait son haleine rafraîchissante sur tous les fronts fatigués par la chaleur du jour. Nadjeska Ivanowna, profitant de ces effluves bienfaisantes, s'était installée sur la terrasse, tout près d'un grand ormeau où jouaient, insouciantes et folles, maintenant avec leur vieille niania russe, qui

remplaçait les nourrices, les deux fillettes de son premier mariage. La ramure, mollement agitée par un vent léger, semblait plus que jamais évoquer dans son esprit le souvenir d'un passé bien proche encore, mais que les événements si multiples rendaient si éloigné ; chaque branche agitée, chaque feuille bruissant avaient une voix bien distincte, qui murmurait tout bas à l'oreille de la pauvre délaissée :

— « Puisque ton heure dernière va bientôt sonner, n'attends pas davantage : dis-nous un adieu qui sera éternel, pour nous qui t'avons connue et aimée ! Vois comme la nature entière est en fête pour cette dernière soirée qu'elle offre à ton âme éplorée ! Ne sois pas ingrate ! Que ton dernier sourire soit pour nous qui avons compris tes douleurs, qui t'avons plainte, et sois sans crainte, car, au delà de ce monde où tu as tant souffert, c'est l'éternité, c'est le repos, c'est l'amour !... »

Alors, devant les yeux presque éteints de la princesse, une étoile plus brillante que les autres fendit en deux le firmament. Avec la rapidité de l'éclair, elle parut à l'orient et vint s'éteindre à l'occident. Puis, des sons qui n'avaient rien de terrestre retentirent dans sa tête alourdie... Qu'allait-elle devenir ?...Que lui arrivait-il ?... Se trouvait-elle mal ?... ou était-ce la mort ?...

Mourir !... mais, si elle mourait, par delà les limites de la vie, c'était l'oubli, le bonheur !... mais ses enfants ! ses enfants qu'elle allait quitter !...

Une grande heure s'est écoulée ; un cri immense se fait entendre. D'où vient-il ?... C'est la nourrice du pauvre bébé devenu orphelin qui l'a poussé. Cette femme, croyant que sa maîtresse s'était affaissée dans un doux sommeil, avait d'abord religieusement respecté ce repos ; mais, sentant le froid de la nuit s'appesantir sur la terre, elle avait craint pour la princesse. Elle avait d'abord essayé de la réveiller en lui adressant quelques paroles ; ne recevant aucune réponse, elle s'était approchée, l'avait touchée, et alors seulement l'avait trouvée glacée de ce froid que la mort seule peut donner...

Doucement, sans une souffrance, la grande Moissonneuse avait cueilli cette fleur à peine épanouie que les hommes avaient rejetée... C'était une étoile qui s'éteignait, à peine venue du ciel.

FIN